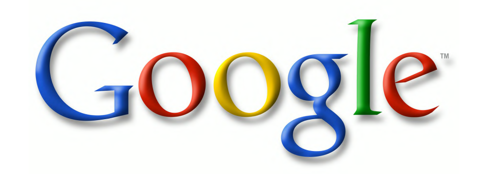
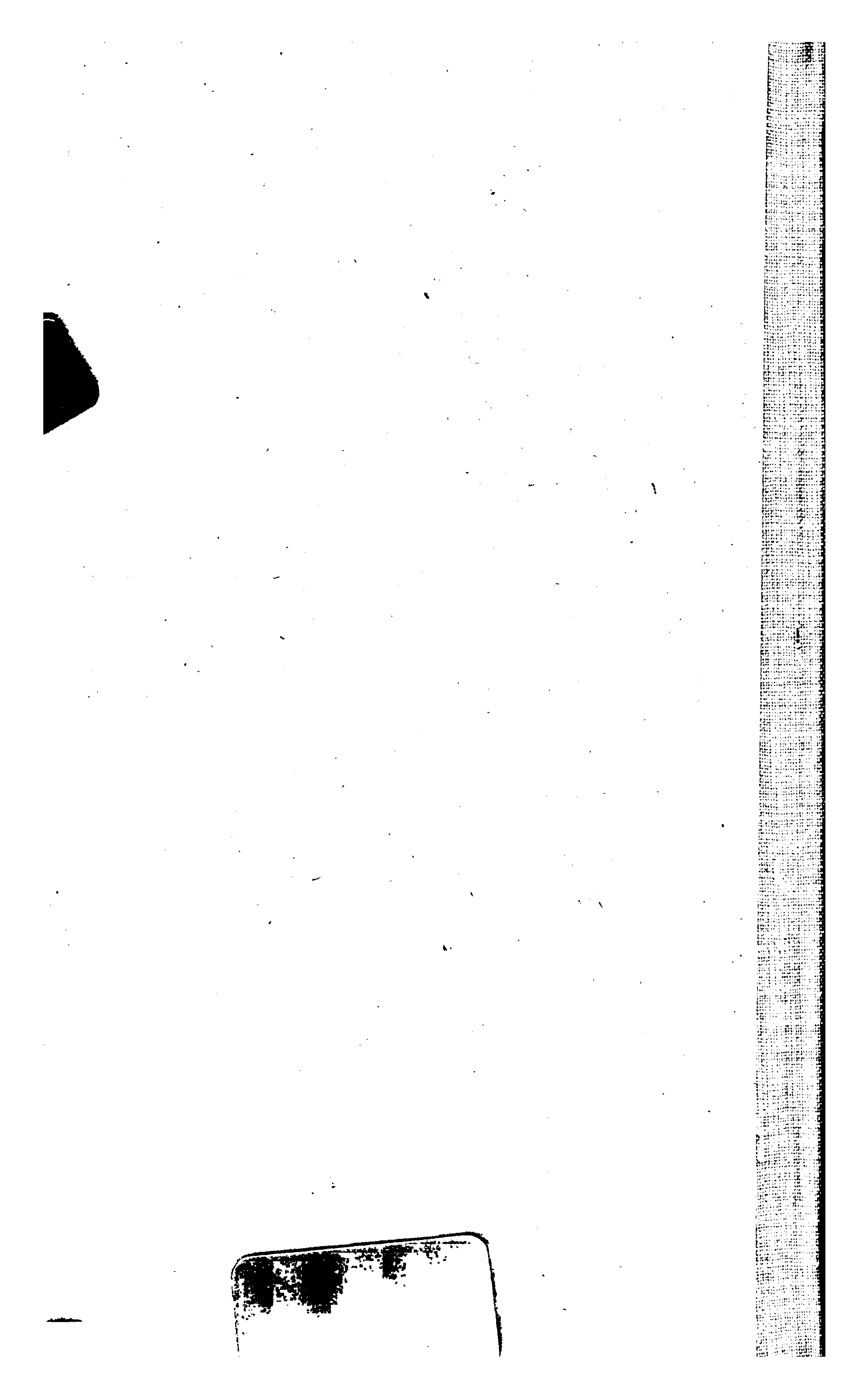
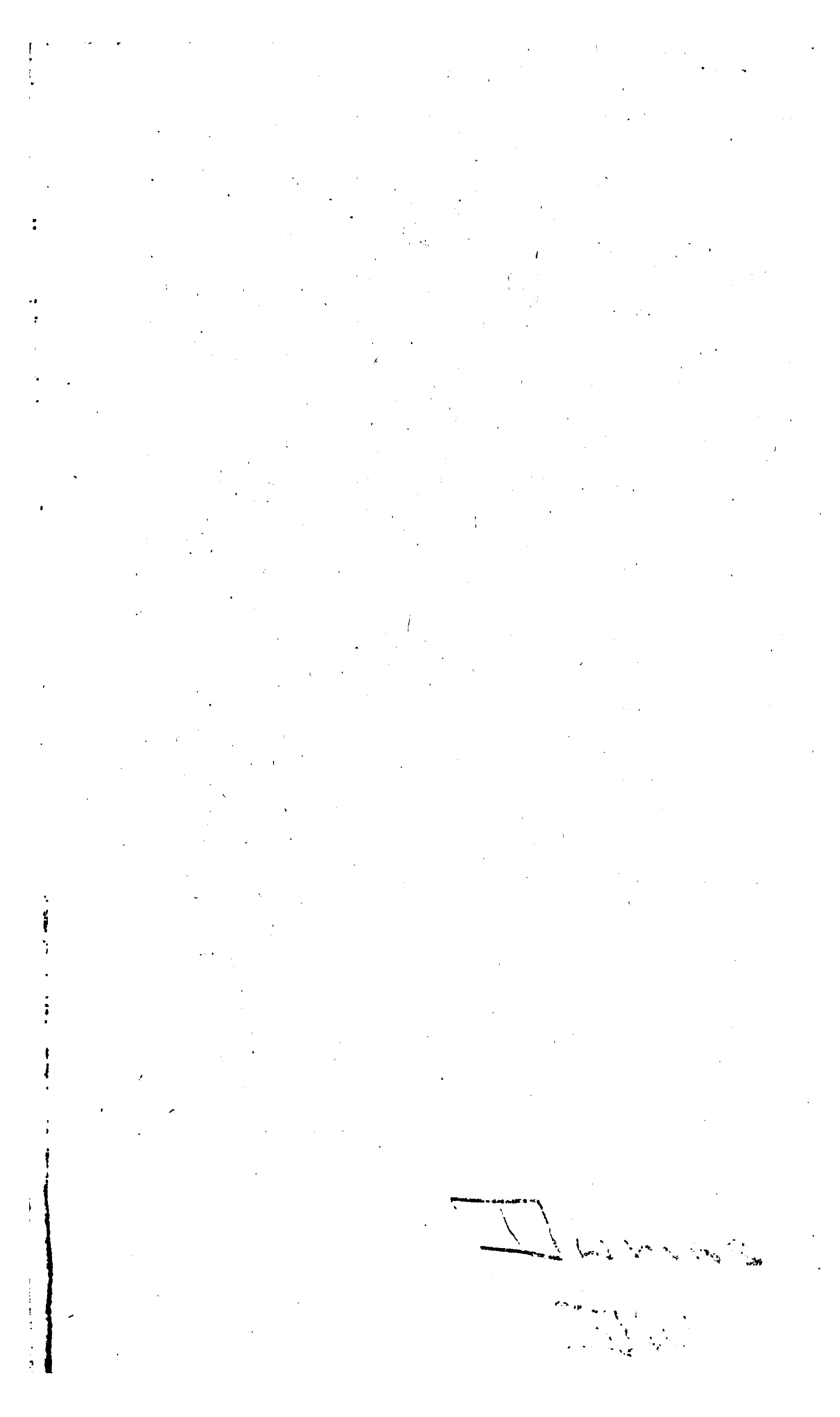






NOUVELLES IMPRESSIONS

DE VOYAGE.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

NOUVELLES IMPRESSIONS

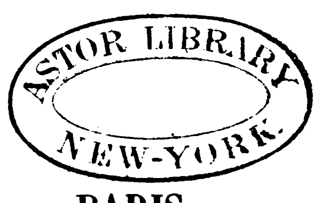
DE VOYAGE

(MIDI DE LA FRANCE)

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

II

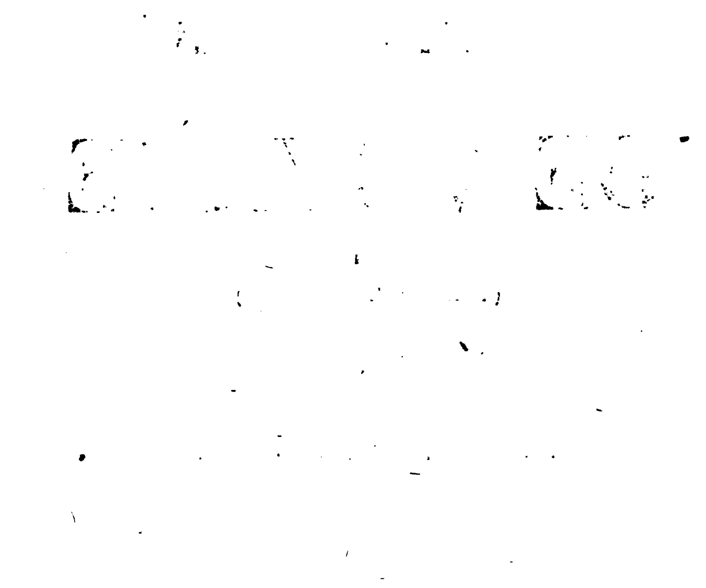


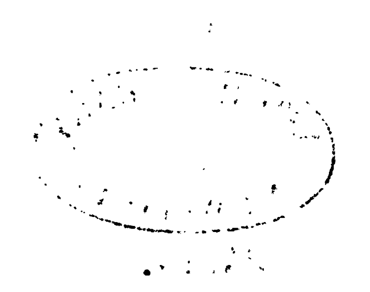
PARIS.

DUMONT, ÉDITEUR,

88, PALAIS-ROYAL, SALON LITTÉRAIRE.

1841





I

Orange.

En sortant de Montélimar, nous marchons de nouveau sur l'histoire antique. Saint-Paul-les-Trois-Châteaux, l'ancienne capitale des Tricastins, s'élève à gauche de la route. Ce fut là que s'arrêta, pour rassembler son armée, le Gaulois Bellovèse, l'an 153 de Rome, et quatre cents ans après Annibal la traversa avec son armée. Auguste en fit une colonie, sous

le nom d'Augusta Tricastinorum, et Pline la range au nombre des villes latines.

A partir de Montélimar, on commence, par l'aspect du sol, à s'apercevoir que l'on entre dans le Midi. Le ton des terrains est plus chaud, l'air plus limpide, les contours des objets plus arrêtés; cependant les oliviers, qui venaient autrefois jusqu'à cette ville, ne commencent plus réellement aujourd'hui qu'à Pont-Saint-Esprit. Le premier arbre de cette espèce, malheureureux pauvre rabougri, sentinelle avancée, ou plutôt perdue, essaie de vivre aux environs de la Palud; mais il fait peine à voir, tant il est souffrant et échevelé de sa lutte éternelle avec le Nord.

Nous arrivâmes de jour encore au fameux pont qui appartient moitié à la Provence, moitié au Languedoc. La Provence vient jusqu'à l'angle. Un moine rêva, en 1263, qu'il voyait des langues de feu se poser sur le Rhône de distance en distance. Il alla le lendemain con-

ter son rêve au supérieur, Jean de Thiange. Celui-ci, après avoir réfléchi un instant, interpréta le songe comme un ordre donné par Dieu à la communauté de bâtir un pont sur le Rhône. Il n'y avait qu'un empêchement à l'exécution de cet ordre céleste, c'est que la communauté n'avait pas le sou. Heureusement le prieur était homme de ressources : il envoya tout le couvent en quête, et chaque moine fit si bien sa ronde, que, deux ans après, Philippe-le-Bel régnant, Jean de Thiange en posa la première pierre en l'honneur de la sainte Trinité. Le pont Saint-Esprit, nommé ainsi des langues de feu auxquelles il doit son érection, fut donc commencé en 1265 et terminé en 1307. Chacune de ses arches fut baptisée et reçut un nom. Cette appellation avait un but : c'était, en cas de malheur, et les malheurs étaient fréquens, car le Rhône est furieux et rapide lorsqu'il se brise contre le pont, d'indiquer tout de suite vers quel point il fallait porter secours, et contre quelle arche

s'était brisé le bateau qui était en perdition [1].

Nous dînâmes à la hâte, afin de visiter avant la nuit l'ermitage de Saint-Pancrace, situé au haut d'une montagne, à trois quarts de lieue de Pont-Saint-Esprit. La seule chose curieuse qu'il renferme est un puits dont l'eau se trouve au niveau du Rhône, de sorte qu'une pierre met trois minutes et demie à descendre et un seau une heure à monter. Nous nous bornâmes à la première expérience.

Le lendemain, nous retraversâmes le pont Saint-Esprit et repassâmes du Languedoc en Provence, comme la veille nous étions passés de Provence en Languedoc. Le pays devenait de plus en plus accidenté et pittoresque : les vieux châteaux de Montdragon et de Mornas ceignent la cime de leurs rochers d'une cou-

[1] Ces arches sont au nombre de vingt. Leurs noms, qu'on retrouve à l'extrémité occidentale du pont dans la première maison à gauche, inscrits au-dessus d'un dessin assez curieux de ce pont, étaient : Laloure, Bagalenet, Lacroix, Bourdigalie, Sauset, Matinière, Latreille, Vignière, Grossepierre, Roubin, Malepile, Laroute, Saint-Nicolas, Fruche, Grenouillère, Pilede, Terre, Savignon, Pélicière et Traugé.

ronne de ruines. Nous nous arrêtâmes au dernier, qui rappelait un souvenir terrible.

Vers l'an 1565, dans les guerres de religion qui désolèrent le Midi, les catholiques, s'étant introduits dans la ville de Mornas, prirent le château par surprise, égorgèrent la garnison, et comme c'était quelques jours avant la Fête-Dieu que la chose se passait, quelques-uns des vainqueurs, plus fervens que les autres, tendirent le devant de leurs maisons avec la peau des cadavres protestans. Le baron des Adrets apprit le fait, et, moins encore pour venger la mort de ses co-religionnaires que pour reconquérir une forteresse qui commandait la route de Marseille, il envoya Dupuy de Montbrun reprendre Mornas. On connaît ce partisan gigantesque, qui, converti par Théodore de Bèze, de catholique zélé qu'il était, voulant tuer sa sœur qui avait abjuré, devint huguenot si ardent, qu'il succéda au baron des Adrets dans le commandement de l'armée protestante, lorsque celui-ci

se fit catholique à son tour. Montbrun, après trois jours d'un siége terrible, reprit à son tour le château, et la garnison catholique se retrouva à la merci du vainqueur. Le lendemain, des Adrets arriva.

On sait qu'il avait des principes tout arrêtés sur la manière de traiter les vaincus. S'il prenait un château, il faisait sauter les assiégés du haut en bas des murailles; s'il remportait une victoire en rase campagne, il faisait pendre les prisonniers aux arbres les plus proches du champ de bataille. Ici les conditions étaient magnifiques : outre des murailles de trente pieds, il y avait encore un rocher à pic de deux cents : il ne fut donc pas un instant embarrassé dans le choix de l'exécution. Il rassembla la garnison sur la plate-forme, et força les malheureux assiégés de se précipiter, depuis le premier jusqu'au dernier. Tous se brisèrent sur les rochers qui forment la base de la montagne : un seul eut l'adresse de se retenir à un figuier qui poussait dans une

gerçure de la pierre. Des Adrets lui fit descendre une corde et lui donna la vie ; puis, ne pouvant garder le château et ne voulant point le laisser aux protestans, il en fit sauter plusieurs parties à l'aide de la mine.

Nous entrâmes à Mornas, cherchant par quel chemin nous pourrions arriver jusqu'aux restes de ce nid d'aigle que nous avions découvert au haut de son rocher. Les habitans nous indiquèrent le sentier qui partait de la ville; et nous nous mîmes à gravir un des flancs de la montagne sur laquelle le château est situé. Au tiers de la montée à peu près et à quelques pas de l'église, nous commençâmes à marcher sur les débris qui ont roulé tout le long de la pente et qui couvrent près d'un quart de lieue de terrain. Au milieu de ce chaos, les habitans ont déblayé de petits carrés, qu'ils ont plantés de vignes, et dont les pierres qui les couvraient forment naturellement les enclos. Enfin, après une demi-heure de fatigue épouvantable, causée par ce sol rou-

lant, nous arrivâmes à la première cour, encore percée de meurtrières. Notre entrée dans ces ruines, qu'on visite rarement, fit une révolution parmi les habitans ailés qui s'en sont emparés; des éperviers et des tiercelets s'envolèrent de tous côtés avec des cris aigus. Je tirai l'un d'eux, que je manquai; mais à mon coup de fusil, un pauvre chat-huant qui dormait honnêtement sous les voûtes s'éveilla, et, tout ébloui par le jour, vint lentement et silencieusement heurter un pan de mur, et tomba près de nous. Heureusement pour lui, Mylord était occupé d'un autre côté; cette distraction lui sauva la vie.

Il était impossible de rêver une vue plus historique et plus vaste que celle qu'on découvrait à travers les déchirures de ces ruines : à l'orient, les cimes des Alpes maritimes; au nord, Valence, que nous avions quittée il y avait deux jours; au midi, Avignon, où nous comptions arriver le surlendemain; à l'occident, les plaines du Languedoc jusqu'au mont

Lozère. Comprenez-vous une circonférence renfermant le camp où Bellovèse rassembla ses troupes pour envahir l'Italie, le champ de bataille où le consul Cœpion, tout chargé de l'or de Toulouse, et son collègue Cn. Manlius, laissèrent étendus sous le sabre et la hache des Ambions et des Kimrick quatre-vingt mille soldats romains et quarante mille esclaves et valets; Roquemaure, où Annibal traversa le Rhône pour aller gagner les batailles de Trebie, de Trasimène et de Cannes; enfin, Orange, où Domitius Ahénobarbus entra en triomphateur, monté sur l'un de ces éléphans auxquels il devait la victoire? Puis, après avoir laissé errer nos yeux sur cet horizon aux gigantesques souvenirs, n'était-il pas curieux de pouvoir les arrêter sur les restes d'une autre civilisation et d'une autre époque, assister à la lutte lente et continue des ans avec ces ruines désertes et inhabitées, et parfois, au milieu du silence de mort qui les entoure, entendre tom-

ber une pierre, écho sourd et solennel qui proclame la victoire du temps?

C'est à Mornas que l'on commence à bien sentir, au langage des habitans, le progrès qu'on fait vers le midi. Dès Valence, un léger accent colore déjà la langue; à Montélimar il l'altère; à la Palude il la change en un patois inintelligible. En redescendant au village nous trouvâmes à l'auberge un Anglais qui parlait sept langues, et qui avait été obligé, pour se faire servir deux œufs frais, de s'accroupir dans un coin, et de chanter comme une poule qui pond.

Comme nous ne comptions pas assez sur notre mimique pour entreprendre de nous faire servir un repas tel que notre estomac le réclamait, nous préférâmes prendre patience et remettre notre dîner à notre arrivée à Orange.

Quelque diligence que nous fissions, nous n'y pûmes arriver que de nuit, et cela à notre grand regret, car nous savions que c'était à

Orange que nous rencontrions, debout encore, les premiers grands débris de la civilisation romaine dans les Gaules : un arc de triomphe parfaitement conservé, un théâtre dont il reste assez de fragmens pour qu'on le restaure en imagination, enfin des ruines de cirque et d'amphithéâtre qui constatent qu'Orange était une colonie du premier ordre. Cet amour pour l'archéologie nous entraîna dans une grande imprudence ; ce fut de nous loger à l'hôtel le plus près de l'arc de triomphe, afin de l'avoir sous la main, le lendemain aussitôt notre réveil.

Nous n'avions point de lettres pour cette ville, nous n'y connaissions personne, de sorte que nous demandâmes tout bonnement à notre hôte s'il n'y avait pas dans la cité quelque antiquaire hospitalier qui voulût être assez aimable pour nous faire le lendemain les honneurs de la ville. Il nous indiqua M. Nogent. Comme il était encore l'heure de se présenter, même en province, nous fîmes une toilette

de voyageurs, et, guidés par le garçon d'écurie qui se chargea d'être notre introducteur, nous nous hasardâmes à faire une démarche près de notre archéologue.

Bien nous prit de cette confiance fraternelle. M. Nogent nous reçut avec plus d'obligeance que nous n'aurions jamais osé l'espérer, et dès le même soir il nous mit à même de son cabinet, plein de médailles, de fragmens antiques et d'urnes funéraires, retrouvées dans les tombeaux des anciens Romains, et contenant encore les cendres qu'elles étaient destinées à recueillir et à conserver. Nous restâmes ainsi chez lui jusqu'à dix heures du soir, et en le quittant j'emportai de la besogne pour une partie de la nuit.

Nous avons vu comment les Romains furent appelés dans les Gaules ; tout le monde sait comment César acheva leur conquête et commença leur colonisation. Tibère Néron, père de l'empereur Tibère, fut chargé par lui de conduire et d'installer des légions dans les

villes principales. Ce fut ainsi qu'il peupla militairement Arles et Narbonne, et probablement Orange, s'il faut en croire une médaille citée par Goltzius et adoptée par le père Hardouin, qui indique que *Nero* conduisit à Orange la trente-troisième cohorte de la deuxième légion. Or si ce Nero eût été le *Nero imperator*, non seulement son nom, mais encore son effigie se fût retrouvée sous la médaille; au contraire, le nom étant seul, il indique sans doute purement et simplement le *Nero questor*. Ce serait donc quarante-cinq ans à peu près avant Jésus-Christ que la vieille ville gauloise, se latinisant, changea son nom celtique d'Araïnon contre le nom Romain d'Arausio.

Les nouveaux colons ne tardèrent pas à reconnaître que la position de la ville, placée à l'extrémité de la frontière des Voconces, dont la fidélité, s'il faut en croire Cicéron dans son plaidoyer pour Fonteius, était mal assurée, et la force de son assiette sur une montagne

dominant le Rhône en faisaient un point de défense militaire et de colonisation civile extrêmement précieux. Ce fut alors que, pour se faire pardonner leur domination, les vainqueurs élevèrent à Orange, selon la politique adoptée par la conquête, ces cirques, ces théâtres, ces arènes et ces aqueducs qui forçaient les nouveaux citoyens de Rome à l'admiration et à la reconnaissance pour leur mère adoptive. Quant à l'arc de triomphe, selon toutes les probabilités, César le trouva déjà bâti depuis près d'un siècle, en supposant qu'on adopte celui des trois systèmes qui paraît aujourd'hui le plus accrédité, et qui fait remonter l'érection de ce monument à Domitius Ahénobarbus. Les deux autres l'attribuent, l'un à Marius, l'autre à César. Un ouvrage archéologique que nous avons sous les yeux, et qui est de M. Gasparin, ex-ministre de l'intérieur, nous permet d'examiner ici ces trois systèmes et de les reproduire avec les raisons qui militent pour ou contre chacun d'eux.

Les soutiens de l'opinion qui veulent que l'arc de triomphe remonte à Domitius sont Pontanus, dans son Itinéraire de la Gaule Narbonnaise, pages 5 et 45 ; Mandajors, dans son Histoire critique, page 96 ; Spon, dans son Voyage en Dalmatie, tome premier, page 9 ; Guibes, dans le Journal de Trévoux du mois de décembre 1729 ; enfin M. Lapaillone de Serignan, dans un mémoire qu'il présenta au comte de Provence lors de son voyage dans le Midi.

Cependant, malgré les preuves accumulées par ces cinq archéologues, les partisans de Marius et d'Auguste continuaient de faire des objections qui laissaient la science dans le doute, lorsque M. Fortia d'Urban, en visitant les arcs de triomphe de Cavaillon et de Carpentras, reconnut qu'ils étaient tous trois d'un travail contemporain, que tous trois étaient situés sur la voie antique qui conduit de Valence à Marseille, et en augura que tous trois avaient dû être élevés pour le

même triomphe. Or, au dire de Suétone, Domitius Ahénobarbus, jaloux de la victoire que son collègue Fabius Maximus avait, comme nous l'avons dit, remportée entre la montagne de l'Ermitage et les bords de l'Isère, voulut, ne pouvant triompher à Rome, attendu que sa victoire n'avait point terminé la guerre, triompher au moins dans les Gaules. En conséquence, il se rendit de Valence à Marseille, monté sur un éléphant, suivi de son armée, et traînant après lui tous les trophées de sa victoire. De leur côté, les Massaliotes, alliés du peuple Romain, cause première des guerres que Rome, dont ils ne soupçonnaient point encore l'intention envahissante, avait embrassées pour leurs intérêts, firent ce qu'ils purent par eux-mêmes et auprès de leurs alliés pour donner à ce triomphe du proconsul la plus grande pompe possible. Ils y réussirent à ce point que les peuples, surpris des merveilles de cette marche triomphale, donnèrent à la route qu'il avait suivie le nom de Voie Do-

mitienne. Or, une des merveilles de cette marche étaient les trois arc de triomphe d'Orange, de Carpentras et de Cavaillon.

La seule objection que les ennemis de ce système puissent lui opposer est que la bataille gagnée par les deux consuls à l'Ermitage le fut par le secours des éléphans, et que l'on ne voit aucun de ces animaux reproduit sur l'arc de triomphe. Mais à ceci on répond que le premier combat, remporté par Domitius seul, le fut sans l'aide de ces animaux ; que ce ne fut que l'année suivante que Fabius les amena dans les Gaules, avec les deux légions de renfort qu'il conduisait avec lui ; enfin que, dans cette seconde bataille, c'était surtout Fabius qui avait agi, et que, par conséquent, Domitius qui avait sa victoire à lui, avait laissé son collègue maître de la sienne, qu'il n'attribuait, au reste, dans sa haine pour lui, qu'au concours de ses éléphans, et non à son courage ou à son génie. Comme on voit, la réponse est triomphante.

Quant aux partisans de Marius, la seule raison qu'ils allèguent en faveur de leur système, qui au reste est le plus populaire, est le mot *Mario*, écrit sur un des boucliers du trophée d'armes de la face méridionale : mais ce nom s'y trouve au milieu de sept ou huit autres, et son seul avantage sur eux est d'être plus lisible et mieux conservé. Si l'arc de triomphe eût été élevé à Marius, son nom eût probablement été le seul qui l'eût décoré ; ensuite ce nom eût été inscrit dans une des places les plus apparentes, et non dans un coin ; enfin on retrouverait parmi les drapeaux, tous surmontés d'un quadrupède, l'aigle que Marius introduisit comme unique enseigne des légions, l'année de son second consulat, à ce qu'affirme Pline, liv. 10, chap. 4. Or Marius défit les Cimbro-Teutons étant consul pour la quatrième fois.

Il est bien plus simple de penser que Marius, qui selon Valère-Maxime fut fait tribun du peuple cent vingt ans avant Jésus-Christ,

combattait un an auparavant, sous Domitius, comme tribun des soldats, et que ce furent les services qu'il rendit dans cette campagne qui lui valurent ce titre l'année suivante. Alors son nom, comme celui des autres tribuns, se trouve tout naturellement inscrit sur un bouclier, et il n'est pas besoin de chercher à cette inscription une explication plus sérieuse. D'ailleurs par quel singulier concours de circonstances ignorées aurait-on été bâtir à Marius un arc de triomphe à vingt lieues du champ de bataille où il avait remporté la victoire? Cela n'est pas probable, surtout si l'on veut se rappeler que ce fut sur le champ de bataille même que les soldats de Marius élevèrent une pyramide qui existait encore au quinzième siècle, et sur laquelle le vainqueur était représenté debout, sur un bouclier, dans l'attitude d'un général proclamé *imperator*.

Quant au troisième système, émis et soutenu par Herbert, abbé de Saint-Ruf, dans un ouvrage intitulé *Fleurs des Baumes*, il attri-

bue l'arc à César, vainqueur des Massaliotes; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la face orientale pour s'assurer que les captifs portent le costume de barbares. Or les Massaliotes, ces fils de l'Orient, étaient, à l'époque où César les vainquit, plus avancés en civilisation que les Romains.

Ces différentes, opinions qui ont si peu d'importance lorsqu'on les examine de Paris, en prennent une réelle lorsqu'on se trouve en face de l'objet qui les a fait naître; aussi, le lendemain, à peine le jour eut-il paru, que, réveillant tout le monde dans l'hôtel, nous nous en fîmes ouvrir la porte, Jadin et moi, et courûmes à l'arc de triomphe. Si matineux que nous fussions, nous trouvâmes cependant un amateur encore plus matinal que nous : c'était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, qui examinait les faces les unes après les autres avec une telle attention, qu'il était évident qu'il attachait un grand intérêt à la solution du problème de pierre qu'il avait

devant les yeux. Au reste, il nous avait reconnus pour être artistes comme nous l'avions reconnu pour être antiquaire; de sorte qu'à la deuxième ou troisième fois que nous nous croisâmes, chacun de nous fit un temps d'arrêt, et nous nous trouvâmes, le chapeau à la main, en face l'un de l'autre. Quant à Jadin, il était déjà établi au meilleur point de vue, et croquait son monument sans s'inquiéter de quelle époque il datait.

— Que pensez-vous de cet arc de triomphe? me dit le vieillard.

— Mais, répondis-je, je pense que c'est un fort beau monument.

— Oui, sans doute, et ce n'est point cela précisément que je vous demande. Je vous demande à quelle époque vous croyez qu'il remonte.

— Ceci est autre chose; je suis encore trop ignorant sur cette matière pour me prononcer. J'aborde pour la première fois l'antiquité, et, du premier coup, il me semble

que je me casse le nez contre un chef-d'œuvre.

— Oui, sans doute, vous n'en verrez pas de plus beau ni de mieux conservé en Italie; mais en Italie au moins on sait leur date : des inscriptions les ont conservées, des traditions les ont transmises; mais ici il n'y a rien, l'inscription de bronze en a été arrachée du temps où Raymond de Baux en avait fait une forteresse. La tradition populaire qui l'attribue à Marius est absurde; de sorte qu'il faut rester dans l'ignorance ou dans l'irrésolution.

— Ce qui est une terrible alternative pour un savant, n'est-ce pas? car je ne fais aucun doute, monsieur, que vous vous occupiez de sciences archéologiques.

— Oh! mon Dieu, oui, monsieur; il y a quarante ans que je vis au milieu des pierres, essayant de donner à chacune une date et reconstruisant, comme Cuvier, tout le corps par un fragment. Eh bien, il n'y a que ce maudit arc sur lequel je ne puis rien dire de positif, et cependant, vous le voyez, il est pres-

que intact. Mais je n'en aurai pas le démenti. J'ai loué la petite maison que vous voyez ici en face, et il y a déjà deux ans que j'y demeure : j'y demeurerai dix ans s'il le faut, mais j'amasserai tant de preuves, que je le forcerai bien à me dire son secret.

— Mais enfin, monsieur, à défaut de conviction, vous devez déjà avoir quelque probabilité?

— Oui ; je crois, moi, qu'il remonte à Octave, et qu'il a été élevé par la cohorte en garnison à Orange.

— Ceci est un quatrième système.

— Pourquoi pas ?

— Comment! mais, vous êtes parfaitement libre; il y a bien quatre-vingt-onze passages du Rhône par Annibal... Enfin, sur quoi appuyez-vous votre opinion ?

— Voyez, me dit mon archéologue en me conduisant vers la face orientale, voici d'abord un Phébus couronné de rayons : or chacun sait qu'Octave affectionnait particulièrement

cette louange, qui le comparait au dieu du jour.

— A ceci, je pourrai vous répondre qu'il est bien plus simple de penser qu'on a simplement sculpté la face du soleil sur le côté devant lequel il se levait, afin que les premiers regards du dieu rencontrassent son image. Mais n'importe, passons à autre chose.

— Eh bien ! passons vers la face septentrionale, et vous verrez parmi les trophées des attributs de Marius qui attestent que les fondateurs de l'arc ont voulu rendre hommage à la victoire d'Actium.

— Oui, sans doute, les voilà. Mais d'où vient l'absence des aigles, qui alors devaient non seulement se trouver pour enseigne dans l'armée d'Octave, mais encore dans celle d'Antoine ?

— Justement, justement, s'écria mon archéologue ; comme il aurait fallu mettre les aigles romaines en même temps que les aigles victorieuses, le sculpteur s'est tiré de cette

position embarrassante en ne mettant ni les unes ni les autres.

— Allons, allons, très-bien : c'est un peu spirituel, un peu vaudeville; mais, n'importe, j'accepte.

— Ah! eh bien! maintenant, voyez le stylobate, toujours de ce côté; il représente une bataille. Puis, passons de l'autre côté : le stylobate de la face méridionale en représente une autre.

— Sans contredit.

— Eh bien! ce sont les deux grandes victoires que remporta Octave en Cantabrie et en Illyrie.

— Un instant, un instant; mais, autant que je puis me le rappeler, Florus dit quelque part que l'empereur combattit à pied, à la tête des légions, et qu'il fut blessé dans ce combat. Or le fait était assez honorable pour Octave, dont on contestait le courage, pour que la flatterie ne l'oubliât pas sur un monument destiné à perpétuer le souvenir de son règne : et voyez

des deux côtés, sur les deux stylobates, il y a de la cavalerie dans les deux armées.

— Oui, oui, me dit l'archéologue démonté, je sais bien cela; mais je croyais que vous ne le saviez pas, vous : voilà la seule chose qui accroche mon système, et qui l'empêche de triompher des autres.

— Dites-moi un peu, continuai-je, n'avez-vous pas vu Mérimée, ici, l'inspecteur des monumens de France?

— Oui, il y est venu.

— Eh bien! que pense-t-il? C'est un homme excellent à consulter en pareille matière. Il a de l'esprit, de l'imagination et de la science : c'est une triple clef avec laquelle on ouvre toutes les portes.

— Il le croit du deuxième siècle, et élevé en mémoire des conquêtes de Marc-Aurèle sur les Germains.

— Cinquième système, alors.

— Oui, mais celui-là ne peut pas être soutenu.

— Et pourquoi ? les batailles s'appliquent mieux à Marc-Aurèle qu'à Octave, puisque aucune histoire ne dit que Marc-Aurèle combattit à pied. Les trophées maritimes deviendront des trophées fluviatiles, et rappelleront les combats sur le Danube ; enfin, les barbares enchaînés seront des Germains au lieu d'être des Gaulois, voilà tout.

— Ainsi vous vous ralliez à ce système-là ?

— Dieu m'en garde ! je les adopte et vénère tous les cinq ; je les reproduirai fidèlement, et je laisserai à plus habile que moi la responsabilité de prononcer entre eux.

A ces mots je saluai mon archéologue, et comme Jadin avait fini son dessin, nous nous acheminâmes vers le théâtre.

Au reste, de quelque époque que date ce monument, il n'en est pas moins d'une admirable conservation, et cette conservation, il la doit à une singulière circonstance, dont nous avons déjà dit un mot dans notre discussion archéologique au treizième siècle. Un prince

d'Orange, nommé Raymond de Baux, dont le château, bâti sur la montagne, dominait la ville, fit de l'arc de triomphe une forteresse avancée, l'entoura de murailles, et pratiqua son logement dans l'intérieur même de l'édifice. Cette installation étrange ne se fit pas, il faut bien l'avouer, avec la religion d'un antiquaire. Le noble seigneur fit gratter toutes les sculptures de la porte orientale, qu'il avait convertie en salon, et dans l'intérieur et autour du bâtiment on voit encore la trace des planchers et des escaliers qu'il avait fait établir. Au reste, Lapise, dans son Histoire des Princes et de la Principauté d'Orange, a fait graver l'arc de triomphe surmonté d'une énorme tour de pierre, et entouré des murailles en ruines de la forteresse féodale, qui, quoique plus jeune de douze cents ans, s'était couchée, brisée de lassitude et de vieillesse, autour du monument antique, toujours fort et debout.

En rentrant dans la ville, nous rencontrâmes M. Nogent, qui, ayant appris à notre

hôtel que nous nous étions levés avec le soleil, s'était mis en quête de nous. Il venait, avec cette obligeance dont nous sommes si loin, nous autres Parisiens à la vie décousue et agitée, mettre toute sa journée à notre disposition. On devine que nous eûmes l'indiscrétion d'accepter ; cependant, avant de faire un pas de plus vers la ville, je lui demandai quel était l'antiquaire avec lequel je venais de dialoguer ; il me répondit que c'était M. Artaud. Au nom de ce savant archéologue, je me souvins avec remords d'avoir été envers lui un peu léger de paroles. Je retournai immédiatement lui faire mes excuses, et lui dire que décidément je me rangeais au système d'Auguste.

M. Nogent nous conduisit d'abord au théâtre, et en débouchant d'une rue étroite et tortueuse, nous nous trouvâmes tout-à-coup en présence de ce monument. Il est difficile de ne pas s'arrêter étonné devant un pareil spectacle. La façade, encore debout et parfaitement conservée, a cent sept pieds de haut,

sur trois cent seize de long. L'ornementation en est simple ; elle se borne, au rez-de-chaussée, à une grande porte carrée, soutenue par des colonnes corinthiennes, avec neuf arceaux cintrés de chaque côté, séparés entre eux par des pilastres doriques.

La seconde ligne se compose de vingt-un arceaux postiches, au milieu de chacun desquels bâille une ouverture circulaire, destinée à donner du jour au corridor intérieur.

Entre cette première et cette seconde ligne s'étend une rainure destinée à soutenir un avant-toit, pareil à celui que quelques-uns de nos théâtres, l'Opéra, par exemple, ont fait bâtir pour la commodité des spectateurs qui désirent, dans les mauvais temps, descendre de voiture sans être mouillés par la pluie. On a beaucoup disputé archéologiquement sur ce portique, soutenu de chaque côté par des murs en retour ; on y a vu l'emplacement d'un forum, et l'on a été chercher dans Strabon la preuve que le théâtre de Nysa avait deux faces,

dont l'une servait aux jeux et l'autre à l'assemblée du sénat. Nous ne démentons pas cette assertion; mais cependant nous mettons la nôtre en concurrence. Elle aura au moins pour elle le mérite de la simplicité.

Nous entrâmes dans l'intérieur du théâtre.

Quel peuple était-ce donc que ce peuple romain, qui domptait la nature comme une nation, non seulement pour ses besoins, mais encore pour ses plaisirs? Une montagne était là, où il lui était venu dans l'idée que devait être un théâtre : il bâtit sa façade au pied de la montagne, puis, échancrant sa puissante poitrine, il tailla dans ses larges flancs des gradins pour dix mille spectateurs.

J'ai vu depuis les théâtres d'Italie et de la grande Grèce, ceux de Vérone, de Taormine, de Syracuse et de Ségeste; aucun n'est conservé comme le théâtre d'Orange, à l'exception cependant de ceux de Pompeia, préservés par leur propre désastre, et dont il semble que les spectateurs viennent de sortir.

M. Nogent fut notre cicérone pour cette scène déserte et ce parterre vide; puis, lorsque nous les eûmes visités dans tous leurs détails, nous escaladâmes les gradins, dont la dernière marche nous conduisit à la cime de la montagne, où l'on distingue encore les fondemens ruinés du château de ces princes qui ont donné des rois à l'Angleterre et à la Hollande.

C'est de là qu'on découvre toute la ville, au milieu de laquelle on voit surgir, comme les ossemens d'un immense squelette mal enterré, non seulement les restes antiques que nous avons signalés, mais encore les ruines d'un cirque et d'un amphithéâtre. Quant aux époques féodales, la seule trace qu'elles aient laissée est une guérite de pierre bâtie sur le point le plus élevé de la façade du théâtre; la tradition populaire la fait remonter à la conquête sarrasine. Quant aux modernes, ils ont aussi leur monument, c'est une chapelle expiatoire, bâtie sur la place même où 93 avait élevé son échafaud.

C'était un vaste regard dans le passé que celui qui commençait à Tiberius Nero, passait par Abder-Amahn, Karl Martel, et s'arrêtait à Robespierre.

Le lendemain, après déjeuner, nous prîmes congé de M. Nogent, qui nous conduisit jusqu'aux portes de la ville, et nous quittâmes Orange, tout-à-fait enfoncés dans le vieux monde romain, dont chacun de nos pas allait désormais soulever la poussière; puis, arrivés à une demi-lieue de la ville, nous descendîmes de notre cabriolet. Nous lui enjoignîmes de nous attendre à la première poste; et prenant à gauche, à travers terre, nous tirâmes du côté du Rhône, sur les bords duquel il ne s'agissait de rien moins que de retrouver le fameux passage d'Annibal.

II

Roquemaure.

C'était encore un pas de plus que nous allions faire dans l'antiquité : il est vrai que ce n'étaient plus des ruines visibles que nous allions chercher, c'était un simple souvenir social, dont il ne restait rien que les lieux eux-mêmes qui l'avaient conservé; mais ce souvenir est d'une telle importance dans l'histoire du monde, qu'il se conserva sans pyramide,

et grandissant de siècle en siècle dans la mémoire des peuples. C'est que Carthage et Rome représentaient non seulement deux villes, mais encore deux peuples; non seulement deux peuples, mais encore deux civilisations : c'est qu'elles combattaient, sans s'en douter peut-être, non seulement pour l'empire du présent, mais encore pour celui de l'avenir : c'est qu'il s'agissait de décider enfin si le monde serait romain ou carthaginois, européen ou africain : c'est que Carthage, avec des matelots et des négocians, Rome, avec ses soldats et ses laboureurs, s'étendant de l'orient à l'occident, aux deux bords de la Méditerranée, l'une depuis les autels des Philéniens, qui étaient le long de la grande Syrte, jusqu'à l'Èbre, où s'élevait Sagonte, l'autre depuis l'Illyrie, où Émilien venait de prendre Dimald, jusqu'à la Gaule cisalpine, où Lucius Manlius venait d'établir les colonies de Plaisance et de Cremone; c'est que toutes deux, disons-nous, après s'être prises corps à corps en Sicile

et en Sardaigne, et avoir lutté jusqu'à ce que Carthage, pliant sur ses genoux, eût signé les traités de Luctatius et d'Asdrubal, sentaient que l'une manquerait d'air et de soleil tant que l'autre existerait, et que cette guerre, où chaque peuple combattait non seulement pour ses autels et ses foyers, mais encore pour sa vie, ne pouvait se terminer que par l'anéantissement de Rome par Carthage ou de Carthage par Rome.

Quand de pareils événemens s'accomplissent, les peuples contemporains ne voient ni d'où ils viennent ni où ils vont : ils demandent aux petits intérêts humains les causes qui les ont amenés, et aux circonstances visibles les moyens qui les ont résolus ; mais rarement lèvent-ils les yeux au-dessus de la terre pour chercher la main qui tient les rênes du monde, ou le pied dont l'éperon pousse l'univers dans l'espace ; et tout leur est invisible dans le présent, parce que rien de la période à laquelle ils appartiennent n'est encore accompli.

La postérité, au contraire, aveugle à son tour pour sa propre époque, monte sur les sommités de l'histoire, et de là découvre clairement le passé : elle voit quelles villes Dieu fit fleurir dans son amour ou détruisit dans sa colère; elle entend les sons de la lyre qui bâtit Thèbes, et le cri de la trompette qui fait tomber Jéricho; elle voit remonter l'ange qui vint prédire à Abraham que sa postérité sera nombreuse comme les grains de sable de la mer et les étoiles du ciel; elle voit s'abattre sur Sodome et Gomorrhe le nuage qui porte avec lui l'extermination de deux peuples. Alors tout lui devient intelligible et précis. Comme elle comprend que Dieu ne peut se servir que de moyens humains dans la direction providentielle qu'il imprime à la terre, elle reconnaîtra des ministres du ciel dans ceux-là que les contemporains avaient pris pour des fils de la terre, et qui, ignorant eux-mêmes leur mission divine, croient marcher à la lueur du soleil dans leur force et dans leur liberté,

lorsqu'au contraire ils traversent la vie, comme Moïse le désert, tyranniquement guidés par la colonne de feu.

Il y eut cependant un de ces élus qui devina ce qu'il était venu faire sur la terre; mais celui-là, c'était le fils de Dieu.

Aussi ces hommes ne laissent-ils rien après eux que leur mémoire; leurs héritiers incrédules veulent continuer l'œuvre entreprise, l'œuvre devient rebelle, parce qu'elle est achevée. On s'étonne alors qu'une grande lueur se soit éteinte tout-à-coup, et l'on croit à chaque instant qu'elle va reparaître; on se trompe: l'astre était un météore et non un soleil. Voyez Sésostris, voyez Alexandre, voyez César, voyez Charlemagne, voyez Napoléon.

Certes, Annibal fut l'une de ces idées faites homme: ce fut le mauvais génie de Carthage, l'ange mortuaire de l'Afrique. Il reçut sa mission fatale le jour où Amilcar, faisant un sacrifice à Jupiter pour son entrée en Espagne, prit la main de son fils, le conduisit à l'autel,

et lui fit jurer sur les victimes qu'il serait éternellement l'ennemi des Romains. De ce jour, l'enfant devint homme par la haine : cette haine s'augmenta de la mort d'Amilcar et d'Asdrubal ; et lorsque, quinze ans après, il succéda à son père et à son beau-frère dans le commandement des troupes en Espagne, le premier acte du jeune général fut de brûler Sagonte pour chercher querelle à Rome.

Rome envoya des ambassadeurs à Carthage. Ils venaient demander qu'on leur livrât Annibal ; le sénat refusa. Alors le plus vieux, s'avançant, prit son manteau par le bas, et le présentant aux sénateurs : « Je porte ici, leur dit-il, la paix ou la guerre : laquelle des deux voulez-vous que j'en fasse sortir ? — Celle qu'il vous plaira, » répondit dédaigneusement le roi. L'ambassadeur lâcha son manteau et secoua la guerre.

Alors tout se prépara pour la lutte mortelle. Les Romains rassemblèrent deux armées, l'une qu'ils envoyèrent en Espagne, sous les ordres

de Publius Cornélius, et l'autre en Afrique, sous la conduite de Tiberius Sempronius. Quant à Annibal, il divisa la sienne, laissa à Asdrubal, son frère, cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, et cinq à trois, deux mille cinq cent cinquante hommes de cavalerie, composés de Liby-Phéniciens, d'Africains, de Numides, de Massiliens, de Lorgites et de Mauritaniens, et une infanterie de onze mille huit cent cinquante Africains, cinq cents Baléares, trois cents Liguriens; et, quant à lui, il se mit en route, à la tête de quatre-vingt-deux mille hommes de pied et de douze mille chevaux, passa l'Èbre, vainquit les Ibergètes, les Bargusiens, les Érénésiens et les Audosiens, laissa une garnison sur leur territoire, franchit les Pyrénées, descendit dans les Gaules, traversa Nîmes, et arriva sur les bords du Rhône.

Le Rhône était alors ce qu'il est encore aujourd'hui, large, fantasque et torrentueux. S'il faut en croire Pétrarque, son nom mo-

derne lui vient du vieux mot *Rhodar*, qui exprime l'impétuosité de son cours. Tibulle le nomme *celer* [1], Ausonius *præceps* [2], et Florus *impiger* [3]; enfin saint Jérôme appelle saint Hilaire, aux paroles entraînantes duquel rien ne pouvait résister, *le Rhône* de l'éloquence latine : en effet, ce fleuve et les Alpes étaient pour Annibal les deux grands obstacles de sa course, et il ne considérait les armées romaines que comme le troisième et le moins dangereux.

Aussi, avait-il côtoyé le fleuve quelque temps avant de trouver un endroit favorable. Et, s'il faut en croire l'Arcadien Polybe, ce grand maître dans l'art de la guerre, qui l'avait appris de Philopœmen, pour l'enseigner aux Scipions, et qui, né quatorze ans à peine

1 Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna.
TIBULLE, liv. Ier.

2 Quà rapitur præceps Rhodanus genitore Lemano.
AUSONIUS.

3 Impigerque Rhodanus.
FLOR. liv. III, chap. II.

après cet événement, *parle avec connaissance*, comme il le dit lui-même, *de toutes ces choses, parce qu'il les a entendu raconter par des témoins oculaires, et qu'il a été de sa personne aux Alpes pour en prendre une exacte connaissance*, s'il faut en croire, dis-je, Polybe, ce fut environ à quatre journées de l'embouchure du Rhône que le général carthaginois s'arrêta, un peu au-dessus de Roquemaure, si l'on adopte l'opinion de Mandajors, de Danville et de Fortia, et entreprit, en face de la petite ville d'Aria, devenue au moyen âge le château fort de Lers, et, de nos jours, une simple grange du même nom, de traverser le Rhône, qui n'avait là que la simple largeur de son lit. Son premier soin fut en conséquence de se concilier l'amitié des peuples qui habitaient ses bords. Il acheta donc à ces sauvages matelots, entre les mains desquels était le commerce intérieur, autant de barques et de canots qu'ils voulurent lui en vendre; et leur payant encore des forêts tout entières, pour lesquelles ils n'auraient

rien demandé, comme étant des biens du ciel que Dieu faisait croître pour tous, il fit construire en deux jours une quantité extraordinaire de radeaux grands et petits, chaque soldat cherchant à inventer pour lui-même un moyen de passer le fleuve.

Durant ces préparatifs, des peuples ennemis, alliés des Marseillais, qui étaient alliés des Romains, s'assemblaient sur la rive opposée, et s'apprêtaient à disputer le passage. Annibal crut alors entrevoir des signes d'intelligence échangés d'une rive à l'autre, et il comprit qu'il ne pouvait rester ainsi, sans voir s'amasser, devant et derrière lui, une multitude qui finirait par l'envelopper comme un réseau de fer. Aussi, au commencement de la troisième nuit, appela-t-il à lui Hannon, fils de Bomilcar, et, lui donnant pour guide quelques Gaulois dont il était sûr, lui ordonna-t-il de remonter avec sa cavalerie numide la rive du fleuve, jusqu'à ce qu'il trouvât un passage; ce qui était plus facile à ce

chef qu'à lui, à cause de sa lourde cavalerie et de ses éléphans. Hannon ne chercha point long-temps; arrivé à un endroit où une île, séparant le Rhône en deux branches, en diminuait la largeur, il se jeta le premier dans le fleuve, et ces enfans du désert, habitués à franchir les torrens pierreux de l'Atlas et les mers de sable de la Mauritanie, s'élancèrent après lui sur leurs chevaux sans frein, joignirent l'île, se reposèrent en la traversant; puis, se remettant à la nage, atteignirent l'autre bord, et, s'emparant sans obstacle d'un poste avantageux, y restèrent cachés toute la journée, selon l'ordre qu'en avait donné Annibal.

Le lendemain, au point du jour, Annibal disposa tout, à son tour, pour son passage. Les soldats pesamment armés montèrent sur les grands bateaux, et l'infanterie légère sur les petits; les plus grands prirent le dessus, et les plus petits le dessous, afin que ceux-là rompant par leur masse la violence de l'eau,

ceux-ci eussent moins à en souffrir ; puis, de peur que les Numides ne fissent faute à l'heure du débarquement, et pour avoir de la cavalerie en mettant le pied sur l'autre bord, Annibal ordonna qu'à l'arrière de chaque bateau un valet tînt par la bride trois ou quatre chevaux nageant, tandis que, les encourageant de leur voix, leurs maîtres, tout armés, passaient sur le même bateau, prêts à s'élancer en selle aussitôt qu'ils auraient touché la terre. Les premières embarcations avaient déjà atteint le tiers du fleuve à peu près, lorsque les Gaulois sortirent de leur retranchement, et se précipitèrent sans ordre pour s'opposer au débarquement. Les Carthaginois, étonnés, hésitèrent ; mais Annibal donna l'ordre de continuer le passage, en recommandant à ceux qui montaient les grands bateaux de se raidir contre l'eau. Au même instant, une colonne de fumée parut à l'orient. Annibal, joyeux, frappa ses mains l'une contre l'autre. En effet, cinq minutes après, et comme

les deux armées en étaient déjà à la portée du trait, Hannon parut avec sa cavalerie. Rapide et dévorant comme le simoun, il fut sur les Gaulois avant qu'ils n'eussent eu le temps de l'apercevoir, et, passant au milieu d'eux comme un tourbillon, il alla mettre le feu à leur camp. L'aspect inattendu de ces centaures au teint de bronze, les cris des soldats, qui commençaient à mettre pied à terre, les hurlemens de ceux qui traversaient encore le fleuve, les applaudissemens de l'arrière-garde, qui n'avait point encore quitté l'autre bord, tout, jusqu'au désordre qui se mit dans les bateaux, dont quelques-uns, perdant la ligne, descendirent rapidement le fleuve, porta l'épouvante chez les Gaulois; ils ne savaient plus s'ils devaient porter secours à leur camp ou continuer de défendre le passage. Pendant ce moment d'hésitation, quelques barques abordèrent; l'infanterie forma ses rangs; les cavaliers s'élancèrent sur leurs chevaux; les Numides se retournèrent et revinrent. Pris

à leur tour entre deux armées, les barbares jetèrent leurs armes, et prirent la fuite. Pour leur ôter l'envie de revenir à la charge, Annibal lança sur eux Hannon et ses chevaux intelligens, qui, sans frein et dirigés par les genoux et la voix, se battaient comme des hommes, mordant et écrasant tout ce qu'ils rencontraient; puis, avec l'avant-garde, qui était hors de danger, il protégea le passage du corps d'armée, qui se rangea sur la rive à son tour; de sorte qu'il ne resta plus que l'arrière-garde et les éléphans.

Le passage de ceux-ci avait été réservé comme le dernier et le plus difficile. Tant qu'ils avaient marché sur la terre, ces terribles auxiliaires de l'armée carthaginoise avaient passivement obéi à leur conducteur; mais à la seule vue du fleuve, et comme par instinct, ils avaient commencé à s'inquiéter, levant leurs trompes en l'air, et donnant des signes de crainte, terribles comme leur colère. Alors Annibal inventa un nouveau moyen : il assu-

jétit au bord du Rhône, avec des cordes et des chaînes, deux radeaux de cent pieds de longueur chacun, et à ceux-ci deux autres plus grands encore, que l'on attacha aux derniers, mais de manière à rompre, à un moment donné, les entraves qui les retenaient ; puis à ceux-ci encore on attacha des chaînes correspondant à des bateaux placés à cinquante pas de l'autre bord. Enfin, on couvrit tout ce pont flottant de terre pareille à celle du rivage, afin que les éléphans ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le sol sur lequel leur instinct leur disait qu'ils pouvaient marcher sans danger. Alors, ces préparatifs faits, on mit à leur tête deux éléphans femelles, que les mâles suivirent sans hésiter jusqu'aux derniers radeaux. Arrivés là, et à un signal donné, des hommes coupèrent les câbles qui liaient les embarcations mobiles aux radeaux fixes, et les chaloupes aussitôt, faisant force de rames, remorquèrent et emportèrent les éléphans vers l'autre rive.

Il y eut un moment d'angoisse terrible : ce fut celui où le premier mouvement imprimé par les chaloupes sépara cette masse vivante du chemin couvert de terre qui l'avait trompée. Les éléphans, en sentant le sol se mouvoir sous leurs pieds, effrayés et inquiets, s'agitèrent en rugissant ; puis, se portant tous du même côté, firent presque chavirer le radeau, de sorte que cinq ou six tombèrent dans le fleuve. Alors on crut tout perdu, et l'armée entière jeta un grand cri de détresse ; mais au même instant le bateau, allégé, se redressa, et les éléphans submergés reparurent, élevant leurs trompes au-dessus de l'eau et nageant puissamment vers le rivage. Dix minutes après, radeaux et éléphans abordaient à l'autre rive, au milieu des applaudissemens de toute l'armée.

Et maintenant, laissons Annibal s'avancer vers l'Orient, comme s'il eût voulu entrer dans le centre des terres européennes et traverser les Alpes cottiennes à Briançon, avec

le même bonheur ou plutôt le même génie qu'il avait traversé le Rhône à Roquemaure ; nous le retrouverons plus tard à Trasimène et à Capoue.

C'est une grande et terrible chose que l'histoire, car elle est toujours plus magnifique que l'imagination : ce sont ses souvenirs qui fixeront éternellement la poésie sur les terres antiques. Rien n'attire vers les peuples et les contrées qui n'ont point de passé ; c'est ce qui fait que l'Italie, la Grèce, l'Asie et l'Égypte, ces vieilles ruines, toutes déchues, meurtries et épuisées qu'elles sont, l'emporteront toujours sur le nouveau monde, tout couronné qu'il est de ses forêts vierges et de ses fleuves immenses, et de ses montagnes pleines d'or et de diamans.

Après avoir visité sur les bords du Rhône le fameux passage d'Annibal, nous regagnâmes la route d'Avignon, notre Polybe à la main, et regardant vingt fois en arrière ; car nous ne pouvions quitter cette rive, où il nous semblait d'un moment à l'autre que nous

allions voir surgir Hannon et ses Numides, Annibal et ses éléphans. Cependant notre retour fut hâté par les premières bouffées de ce vent si redouté dans le Midi, que Strabon nommait le Borée noir, et que les modernes appellent le mistral. Il était évident, à la manière dont il commençait à siffler autour de nous, courbant les arbres comme des épis, que nous allions faire connaissance avec l'un des trois plus anciens fléaux de la Provence : on sait que les deux autres étaient la Durance et le parlement.

III

Les Bons Gendarmes.

Nous rejoignîmes la route à un petit village nommé Châteauneuf, je crois, et nous y trouvâmes notre cabriolet qui nous attendait. Notre excursion nous avait pris plus de la moitié de la journée. L'attelage du cheval prit encore quelque temps ; de sorte que nous ne pûmes nous remettre en chemin que vers les trois heures de l'après-midi, et il nous restait encore six lieues de pays à faire.

Vers la nuit, le mistral commença de souffler avec une violence effrayante. Je n'avais aucune idée d'une tempête sur terre, et je ne croyais pas que la chose pût exister. J'avais bien lu dans Strabon que le *melamboreus* (c'est le nom qu'il donne à ce vent) faisait tourbillonner les cailloux de la Crau comme une poussière; emportait, ainsi qu'aurait pu le faire une troupe d'aigles, les moutons qui paissent dans les plaines, et, jetant les soldats romains à bas de leurs chevaux, les dépouillait de leurs manteaux et de leurs casques; mais j'avais pris toutes ces choses pour des exagérations antiques, et pour cette poésie à la manière d'Homère et d'Hérodote, que chaque jour on reconnaît, au reste, être un réalité. Force m'était d'avouer que le maître de ces contrées, car le nom qu'il porte lui vient de *maestro*, n'avait rien perdu de sa puissance en vieillissant; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il ne souffle pas constamment d'un point de l'horizon, et que, sans doute, selon les sinuosités

des montagnes dans lesquelles il s'engouffre, il change de direction; de sorte que nous l'avions tantôt en arrière de notre voiture, et alors il la poussait en avant comme aurait pu le faire le bras d'un géant, tantôt en face, et il arrêtait notre marche, malgré les efforts de notre cheval; tantôt, enfin, en flanc, et alors il menaçait de faire chavirer notre équipage, comme il aurait fait d'une barque. Nous étions véritablement dans un étonnement qui tenait de la stupéfaction et qui était partagé par notre conducteur, qui, n'ayant jamais poussé ses voyages jusqu'à Avignon, n'avait aucune idée de ces tempêtes qui expirent à Orange, et ne s'étendent jamais jusqu'à Valence, où nous l'avions pris. Ce qui compliquait encore notre situation, c'est que l'haleine glacée du mistral porte avec elle une âcre froidure, inconnue aux gens du nord, et qui, au lieu de pénétrer de l'épiderme à l'intérieur, commence à vous prendre par la moelle des os et vous paralyse. Depuis long-temps

déjà il faisait nuit, lorsque nous voulûmes nous arrêter à une auberge sur le chemin ; mais on nous dit qu'il n'y avait plus qu'une heure à souffrir pour atteindre Avignon , et nous nous nous remîmes en route.

Au bout d'une heure à peu près nous aperçûmes, en effet, une masse noire et compacte mais, en arrivant près d'elle, notre conducteur prétendit que ce ne pouvait être la ville. D'ailleurs, il faisait si noir, qu'on ne voyait pas le chemin qui y conduisait. Il n'eut pas de peine à nous amener à son opinion ; car, à moitié glacés par le froid, nous n'avions ni la volonté ni la force de discuter. En conséquence, il continua triomphalement sa route, et le mistral, un instant intercepté par la masse noire que nous avions dépassée, se mit à faire rage autour de nous. Nous marchâmes encore une heure ainsi, avec un froid croissant, qui, pareil à un rhumatisme, nous prenait aux jointures : les genoux surtout nous faisaient souffrir à nous arracher des cris. Puis, après cette

heure, une autre heure, et pas d'Avignon, et toujours le mistral. Notre guide commença à comprendre qu'il avait pu s'être trompé; il avoua que la masse noire que nous avions dépassée était probablement Avignon. Enfin, comme dans tous les cas c'était une ville quelconque, nous lui ordonnâmes de tourner bride; mais alors il nous dit que si c'était Avignon, nous ne pourrions pas y entrer, attendu que l'heure de fermer les portes devait être passée. La nouvelle était triste. Demeurer le reste de la nuit à l'air, c'était risquer, au train dont marchait l'engourdissement, de ne pas nous réveiller le lendemain. Néanmoins, pendant la discussion, nous avancions toujours, lorsque tout-à-coup le mouvement de notre cabriolet cessa, et en même temps une voix nous commanda d'arrêter. Nous crûmes un instant que c'étaient des voleurs; mais nous étions si impotens, Jadin et moi, que nous n'eûmes pas même la force de porter la main sur nos fusils, qui étaient derrière nous.

— Qu'est-ce? dit le conducteur.

— Où allez-vous? reprit la même voix.

— A Avignon.

— Vous voulez dire à Marseille.

— Non, pardieu! repris-je; nous allons bien à Avignon.

Vous lui tournez le dos, et vous en êtes à deux heures de chemin. — Il me prit une envie démesurée d'assommer notre conducteur, en pensant non seulement que depuis deux heures nous pourrions être dans nos lits, mais encore qu'il nous fallait deux nouvelles heures avant d'y être.

—Maintenant, qui êtes-vous? continua une autre voix.

— Qui êtes-vous vous-même? répondit Jadin.

— Nous sommes les gendarmes de la brigade d'Avignon.

— Et nous des voyageurs qui, comme vous le voyez, se sont trompés de route.

— Avez-vous vos passeports?

— Sans doute.

— Donnez-les.

Jadin allait fouiller à sa poche, je lui arrêtai la main.

— Gardez-vous-en bien, lui dis-je à demi-voix.

— Pourquoi cela? me répondit-il sur le même ton.

— Parce que, avec nos passeports, les gendarmes nous laisseront sur la route, et que nous aurons beau frapper aux portes de la ville, on ne nous les ouvrira pas; tandis que, sans passeports, on nous arrête, on nous reconduit à Avignon, nous y faisons notre entrée triomphale avec la gendarmerie, et une fois dans la ville, nous exhibons nos papiers et nous remercions ces messieurs de leur complaisance.

— Tiens, tiens, tiens!... dit Jadin.

— Eh bien! ces passeports? continua le gendarme, qui, nous entendant parler bas,

crut que nous nous consultions sur les moyens de mettre en défaut sa surveillance.

— A quoi bon vous les donner? repris-je, à moins que vous n'ayez des yeux de chat-huant pour les lire.

Ce furent alors les deux gendarmes qui se consultèrent à leur tour : il paraît, au reste, que leurs opinions s'accordèrent, car la même voix reprit d'un ton goguenard :

— Vous avez raison, monsieur; mais, avec votre permission, nous allons vous conduire dans un endroit où il fera clair.

— Et où cela? repris-je.

— A Avignon.

— Les portes sont fermées à cette heure.

— Pour les voyageurs, oui, mais pas pour les prisonniers. — Allons, tournons bride, mon enfant, dit-il au conducteur; en route, et vivement, car il ne fait pas chaud ici. — Alors il prit lui-même le mors de notre cheval, lui fit faire une tête à la queue, et se plaça, lui et son camarade, l'un à droite, l'autre à

gauche de notre voiture, qui reprit la route que nous venions de faire si inutilement.

— Mais, m'écriai-je, tremblant d'être lâché, c'est un abominable abus de pouvoir, et je m'en plaindrai en arrivant à Avignon.

— Vous êtes libre de le faire.

— Et quand y serons-nous, à Avignon?

— Dans une heure, j'espère bien. Allons, conducteur, au trot, au trot! ou je caresse la croupe de ton cheval avec la pointe de mon sabre. Allons donc! continua le gendarme en joignant l'effet à la menace. — Notre voiture se mit à fendre l'air.

Excellent gendarme! je lui aurais demandé la permission de l'embrasser si j'avais été sûr qu'il me la refusât.

Ce qu'il nous avait dit était vrai comme l'Évangile. Au bout d'une heure, nous aperçûmes de nouveau la masse noire dont nous

avions mis deux heures à nous éloigner. Notre escorte s'engagea dans une allée d'arbres dont les branches obscurcissaient tellement la route, que nous étions passés près d'elle sans l'apercevoir, et quelques minutes après, comme minuit sonnait, nous frappions aux portes d'Avignon. Le concierge se leva en grommelant et en demandant qui frappait à cette heure. Les gendarmes se firent reconnaître. Aussitôt les gonds tournèrent pour donner passage à la force publique et aux vagabonds qu'elle ramenait avec elle ; puis nous entendîmes derrière nous le concierge refermer ses deux battans, tourner sa clef et pousser ses verroux. Nous respirâmes ; car il était à peu près certain qu'une fois dedans, on ne nous remettrait pas dehors.

— Maintenant, messieurs, nous dit l'excellent gendarme en mettant pied à terre et en s'approchant de notre voiture, j'espère que vous ne ferez pas plus long-temps difficulté de m'exhiber vos passeports.

— Non, sans doute, lui répondis-je en lui tendant le mien et celui de Jadin : vous pouvez vous assurer qu'ils sont en règle.

— Le gendarme les prit, entra dans la loge du portier, les examina scrupuleusement, et voyant qu'il n'y avait rien à redire, nous les rapporta.

— Voilà, messieurs, nous dit-il. Maintenant, mille pardons de vous avoir ramenés ainsi.

— Comment, mille pardons! lui dis-je; mais mille remercîmens, mon brave homme! sans vous nous couchions dans les champs, tandis que, grâce à vous, nous allons coucher dans l'auberge du Palais-Royal, si toutefois vous voulez bien nous l'indiquer.

— Nous allons de ce côté, messieurs, et si vous voulez bien que nous continuions à vous servir d'escorte, nous vous déposerons à la porte même de M. Moulins. . . . .

— Volontiers, à la condition que l'escorte acceptera dix francs pour boire à notre santé.

— Il nous est défendu de rien recevoir au-delà de la paie que nous accorde le gouvernement. Ainsi, si vous avez quelque chose à donner, donnez à ce brave homme que nous avons dérangé.

J'étais confondu de ce désintéressement, lorsque Jadin, qui est de l'école sceptique, me fit observer que le portier était en même temps marchand de vin, ce qui lui faisait croire que les dix francs pour changer de main, ne changeraient pas de destination.

Je préviens, une fois pour toutes, mes lecteurs que Jadin est un athée qui ne croit à rien, pas même à la vertu des gendarmes.

Quoi qu'il en soit, les nôtres accomplirent fidèlement leurs promesses, et nous déposèrent à la porte de l'hôtel du Palais-Royal.

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans Avignon, ville, au dire de François Nouguier,

son historien, noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du solage, charmante pour la douceur de ses habitans, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche pour son commerce et connue par toute la terre.

IV

La Chambre numéro trois.

Malgré l'heure avancée à laquelle nous arrivions, grâce à l'activité de notre hôte, nous eûmes bientôt un feu splendide et un souper confortable. Lorsque nous nous fûmes réchauffés à l'un et restaurés à l'autre, il appela un garçon, et lui ordonna de préparer pour moi la chambre n° 1.

— Vous serait-il égal, lui dis-je, de me donner la chambre n° 3?

— Celle que je vous propose, me répondit-il, est meilleure, et s'éclaire sur la rue.

— N'importe, repris-je, c'est le numéro 3 que je désire.

— Nous ne la donnons cependant d'habitude que lorsque les autres sont occupées.

— Mais lorsqu'on vous la demande?

— On ne nous la demande jamais sans motif, et à moins que vous n'en ayez un...

— Je suis le filleul du maréchal Brune.

— Alors je comprends, dit notre hôte; conduisez monsieur au n° 3.

En effet il y avait long-temps que je me promettais le pèlerinage mortuaire que j'accomplissais en ce moment. Le maréchal Brune était du petit nombre d'amis qui étaient restés fidèles à mon père lorsque après avoir adopté en Égypte le parti de Kléber, il tomba dans la disgrâce de Napoléon: puis après, la mort du

proscrit, il était le seul qui eût osé demander, fort inutilement du reste, à l'empereur, mon entrée dans un collége militaire ; et jusqu'en 1814, il nous avait donné, à ma mère et à moi, des preuves infructueuses, il est vrai, mais touchantes, de son souvenir. Dans le bouleversement de la double restauration, nous l'avions perdu de vue, et nous ignorions où il était, lorsque tout-à-coup un cri retentit par la France, que le maréchal Brune avait été assassiné !...

Tout enfant que j'étais, puisque je n'avais que onze ans à cette époque, cette nouvelle me fit une impression profonde. J'avais si souvent entendu dire à ma mère que le maréchal était mon seul appui pour l'avenir, que je crus perdre une seconde fois mon père. Plus le sceau du malheur s'appuie sur un cœur jeune, plus il y laisse une empreinte ineffaçable. De cet événement date la haine instinctive plutôt que raisonnée que j'éprouvais pour la restauration, et le premier germe des opinions qui,

chez moi, pourront se modifier peut-être en se nationalisant, mais qui probablement formeront toujours la base de ma religion politique.

Aussi, on comprendra facilement avec quelle émotion j'ouvris la porte de cette chambre où avait rendu son dernier soupir celui qui avait juré devant Dieu d'être mon second père, et qui, autant qu'il dépendit de lui, avait tenu sa parole. Il me semblait que cette chambre devait avoir conservé quelque chose de fatal et comme une odeur de sang. Je jetai un coup d'œil rapide autour d'elle, et m'étonnai de la voir simple et riante comme une chambre ordinaire. Un bon feu brillait dans la cheminée placée en face de la porte; des rideaux blancs masquaient les fenêtres par lesquelles étaient entrés les assassins; un papier bleu étalait joyeusement ses grandes fleurs courantes. Deux lits jumeaux invitaient au sommeil; c'était enfin une chambre comme toutes les chambres. Cependant il y avait entre

la cheminée et le lit, à trois pieds et demi de haut à peu près, un trou rond, d'un pouce de profondeur : c'était celui d'une balle, la seule trace qui restât de l'assassinat.

Je savais que ce trou existait, et, conduit par la direction de la porte, j'allai droit à lui et le retrouvai à l'instant. Il me serait impossible d'exprimer l'effet que produisit sur moi ce vestige de mort. C'est là que la balle chaude et fumante avait été s'amortir après avoir traversé la noble poitrine sur laquelle je me rappelais que le vainqueur d'Alkmaërt, de Bergen et de Stralsund m'avait serré tant de fois. Ce souvenir était si présent et si réel, qu'il me semblait sentir encore les bras du maréchal me pressant contre lui. Je passai ainsi, respirant à peine, les yeux fixés sur ce trou, et ayant oublié le monde entier pour une seule pensée, un de ces instans de tristesse et de poésie que les paroles humaines ne peuvent pas rendre; puis je tombai sur une chaise, étonné de me trouver enfin dans cette cham-

bre, que j'avais si souvent désiré voir, et regardant les uns après les autres avec une vague anxiété tous ces meubles qui avaient été témoins d'une si terrible catastrophe.

Ainsi s'écoula une partie de la nuit, et, malgré ma fatigue, ce ne fut que vers les trois heures du matin que je pus prendre sur moi d'essayer de dormir; mais à peine ma lumière fut elle éteinte, que je pensai que j'étais peut-être couché dans celui des deux lits sur lequel on avait déposé le cadavre. Cette idée me fit dresser les cheveux et couler la sueur du front: mon cœur bondissait si violemment, que j'en entendais les battemens. Je fermai les yeux, mais je ne pus dormir : tous les détails de cette scène sanglante se représentaient devant moi. La chambre me semblait pleine de fantômes et de rumeurs. Je ne sais combien de temps je restai ainsi; mais enfin toutes ces images funèbres se confondirent les unes avec les autres et cessèrent d'avoir des formes distinctes; le bruit et les plaintes s'éloi-

guèrent, et je m'endormis moi-même d'un sommeil pareil à celui de la mort.

Lorsque je me réveillai, il était grand jour: j'étais brisé et trempé de sueur comme un fiévreux. Je fus quelque temps sans me rappeler où j'étais, me souvenant d'avoir fait des rêves terribles, et voilà tout. Je portai mon regard tout autour de la chambre, cherchant à débrouiller mes idées encore lourdes de sommeil. Enfin mes yeux retrouvèrent ce trou de balle qui la veille m'avait si fort impressionné; ce fut comme un rideau tiré de devant ma vue, et je retrouvai à l'instant tous mes souvenirs. Je sautai à bas de mon lit, m'habillai rapidement et descendis; j'avais besoin de respirer un autre air.

M. Nogent m'avait donné plusieurs lettres pour Avignon. L'une d'elles était adressée à M. R..., professeur d'histoire. C'était là une de ces recommandations sympathiques comme il m'en fallait dans un voyage du genre de celui que j'entreprenais. En conséquence, je ne vou-

lui pas tarder d'un instant à la lui remettre ; je me fis indiquer du mieux qu'il me fut possible la rue qu'il habitait, et je commençai ma course par la ville.

Avignon est bâti contre le vent et contre le soleil : ses rues sont étroites et tortueuses, et descendent ou montent continuellement, non seulement par des ruelles, mais encore par des escaliers. A peine eus-je fait cinquante pas dans ce labyrinthe, que je perdis mon orientation ; mais, au lieu de demander mon chemin, je continuai à tout hasard ma route. Une chose me plaît surtout dans les villes qui me sont inconnues et dans lesquelles je sais devoir rencontrer des monumens curieux : c'est de m'en remettre au hasard du soin de les offrir à ma vue ; de cette manière, la surprise est complète et l'impression vierge. Un cicérone bavard n'a pas défloré pendant la route le point de vue, le monument ou la ruine qui m'attire. L'effet produit sur moi par la chose est alors l'effet que la chose doit produire ;

puisque aucune suggestion étrangère n'est venue diminuer, ou augmenter mon respect pour elle.

J'allais donc ainsi vaguement et devant moi, quand tout-à-coup, au détour d'une petite rue montante, mon regard alla heurter une arche colossale de pierre, jetée en arc-boutant au-dessus de cette ruelle. Je levai les yeux; j'étais au pied du château des papes.

Le château des papes, c'est le moyen âge tout entier aussi visiblement écrit sur la pierre des murailles et des tours que l'histoire de Rhamsès sur le granit des Pyramides : c'est le quatorzième siècle avec ses révoltes religieuses, ses argumentations armées, son église militante. On dirait la citadelle d'Ali-Pacha, plutôt que la demeure de Jean XXII. Art, luxe, agrément, tout est sacrifié à sa défense; c'est enfin le seul modèle complet qui reste de l'architecture militaire de cette époque. Devant lui on ne voit que lui, et derrière lui la ville entière disparaît.

Puis, si vous entrez dans la cour, vous trouvez l'intérieur du palais, aussi terriblement cuirassé que l'extérieur. Là tout est prévu pour une surprise qui livrerait les portes. De tous côtés des tours dominent le préau et des meurtrières le menacent; c'est pour l'assaillant qui est parvenu là et qui se croit vainqueur tout un siége à recommencer; puis, ce second siége achevé avec autant de bonheur que le premier, reste une dernière tour sombre, isolée, gigantesque, où le pape, que l'on assiége et poursuit, a choisi sa dernière retraite. Cette tour forcée comme les autres, l'escalier qui conduit aux appartemens pontificaux s'enfonce et se perd tout-à-coup dans une muraille; et tandis que les derniers défenseurs de la forteresse écrasent les assiégeans d'un palier supérieur, le souverain pontife gagne un souterrain dont les portes de fer s'ouvrent devant lui et se referment derrière lui; ce souterrain conduit à une poterne masquée, qui donne sur le Rhône, où une barque

qui attend le fugitif l'emporte avec la rapidité d'une flèche.

Malgré l'anomalie que présente la garnison moderne avec la citadelle qu'elle habite, il est impossible de ne pas se laisser prendre à la poésie historique d'une pareille demeure. A peine a-t-on erré une heure dans ces corridors, sur ces courtines, au milieu de ces prisons, parmi ces salles de tortures, que l'on se sent emporter, en voyant tout si passionnément construit pour la vengeance et l'impunité, aux passions instinctives que la civilisation moderne a sinon éteintes, du moins comprimées dans notre poitrine. On comprend parfaitement que dans une époque où il n'y avait ni espérance pour les haines faibles, ni répression pour les haines puissantes, tout fût de fer, depuis le sceptre jusqu'à la crosse, depuis la crosse jusqu'au poignard.

Cependant, au milieu de toutes ces impressions sombres, on retrouve quelques reflets d'art, comme sur une armure brunie des or-

nemens d'or : ce sont des peintures qui appartiennent à la manière raide et naïve qui forme le passage entre Cimabue et Raphaël. On les croit de Giotto ou de Giottino, et, ce qu'il y a de certain, c'est que, si elles ne sont pas de ces maîtres, elles sont au moins de leur époque et de leur école. Ces peintures ornent une tour réservée probablement pour la demeure habituelle des papes et une chapelle qui servait de tribunal à l'inquisition.

Comme en sortant du château des papes je demandais la demeure de M. R...., on me le montra lui-même traversant la place. J'allai à lui, et lui remis ma lettre. Il me tendit la main, et je compris dès ce moment que je pouvais disposer de son temps et de sa science comme si nous nous connaissions depuis dix ans. Il y a dans les organisations artistiques une espèce d'électricité qui se communique à l'instant par le regard, par la parole et par le toucher.

Nous passâmes la journée ensemble : nous

visitâmes les églises, les marchés et les ports. Nous vîmes dans sa prière, dans son commerce et dans ses rixes, cette population au teint arabe et au sang espagnol, espèce de fusée vivante, dont il suffit d'approcher une opinion politique pour qu'elle s'allume et s'élance. Alors je compris qu'il en était des villes comme des individus, qu'elles avaient des tempéramens différens les uns des autres et des organisations physiques opposées. Que de même qu'il était impossible de soumettre un Africain aux lois allemandes ou russes, il fallait juger les villes selon leurs latitudes, faire la part du ciel sombre et du ciel ardent, de la glace et du soleil.

Et quand le soir je rentrai dans la chambre n° 3, que je retrouvai au pied de mon lit le trou de cette balle qui la veille m'avait si cruellement fait rêver, la mort du maréchal me parut tout aussi terrible que la veille; mais elle me parut en même temps aussi simple

que le serait celle d'un homme tombé par imprudence dans une caverne de tigres.

Essayons de faire comprendre notre pensée à nos lecteurs, et montrons-leur le passé, afin qu'ils jugent le présent comme Dieu le jugera.

L'époque des dissensions religieuses qui ont amené les haines politiques remonte pour Avignon au douzième siècle. Pierre Valdo, bourgeois de Lyon, se déclara chef d'une secte de réformistes qui voulait ramener le christianisme à la simplicité évangélique. Cet aïeul des Luther, des Calvin et des Wicleff trouva de nombreux partisans parmi le peuple lyonnais, qui fut toujours éminemment porté aux idées mystiques, et qui, dans notre époque d'athéisme ou du moins de doute, nous a donné Edgar Quinet, Saint-Martin, Ballanche et peu s'en faut Lamartine, dont on peut contester la religion, mais non pas la religiosité.

Cependant les évêques, seigneurs de Lyon,

qui possédaient non seulement le pouvoir spirituel, mais encore le pouvoir temporel, forcèrent les sectateurs de Valdo, que l'on appelait Valdez, à quitter la ville; ils en sortirent conduits par leur chef et menant à leur suite leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Cette troupe fugitive s'arrêta un instant dans le Dauphiné; mais là, rencontrant de nouvelles persécutions, ce moderne Moïse reprit la direction de la fuite des modernes Hébreux, traversa la Durance entre Embrun et Sisteron, et vint chercher un asyle dans le comtat Venaissin, qui relevait de l'empire, sous la suzeraineté immédiate des comtes de Toulouse. Bientôt les Comtadins sympathisèrent eux-mêmes avec les doctrines religieuses de leurs hôtes, dont une partie se fixa dans la vallée de Sault, derrière le mont Ventoux, et dont l'autre partie se répandit dans le Languedoc, où, par corruption du mot de Valdez, qui était leur premier nom, on les appela Vaudois, puis enfin Albigeois, quand par leur ag-

glomération ils eurent formé la majeure partie des habitans de la ville d'Albi et du comté dont elle est la capitale.

Mais bientôt, au milieu de ce Languedoc voluptueux et poétique, leur simplicité première s'altéra : ils adoptèrent le langage satirique des ancêtres des troubadours ; ils poursuivirent de leurs pamphlets rimés les cérémonies et les prêtres catholiques. Des nobles, des princes, des rois même, aux croyances chancelantes, abandonnèrent le giron de l'Église pour se jeter dans cette hérésie, et déjà elle menaçait de s'étendre des Pyrénées à la Garonne, lorsqu'un seul homme résolut de l'arrêter. Cet homme, c'était Dominique, sous-prieur d'Orma et électeur de l'église de Saint-Jean-de-Latran de Rome ; il prêcha une croisade. Sa parole éveilla non seulement les haines religieuses, mais encore les antipathies territoriales. Les hommes du nord avaient toujours détesté les hommes du midi, à qui ils ne pouvaient pardonner les richesses, de

bonheur, les libertés municipales qu'ils tenaient des Romains, ni les arts, les monumens et la civilisation qu'ils avaient reçus des Arabes. Ils se rappelaient que Clovis, Charles Martel et Charlemagne n'avaient fait que passer sur cette terre bénie du soleil et n'avaient pu y prendre racine. La voix de Dominique eut donc plus de retentissement qu'il ne l'espérait lui-même; et, malgré la lutte héroïque du vicomte de Béziers[1] et du roi Pierre d'Aragon, Simon de Montfort emporta, les unes après les autres, toutes les places fortes défendues par les Albigeois, et Raymond de Toulouse, que nous verrons en passant à Saint-Gilles faire amende honorable sur les marches de l'église, leur porta le dernier coup en abjurant son hérésie.

Cette abjuration, toute publique et éclatante qu'elle était, ne put désarmer les vain-

1 Notre ami et confrère Frédéric Soulié a fait sur ce sujet un des meilleurs romans historiques qui aient été publiés en France.

queurs du comte de Toulouse. Ils donnèrent, à titre de séquestre, au pape qui avait autorisé la croisade, le comtat Venaissin et sept châteaux-forts que Raymond possédait, tant dans le Languedoc que dans la Provence. Mais Avignon, puissante république à cette époque, gouvernée par des podestats librement élus, fit cause commune avec Raymond, et refusa de se soumettre; aussi, en 1228, Louis VIII, à la tête d'une armée, se présenta-t-il à ses portes, demandant à passer par la ville pour traverser le Rhône sur le pont de Saint-Benezet, dont il reste aujourd'hui encore quelques arches. Les Avignonais ne se laissèrent point tromper à cette ruse : ils comprirent qu'ouvrir leur porte au roi de France, c'était les ouvrir en même temps à l'esclavage. Ils proposèrent donc d'établir une chaussée qui conduirait au pont et y communiquerait par le moyen d'une estrade, de sorte que l'armée française pût traverser le Rhône sans passer par la ville. Mais cela n'était point l'affaire

de Louis VIII : il réitéra sa sommation, demanda d'entrer la lance en arrêt, le casque en tête, les bannières déployées et les trompettes de guerre sonnant.

Les bourgeois s'indignèrent, offrirent, comme dernière concession, l'entrée pacifique, tête nue, lance haute et bannière royale seule déployée. Louis VIII commença le blocus, prouvant ainsi qu'en demandant le passage il demandait la ville. Le siége dura trois mois, pendant lesquels, dit un chroniqueur, les bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats français flèche pour flèche, blessure pour blessure, mort pour mort.

Enfin la ville capitula ; le cardinal légat, Romain de Saint-Ange, ordonna aux Avignonais de démolir leurs remparts, de combler leurs fossés, de démolir trois cents tours qui s'élevaient dans la ville ; exigea qu'ils livrassent leurs navires, leurs engins et leurs machines de guerre ; les taxa à une contribution considérable ; les força d'abjurer

solennellement l'hérésie vaudoise ; leur fit faire serment d'entretenir en Palestine trente hommes d'armes parfaitement armés et équipés, pour y coopérer à la délivrance du tombeau du Christ, et, pour veiller à l'accomplissement de ces conditions dont la bulle existe encore dans les archives de la ville, il fonda la confrérie des pénitens gris, qui, traversant plus de huit siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Dès ce moment, les haines religieuses devinrent en même temps des haines politiques.

Moins d'un siècle après, c'est-à-dire en 1309, Bertrand de Got, devenu pape sous le nom de Clément V, venait, sous prétexte des troubles d'Italie, et pour se placer aux portes du comtat Venaissin, qui était domaine papal depuis le séquestre de Simon de Montfort, demander l'hospitalité à Avignon : ainsi le schisme allait prendre racine sur la terre de l'hérésie.

Ce fut une grande et profonde pensée que

celle qui vint à Philippe-le-Bel lorsqu'il eut l'idée de transporter la papauté en France, afin d'étreindre à la fois de ses bras de fer la puissance temporelle et la puissance spirituelle. Le pontificat, souffleté par Nogaret et par Colonna dans la personne de Boniface VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V, qui, dans son ambitieux désir d'être élu, fit par serment au roi, qui à son tour le sacra dans la forêt des Andelys, ces promesses terribles dont une seule est connue : la destruction de l'ordre des Templiers. Il est vrai que celle-là suffit pour donner une idée de ce qu'étaient les autres.

Cependant bientôt l'esprit de domination, abdiqué un moment, revint aux chefs de l'Église. Clément VI profita des crimes et des malheurs de Jeanne de Naples, prisonnière des barons provençaux, pour lui acheter, au prix de 80,000 florins d'or, la propriété de la ville et de l'état d'Avignon qu'elle tenait des marquis de Forcalquier et de Provence dont

elle descendait. Ce fut avec cette somme qu'après avoir plaidé sa cause elle-même en latin dans la grande chapelle du palais, en face du tableau du jugement dernier, peint par Giottino [1], et qu'après avoir été acquittée par les cardinaux de l'accusation sur l'assassinat d'André, son mari, elle équipa une flotte et opéra la restauration de son royaume.

A peine les papes se sentirent-ils sur leurs terres qu'ils jetèrent les fondemeus du château-fort dont nous avons tout-à-l'heure essayé de faire la description, mais dont la gravure seule peut donner une idée exacte. C'était le Capitole du pontificat, et du haut de ses remparts ils espéraient reconquérir l'empire du monde. Vers la fin de ce quatorzième siècle, ils avaient si bien réussi, qu'ils portaient ombrage à cette même race royale qui avait cru donner à Clément V et à ses successeurs des gardes, une prison et un asyle, et non une cour, un palais et un royaume.

[1] Tommaso di Stefano.

Car c'était bien une cour, un palais et un royaume : Avignon était devenue la reine du luxe, de la mollesse et de la débauche. Elle avait une nouvelle ceinture de tours et de murailles que lui avait nouée autour du corps Hernandy de Hérédia, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Elle avait des prêtres dissolus, qui touchaient le corps du Christ avec des mains brûlantes de luxure; elle avait de belles courtisanes qui arrachaient les diamans de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers; enfin elle avait les échos de Vaucluse qui la berçaient au bruit des molles et voluptueuses chansons de Pétrarque.

Le roi Charles V, qui était un religieux, un sage et un puissant roi, ne put souffrir tant de scandale dans l'église : il envoya le maréchal Boucicaut pour chasser d'Avignon l'anti-pape Benoît XIII. La ville lui ouvrit ses portes; mais Pierre de Luna se renferma dans son château, et s'y défendit pendant plusieurs

mois, pointant lui-même, du haut de ses murailles, sur la ville, ses machines de guerre, avec lesquelles il ruina plus de cent maisons et tua quatre mille Avignonais. Enfin le château fut emporté de vive force; les ouvrages intérieurs furent pris d'assaut; mais Pierre de Luna se réfugia dans la tour, et au moment où les troupes françaises en enfonçaient les portes et se précipitaient sur l'escalier trompeur dont nous avons parlé, Benoît XIII fuyait par le souterrain, sortait de la ville par la poterne, gagnait l'Espagne, où le roi d'Aragon lui offrait un asyle, et là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres dont il avait fait son sacré collége, il bénissait le monde et excommuniait ses ennemis. Enfin, au moment de mourir, craignant que le schisme s'éteignît avec lui, il nomma ses deux vicaires cardinaux, à la condition que l'un des deux serait pape. En effet, Pierre de Luna trépassé, les deux cardinaux se réunirent en conclave, et l'un des deux proclama l'autre.

Le nouveau pape poursuivit quelque temps le schisme, soutenu par son cardinal, qui formait à lui seul toute la cour pontificale; mais enfin Rome ouvrit des pourparlers avec eux, et tous deux rentrèrent dans le giron de l'Église, l'un avec le titre d'archevêque de Séville et l'autre avec celui d'archevêque de Tolède. C'est ainsi que finit la domination immédiate des papes français dans le comtat Venaissin, qui, après leur retour à Rome, fut gouverné par des légats et des vice-légats jusqu'en 1794, époque de la réunion du comtat à la France.

Par un hasard étrange, Avignon, où sept papes résidèrent pendant sept dizaines d'années, avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitens, sept couvens d'hommes, sept couvens de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

Parmi ces confréries, celle des pénitens gris, établie, comme nous l'avons vu, par Louis VIII et Romain de Saint-Ange, était la plus an-

cienne. Après eux venaient les pénitens noirs, fondés à l'instar de ceux de Raymond de Toulouse, puis enfin les pénitens blancs, dont l'ordre était en opposition avec ces derniers.

De ces trois confréries qui existent encore dans la ville, la première se tint tranquille et n'adopta aucune opinion politique; mais les deux autres, qui, comme nous l'avons dit, devaient leur naissance à des partis opposés, conservèrent éternellement la couleur de ces partis. En effet, les pénitens noirs, fondés à l'instar de ceux qu'avait institués Raymond de Toulouse, gardèrent toujours leurs idées d'opposition aux deux pouvoirs; les pénitens blancs, au contraire, fidèles aux opinions qui avaient présidé à leur fondation, demeurèrent toujours papistes et monarchiques. Cette haine était si invétérée et si constante, que chaque fois que dans une solennité publique les deux confréries avaient le malheur de se rencontrer, un combat s'engageait aussitôt à coups de croix et à coups de

bannières, et ne se terminait que lorsque l'une des deux battait en retraite et abandonnait la place à son ennemie, qui alors reprenait sa gravité monastique, continuait sa route triomphale, mêlant ses chants de victoire, à ses hymnes religieux.

Les opinions des deux confréries accueillirent les événemens politiques que les siècles amenaient, chacun selon son parti, et peu à peu la ville se sépara en deux camps, et se rangea sous chaque bannière. Ainsi, il y a des quartiers tout entiers qui sont pénitens blancs, tels que ceux des Fusteries, de Limas et des environs de la porte de Loulle; il y en a d'autres qui sont pénitens noirs, tels que ceux qui environnent la porte de Ligne. Il en résulta que, lorsque la réforme de Calvin commença à se répandre dans le Midi, où elle trouva le vieux levain de l'hérésie vaudoise, la religion nouvelle, protégée par Marguerite d'Alençon, sœur de François I[er], se recruta de tous ceux qui s'étaient rangés du parti de

l'opposition, c'est-à-dire qui s'étaient faits pénitens noirs, tandis qu'au contraire les pénitens blancs s'affermirent encore dans la religion apostolique et romaine. La religion de 89 réveilla les vieilles haines religieuses, et les convertit en haine politique. Les deux partis se retrouvèrent en face l'un de l'autre, toujours fidèles à leur bannière : les pénitens noirs, schismatiques républicains, et les pénitens blancs, papistes royalistes.

Alors le sang coula dans les rues d'Avignon comme dans un cirque. Les pénitens noirs triomphèrent avec les montagnards ; les pénitens blancs prirent leur revanche avec les thermidoriens. Toutes les vieilles haines des ancêtres furent léguées aux fils, corroborées de haines nouvelles, jusqu'à ce que la main de fer de Napoléon étouffât tout, pénitens noirs et pénitens blancs, royalistes et républicains. Pendant ses dix années de règne, le volcan renferma fumée, flamme et lave ; mais lorsqu'en 1814 le géant fut obligé de desserrer la

main et de lâcher tout ce qu'il tenait, jusqu'à son épée, le Vésuve politique s'alluma instantanément, et les haines royalistes en sortirent de nouveau, dévorantes et mortelles. Arrêtées un instant par les cent jours, Waterloo leur rendit la force en leur promettant l'impunité.

Cependant le commerce de l'empire, florissant à l'intérieur par la difficulté de l'exportation, avait créé une population nouvelle et flottante de cinq cents portefaix environ. Cette population adopta, lors de la restauration, les partis des différens quartiers où les attirait leur ouvrage : ceux qui desservent le Haut-Rhône, depuis la porte de la Ligne jusqu'au milieu du port, se firent pénitens noirs ; ceux qui desservent le Bas-Rhône, depuis le milieu du port jusqu'au pont de bois se firent pénitens blancs. Chacun d'eux régna à son tour sur le fleuve, selon que les idées démocratiques ou monarchiques eurent le dessus ou le dessous. Enfin la réaction de 1815 donna définitivement la victoire aux royalistes, et le parti

aristocratique, qui avait de vieilles et sombres vengeances à exercer, vit dans les portefaix qui appartenaient comme eux à la secte des pénitens blancs des instrumens d'autant plus mortels qu'ils étaient aveugles; et s'empaparant, invisible, de ces instrumens, il pressa dans l'ombre les ressorts dorés qui les firent travailler au soleil.

Alors tout le Midi s'enflamma d'un seul coup, comme si une traînée de poudre eût communiqué l'incendie de ville en ville. Marseille donna l'exemple : Avignon, Nîmes, Uzès et Toulouse le suivirent; chacune de ces villes eut ses célébrités sanglantes.

De tous ces meurtriers, il faut le dire, Pointu, l'assassin avignonais, était le plus remarquable ; c'était un de ces hommes dont la destinée est gagnée d'avance sur le coup de dé de leur naissance. Né dans le peuple, il fut un assassin ; jeté dans une autre sphère, et doué comme il l'était, c'eût été un grand homme.

Pointu était le type parfait de l'homme du

Midi : teint olivâtre, œil d'aigle, nez recourbé, dents d'émail. Quoiqu'il fût d'une taille à peine au-dessus de la moyenne, qu'il eût le dos voûté par l'habitude de porter des fardeaux, et les jambes arquées en dehors par l'effet de la pression des masses énormes qu'il transportait journellement, il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. Il jetait par-dessus la porte de Loulle un boulet de quarante-huit ; il lançait une pierre d'une rive à l'autre du Rhône, c'est-à-dire à plus de deux cents pas; enfin il lançait, en fuyant, son couteau d'une manière si vigoureuse et si juste, que cette nouvelle flèche de Parthe allait en sifflant clouer à quinze pas une pièce de cinq francs dans un arbre. Ajoutez à cela une adresse égale au fusil, au pistolet, à l'épée et au bâton ; un esprit naturel, vif et rapide ; une haine profonde qu'il avait vouée aux républicains au pied de l'échafaud de son père et de sa mère, et vous aurez une idée de ce qu'était ce terrible chef des assassins d'Avi-

gnon, qui avait sous ses ordres, comme premiers agens, le taffetassier Fargès, le porte-faix Roquefort, le boulanger Nadaud et le brocanteur Magnan.

A l'époque où se passa le terrible drame que nous allons raconter, Avignon était entièrement livrée à ces quelques hommes, dont les autorités civiles et militaires ne voulaient, n'osaient ou ne pouvaient point réprimer les désordres. On y apprit alors que le maréchal Brune, qui était au Luc avec six mille hommes de troupes, était rappelé à Paris pour rendre compte de sa conduite au gouvernement.

V

Le Maréchal Brune.

Le maréchal, connaissant l'état du Midi, et sachant les dangers qui l'y attendaient, avait demandé la permission de revenir par mer; elle lui avait été formellement refusée. M. le duc de Rivière, gouverneur de Marseille, lui avait donné un sauf-conduit. Les assassins rugirent de joie en apprenant qu'un républicain de 89, un maréchal d'empire al-

lait traverser Avignon. Des bruits sinistres coururent : on disait, et c'était une calomnie infâme, déjà cent fois démentie, que Brune, qui n'était arrivé à Paris que le 5 septembre 1792, avait, le 2, porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe.

Bientôt la nouvelle se répandit à Avignon que le maréchal avait manqué d'être assassiné à Aix : elle se confirma. Le maréchal n'avait dû son salut qu'à la vitesse de ses chevaux. Pointu, Farges et Roquefort jurèrent qu'il n'en serait pas de même d'Avignon.

En suivant la route qu'il avait prise, le maréchal n'avait que deux débouchés pour arriver à Lyon : il fallait passer par Avignon, ou éviter la ville en quittant, deux lieues en avant, la route au Pointet, et en s'engageant dans un chemin de traverse. Les assassins prévirent ce cas, et le 2 août, jour où l'on attendait le maréchal, Pointu, Magnan et Nadaud, accompagnés de quatre de leurs gens, montèrent à six heures du matin en carriole, et, par-

tant du port du Rhône, allèrent s'embusquer sur la route du Pointet.

Arrivé au point de jonction, le maréchal, prévenu des dispositions hostiles d'Avignon, voulut prendre le chemin de traverse qui s'offrait à lui et sur lequel l'attendait Pointu et ses hommes; mais le postillon refusa obstinément de marcher, disant que sa poste était à Avignon et non au Pointet ni à Sorgues. Un des aides de camp du maréchal voulut le forcer de marcher, le pistolet au poing; mais le maréchal s'opposa à ce que l'on fît aucune violence à cet homme, et donna l'ordre de continuer la route par Avignon.

A neuf heures du matin le maréchal entrait à Avignon, et s'arrêtait à l'hôtel du Palais-Royal, qui était alors celui de la poste. Pendant que l'on changeait de chevaux et que l'on visait les passeports et les sauf-conduits à la porte de Loulle, le maréchal descendit pour prendre un bouillon. Il n'était pas dans l'hôtel depuis cinq minutes, que déjà un ras-

semblement considérable s'était amassé à la porte. M. Moulin, le maître de l'hôtel, reconnaissant ces figures sombres et sinistres, monta aussitôt chez le maréchal, l'invita à ne point attendre la remise de ses papiers, lui donna le conseil de partir à l'instant même, et lui promit de faire courir après lui un homme à cheval qui lui reporterait, à deux ou trois lieues de la ville, les passeports de ses aides de camp et son sauf-conduit. Le maréchal descendit : les chevaux étaient prêts ; il monta en voiture au milieu des murmures de la populace, parmi laquelle commençait à circuler le terrible *zaou*, ce cri d'excitation qui renferme toutes les menaces dans la manière dont il est prononcé, et qui veut dire, dans une seule syllabe : Mordez ! déchirez ! tuez ! assassinez !

Le maréchal partit au grand galop, franchit sans obstacle la porte de Loulle, poursuivi, menacé, mais non point arrêté encore, par les hurlemens de la populace. Il croyait

déjà être hors de l'atteinte de ses ennemis, lorsqu'en arrivant à la porte du Rhône, il trouva un groupe d'hommes armés de fusils et commandés par Farges et Roquefort. Ce groupe le mit en joue et ordonna au postillon de rebrousser chemin. Force fût d'obéir : au bout de cinquante pas, la voiture se retrouva en face de ceux qui la poursuivaient depuis l'hôtel du Palais-Royal. Le postillon s'arrêta; en un moment les traits des chevaux furent coupés. Le maréchal ouvrit alors la portière, descendit avec son valet de chambre, rentra par la porte de Loulle, suivi par la seconde voiture où étaient ses aides de camp, et revint frapper à l'hôtel du Palais-Royal, qui s'ouvrit pour le recevoir, lui et sa suite, et se referma aussitôt derrière eux.

Le maréchal demanda une chambre. M. Moulin lui donna le n° 1, sur le devant. Au bout de dix minutes, trois mille personnes encombraient la place; la population sortait de dessous les pavés. En ce moment la voi-

ture abandonnée par le maréchal arriva, conduite par le postillon, qui avait rattaché les traits : on ouvrit la grande porte de la cour. La foule voulut se précipiter ; mais le porte-faix Vernet et M. Moulin, qui sont deux hommes d'une force colossale, repoussèrent chacun un battant, parvinrent à les rassembler et barricadèrent la porte. Les aides de camp, qui étaient restés jusque là dans leur voiture, descendirent alors et voulurent se rendre auprès du maréchal ; mais M. Moulin donna ordre au porte-faix Vernet de les faire cacher dans une remise. Vernet en prit un de chaque main, les entraîna malgré eux, les jeta derrière des tonneaux vides, étendit sur eux une vieille tapisserie, et leur dit avec cette voix solennelle du prophète : — Si vous faites un mouvement, vous êtes morts ! — Les aides de camp restèrent immobiles et silencieux.

En ce même moment, M. de Saint-Chamans, préfet d'Avignon, arrivé dans cette ville de-

puis une heure à peine, s'élança dans la cour. On brisait les fenêtres et la petite porte de la rue; la place était encombrée, et on entendait mille cris de mort que dominait le terrible *zaou*. M. Moulin vit que tout était perdu si l'on ne tenait pas jusqu'au moment où arriveraient les troupes du major Lambot. Il dit à Vernet de se charger de ceux qui enfonçaient la porte; qu'il se chargeait, lui, de ceux qui avaient passé par la fenêtre; et ces deux hommes, seuls contre tout eune population rugissante, entreprirent de lui disputer le sang dont elle avait soif.

Tous deux s'élancèrent, l'un dans l'allée, l'autre dans la salle à manger. Porte et fenêtre étaient déjà enfoncées; plusieurs hommes étaient entrés. A la vue de Vernet, dont ils connaissaient la force, ils reculèrent. Vernet profita de ce mouvement et referma la porte. Quant à M. Moulin, il saisit son fusil à deux coups, qui était accroché à la cheminée, mit en joue les cinq hommes qui se trouvaient

dans la salle à manger, les menaça de faire feu sur eux s'ils ne se retiraient à l'instant. Quatre obéirent; un seul resta. M. Moulin, se voyant homme à homme, posa son fusil, prit son adversaire aux flancs, l'enleva comme un autre eût fait d'un enfant, et le jeta par la fenêtre. Trois semaines après, cet homme mourut, non de la chute, mais de l'étreinte. M. Moulin s'élança alors à la fenêtre pour la fermer.

Au moment où il en poussait les battans, il sentit qu'on lui prenait la tête et qu'on la lui penchait violemment sur l'épaule gauche. Au même instant, un carreau vola en éclats, et le fer d'une hache glissa sur son épaule. M. de Saint-Chamans avait vu descendre l'arme, et c'était lui qui avait détourné, non pas le fer, mais le but qu'il cherchait à frapper. M. Moulin prit la hache par le manche et l'arracha des mains de celui qui venait de lui porter un coup qu'il avait si heureusement évité; puis il referma la fenêtre, la barricada

avec les volets intérieurs, et monta chez le maréchal.

Il le trouva se promenant à grands pas dans la chambre. Sa belle et noble figure était calme, comme si tous ces hommes, toutes ces voix, tous ces cris, ne demandaient pas sa mort. M. Moulin le fit passer, de la chambre n° 1, dans la chambre n° 3, qui, placée sur le derrière et donnant dans la cour, offrait quelque chance de salut que l'autre n'avait point. Le maréchal demanda du papier à lettre, une plume et de l'encre. M. Moulin les lui donna; le maréchal s'assit devant une petite table et se mit à écrire.

En ce moment de nouveaux cris se firent entendre. M. de Saint-Chamans était sorti et avait ordonné à cette multitude de se retirer. Mille voix lui avaient aussitôt demandé qui il était pour donner ainsi des ordres; alors il avait décliné sa qualité. — Nous ne connaissons le préfet qu'à son habit, — lui avait-on dit de toute part. Malheureusement les malles

de M. de Saint-Chamans venaient par la diligence et n'étaient point encore arrivées. Il était vêtu d'un habit vert, d'un pantalon de nankin et d'un gilet de piqué, costume peu imposant dans une pareille circonstance. Il monta sur un banc pour haranguer la populace; mais une voix se mit à crier : — A bas l'habit vert! nous avons assez de charlatans comme cela. — Il fut obligé de descendre. Vernet lui rouvrit la porte. Quelques hommes voulurent profiter de cette circonstance pour rentrer en même temps que lui; mais Vernet laissa retomber trois fois son poing, et trois hommes roulèrent à ses pieds comme des taureaux abattus par la masse du boucher. Les autres se retirèrent. Douze défenseurs comme Vernet eussent sauvé le maréchal; et cependant cet homme était royaliste aussi; il professait les opinions de ceux qu'il combattait, et pour lui comme pour eux le maréchal était un ennemi mortel; mais il avait un noble cœur; il voulait un jugement, et non un assassinat.

Cependant un homme avait entendu ce qu'on avait dit à M. de Saint-Charmans à propos de son costume, et il était allé revêtir le sien. Cet homme, c'était M. de Puy, beau et digne vieillard à cheveux blancs, à la figure douce, à la voix conciliante. Il revint avec son habit de maire, son écharpe et sa double croix de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur; mais ni son âge ni son titre n'imposèrent à ces hommes : ils ne le laissèrent pas même arriver jusqu'à la porte. Il fut renversé, foulé aux pieds; son habit et son écharpe furent déchirés, ses cheveux blancs souillés de poussière et de sang. L'exaspération était à son comble. Alors parut la garnison d'Avignon; elle se composait de quatre cents volontaires, formant un bataillon qu'on appelait le Royal Angoulême. Elle était commandée par un homme qui s'intitulait lieutenant-général de l'armée libératrice de Vaucluse. Cette troupe vint se ranger sous les fenêtres mêmes de l'hô-

tel du Palais-Royal; elle était presque entièrement composée de Provençaux parlant le même patois que les porte-faix et les gens du peuple. Ceux-ci demandèrent aux soldats ce qu'ils venaient faire, pourquoi ils ne les laissaient pas tranquillement faire leur justice, et s'ils comptaient les en empêcher. — Bien au contraire, répondit l'un des soldats; jetez-le par la fenêtre, nous le recevrons sur nos baïonnettes. — Des cris de joie atroce accueillirent cette réponse, à laquelle succéda un silence de quelques instans. Il était facile de voir que tout ce peuple était dans l'attente, et que ce calme n'était qu'apparent. En effet, bientôt de nouvelles vociférations se firent entendre, mais cette fois dans l'intérieur de l'hôtel. Une troupe s'était détachée du rassemblement. Conduite par Farges et Rochefort, elle avait, à l'aide d'échelles, escaladé les murailles, et, se laissant glisser le long du toit, elle était retombée sur le balcon qui longeait

les fenêtres de la chambre du maréchal, qu'ils aperçurent assis et écrivant.

Les uns se précipitèrent à travers ces fenêtres sans les ouvrir, tandis que d'autres s'élançaient par la porte. Le maréchal, surpris et environné ainsi tout-à-coup, se leva, et ne voulant point que la lettre qu'il écrivait au commandant autrichien pour réclamer sa protection tombât entre les mains de ces misérable, il la déchira. Un homme qui appartenait à une classe plus élevée que les autres, et qui porte encore aujourd'hui la croix qu'il reçut pour la conduite qu'il avait sans doute tenue en cette occasion, s'avança vers le maréchal, l'épée à la main, et lui dit que s'il avait quelques dispositions à faire, il les fît promptement, parce qu'il n'avait plus que dix minutes à vivre.

— Qu'est-ce que vous dites donc, dix minutes ? — s'écria Farges en dirigeant le canon d'un pistolet sur la poitrine du maréchal. Le maréchal leva le bout du canon avec la main ;

le coup partit, et la balle alla se perdre dans la corniche.

— Maladroit, dit le maréchal en haussant les épaules, qui ne sait pas tuer un homme à bout portant!

— Cié vraie, répondit en patois Rochefort; vas veiire a qui se fa [1]. — En même temps il ajusta le maréchal avec une carabine; le coup partit, et le maréchal tomba raide mort. La balle lui avait traversé la poitrine et était allée s'enfoncer dans le mur.

Ces deux coups de feu avaient été entendus de la rue et ils avaient fait bondir la populace. Elle y répondit par de véritables hurlemens. Un misérable, nommé Cadillan, courut alors au balcon qui donnait sur la place, et, tenant de chaque main un pistolet qu'il n'avait pas même osé décharger sur le cadavre, il battit un entrechat, et montrant les armes innocentes qu'il calomniait : — Va, dit-il, qui a fa lou

[1] C'est vrai; tu vas voir comment l'on s'y prend.

coup[1]. — Et il mentait, le fanfaron, car il se vantait d'un crime commis par de plus hardis assassins.

Derrière lui venait le *général de l'armée libératrice de Vaucluse;* il salua gracieusement le peuple. — Le maréchal s'est fait justice, dit-il; vive le roi !

Des cris dans lesquels il y avait à la fois de la joie, de la vengeance et de la haine, s'élevèrent à l'instant de cette foule; et le procureur du roi et le juge d'instruction se mirent incontinent à rédiger le procès-verbal de suicide[2].

Tout étant fini, M. Moulin voulut du moins sauver les effets précieux que contenait la voiture du maréchal. Il trouva dans le coffre quarante mille francs; dans la poche, une tabatière enrichie de diamans; dans les sacoches, une paire de pistolets et deux sabres, dont l'un, à

[1] Voilà qui a fait le coup.
[2] Nous avons entre les mains une copie de ce procès-verbal.

poignée garnie de pierres précieuses, était un don du malheureux sultan Sélim. Comme M. Moulin traversait la cour avec ces objets, le damas lui fut arraché des mains par le commandant des volontaires, qui le garda cinq ans comme un trophée. Ce ne fut qu'en 1820 qu'il fut forcé de le remettre au mandataire de la maréchale Brune. Cet officier conserva son grade sous la restauration, et ne fut destitué qu'en 1830.

Ces objets mis en sûreté, M. Moulin écrivit à M. de Puy de faire transporter le cadavre du maréchal à la chapelle, afin que la foule se dissipât, et qu'on pût sauver les aides de camp. Le maire envoya un commissaire de police avec le brancard mortuaire et quatre porteurs. Comme on déshabillait le maréchal pour constater le décès, M. Moulin aperçut une ceinture qu'il portait autour du corps; il la détacha et la mit en sûreté : elle contenait quatre mille francs. Tous ces objets ont été fidèlement remis à la maréchale.

Le corps du maréchal Brune fut posé sur la civière et descendu sans opposition; mais à peine les porteurs eurent-ils fait vingt pas sur la place, que les cris : « Au Rhône! au Rhône! » retentirent de tous côtés. Le commissaire de police ayant voulu résister, fut renversé. Les porteurs reçurent l'ordre de changer de route : ils obéirent. La foule les entraîna vers le pont de bois. Arrivée à la quatrième arche, la civière fut arrachée de leurs mains, le corps précipité, et au cri : « Les honneurs militaires!... » les fusils furent déchargés sur le cadavre, qui reçut deux nouvelles balles.

On écrivit en lettres rouges sur l'arche du pont : *Tombeau du maréchal Brune*.

Cependant le Rhône ne voulut pas être complice de ces hommes : il emporta le cadavre que ses assassins croyaient englouti; le lendemain il était arrêté sur les grèves de Tarascon; mais déjà le bruit de l'assassinat y était arrivé. Le corps ayant été reconnu à ses blessures, on le repoussa dans le Rhône, et le

fleuve continua de l'emporter vers la mer.

Trois lieues plus loin, il s'arrêta une seconde fois dans des herbes. Un homme d'une quarantaine d'années et un jeune homme de dix-huit ans l'aperçurent et le reconnurent aussi; mais, au lieu de le rejeter au Rhône, ils le tirèrent sur la rive, l'emportèrent dans la propriété de l'un d'eux, et l'y enterrèrent religieusement. Le plus âgé de ces deux hommes était M. de Chartrouze, et le plus jeune Amédée Pichot.

Le corps fut exhumé par ordre de la maréchale Brune, transporté en son château de Saint-Just en Champagne, embaumé, placé dans un appartement près de sa chambre à coucher, et y resta couvert d'un voile jusqu'à ce qu'un jugement public et solennel eût lavé sa mémoire de l'accusation de suicide; alors, et seulement alors, il fut enterré avec l'arrêt de la cour de Riom.

Les assassins qui s'étaient soustraits à la vengeance des hommes n'échappèrent point

à la justice de Dieu : presque tous eurent une fin misérable. Roquefort et Farges furent atteints de maladies étranges et inconnues, pareilles à ces anciennes plaies qu'envoyait la main de Dieu aux peuples qu'il voulait punir. Chez Farges ce fut un rétrécissement de la peau, et des douleurs tellement enflammées et dévorantes, que tout vivant on l'enterrait jusqu'au cou pour le rafraîchir. Chez Roquefort ce fut une gangrène qui attaquait la moelle, et qui, décomposant les os, leur ôtait toute résistance et toute solidité, de sorte que ses jambes cessèrent de le porter, et qu'il allait se traînant comme un reptile. Tous deux moururent au milieu d'atroces douleurs et regrettant l'échafaud qui leur eût épargné cette effroyable agonie.

Pointu, condamné à mort par la cour d'assises de la Drôme pour avoir assassiné cinq personnes, fut abandonné par son parti. Pendant quelque temps on vit à Avignon sa femme, infirme et difforme, aller de maison

en maison demandant l'aumône pour celui qui fut pendant deux mois le roi de la guerre civile et de l'assassinat; puis un jour on la vit ne demandant plus rien, et coiffée d'un haillon noir : Pointu était mort, on ne savait pas où, dans un coin, au creux de quelque rocher, au fond de quelque bois, comme un vieux tigre auquel on a scié les griffes et arraché les dents.

Nadaud et Magnan furent condamnés chacun à dix ans de galères : Nadaud y mourut; Magnan en sortit, et, fidèle à sa vocation de mort, valet de voirie, il empoisonne aujourd'hui les chiens.

Puis il y en a d'autres qui vivent encore, qui ont des places, des croix et des épaulettes, qui se réjouissent dans leur impunité, et qui croient sans doute avoir échappé au regard de Dieu.

Attendons!

VI

La Fontaine de Vaucluse.

Quand on a vu à Avignon le palais des papes, que nous avons essayé de décrire; l'église des Domm, qui est une transition du roman au gothique, dont le porche date du dixième siècle, et renfermant le tombeau de Jean XXII, qui est du gothique fleuri, d'un travail, d'une élégance et d'une légèreté admirables; quand on a visité le Musée, légué par

M. Calvet à la ville, et qui renferme une galerie de tableaux, quelques morceaux antiques, parmi lesquels une charge de Caracalla, représenté en marchand de petits pâtés, et plusieurs fragmens du moyen âge, dont fait partie le tombeau de Jacques II de Chabanne, que nous avions cherché inutilement dans la cour du maître de poste de La Palisse; enfin lorsqu'on s'est enfermé une heure dans la chambre numéro 3, où se passa l'effroyable événement que nous avons raconté à nos lecteurs dans le chapitre précédent, on a tout vu d'Avignon, et, pour reposer ses souvenirs des massacres de la Glacière et des noyades du Rhône, il faut prendre une voiture chez Boyer, demander pour la conduire son fils, jeune homme gai, infatigable et intelligent, et partir par une belle matinée pour aller visiter la fontaine de Vaucluse, encore toute animée de la mémoire de Pétrarque et de Laure.

Nous n'entrerons dans aucune discussion sur l'existence ou la non existence de cette vi-

sion céleste, à laquelle le poète a donné une forme matérielle : des volumes ont été écrits pour ou contre; peu nous importe, car pour nous non seulement Laure a existé, mais elle existe encore. Telle est la puissance du génie, il crée comme Dieu, et de plus que Dieu, qui compte nos jours, le génie donne à l'œuvre de son imagination une vie éternelle : Béatrix, Ophélie et Marguerite n'ont probablement jamais existé que dans les rêves de Dante, de Shakspeare et de Goethe, mais, nous le demandons, la main du Seigneur a-t-elle de notre argile humaine jamais rien pétri de plus parfait?

La route qui conduit d'Avignon à Vaucluse est charmante, et ressemble beaucoup à celle qui mène de Rome à Frascati : le fond de montagne est le même; la même limpidité d'air colore des mêmes teintes un même horizon. Avignon, comme sa reine, fut ville papale, et si elle manque de Capitole, elle eut du moins son Vatican.

Quelque temps avant d'arriver aux montagnes, on rencontre le petit village de l'Ile, situé pittoresquement, ainsi que l'indique son nom, sur une langue de terre entourée d'eau; cette eau est celle de la fontaine de Vaucluse, qui, profonde, bouillonnante et rapide, à une demi-lieue de sa source, se divise en sept branches qui toutes portent bateau, et abandonne son nom poétique, qu'elle ne veut pas compromettre en faisant tourner des moulins et mouvoir des machines de manufactures, pour prendre celui de la Sorgues. C'est ordinairement dans ce village qu'on laisse sa voiture pour prendre un sentier qui s'enfonce bientôt dans la montagne.

A quelques pas du but du voyage, nous trouvâmes une auberge tenue par un ancien cuisinier du duc d'Otrante, plein de l'importance de ses fonctions. Nous lui demandâmes s'il pouvait nous faire à dîner. — Non, messieurs, nous répondit-il, je ne vous donnerai pas à dîner; je vous ferai manger, voilà tout :

quand on veut dîner chez moi, il faut me prévenir trois jours d'avance.

Comme nous étions venus dans un autre but que celui de faire un festin, nous lui répondîmes que nous nous contenterions pour ce jour-là de manger, et nous nous remîmes en route, en lui indiquant l'heure à laquelle nous comptions nous livrer à cet exercice.

La fontaine de Vaucluse, qui a inspiré à Pétrarque quelques-uns de ses plus jolis vers, forme un bassin de soixante pas de circuit à peu près, mais dont on ne peut déterminer la profondeur. Lorsque nous la vîmes, elle venait de croître en trois jours de cent trente pieds à peu près. Lorsqu'elle diminue, ce qui lui arrive sans cause apparente, l'eau s'enfonce, et son récipient présente l'aspect d'un vaste entonnoir dans lequel, à l'aide des pierres et des rochers, on peut descendre assez facilement. Alors on voit, dans le rocher à pic qui domine la fontaine de la hauteur de huit cents pieds à peu près, la voûte de la grotte

souterraine par laquelle arrive l'eau, qui alors cesse de couler au dehors, mais ne se tarit cependant jamais assez complètement pour qu'on aperçoive le fond du lit. Tout à l'entour est un chaos, et l'on dirait que le sol vient d'être à un quart de lieue à la ronde bouleversé par une commotion volcanique. A droite, sur la pointe d'un rocher, croulent des ruines qu'on appelle la maison de Pétrarque, sans que rien vienne à l'appui de ce nom, que leur a tout naturellement donné l'ignorance des guides.

Nous restâmes quatre heures près de cette fontaine, Jadin faisant un croquis, et moi lisant des vers de Pétrarque : puis nous la quittâmes à regret, voyant s'avancer l'heure à laquelle nous devions *manger*. Nous revînmes chez notre hôte, qui, ayant appris que nous étions des Parisiens, s'était surpassé lui-même : mais, quelque compliment que nous lui fissions, il ne voulut jamais considérer que comme une collation improvisée les cinq ou

six plats excellens qu'il nous avait servis. La carte à payer, du reste, il faut le dire, était en harmonie avec la modestie de l'artiste.

Après avoir jeté un dernier regard et dit un dernier adieu à la fontaine au nom poétique, nous reprîmes la route d'Avignon, où nous attendait, chez M. Moulin, le porte-faix Vernet, que nous avions voulu connaître. C'est un beau vieillard, digne, simple et encore vigoureux, qui ne comprit rien à nos éloges, et qui refusa notre argent. Nous fîmes venir du punch, dont à peine il prit un verre. Pendant qu'il causait avec moi et sans qu'il s'en doutât, Jadin fit un portrait de lui fort ressemblant; puis, lorsqu'il fut fini, il le lui donna. Le pauvre Vernet ne revenait pas de sa surprise; long-temps il crut que nous voulions nous moquer de lui; enfin, sans vouloir reconnaître qu'il méritât nos complimens, il finit par se convaincre qu'ils étaient sincères.

Vers la fin de la soirée, notre digne hôte, qui, comme on l'a vu, tint une conduite si ho-

norable et si courageuse dans la malheureuse journée du 2 août, vint nous faire compagnie. J'avais remarqué déjà plusieurs fois l'attention avec laquelle il me regardait. Intrigué de cette persévérance, je lui en demandai la cause.

—Vous vous nommez M. Alexandre Dumas? me dit-il.

— Oui.

— Pardon de mon indiscrétion ; mais seriez-vous le fils du général Alexandre Dumas?

— Justement.

— Je m'en doutais à votre ressemblance. Eh bien! j'ai connu votre père.

— Ah! ah!

— C'est-à-dire connu, comme un brigadier connaît son général.

— Vous avez servi sous lui.

— J'ai fait toutes les guerres d'Italie et du Tirol. Vous parliez de force : dites donc, continua-t-il, eh bien! mais c'était votre père qui avait un poignet!

— J'espère, mon cher monsieur Moulin, qu'il ne vous en a jamais donné de preuve?

— C'est ce qui vous trompe, et une rude encore!

— Bah!

— Mais je ne lui en veux pas : c'était pour mon bien.

— Racontez-moi cela, alors.

— Imaginez-vous que nous étions en garnison à Plaisance. Comme tous les jours les habitans de la ville assassinaient quelques-uns de nous, le général avait fait un ordre du jour pour défendre aux soldats et aux officiers de sortir sans leurs armes. Ma foi! moi, j'étais jeune à cette époque, je n'avais peur de rien, je connaissais ma force, et je n'étais pas embarrassé de rosser trois hommes; de sorte que je sortis un jour, comme un bon bourgeois, les mains dans mes poches, sans sabredache ni bancal. J'étais en train de faire le beau sur la place, quand votre père arrive à cheval; je le vois qui vient à moi, et je dis :

— Bon ! j'ai mon compte. — Effectivement, il ne me manque pas. — Pourquoi n'as-tu pas de sabre ? me dit-il. — Mon général.... — Mais, brigand, tu veux donc te faire assassiner ! Attends, attends ! — En disant cela, il m'empoigne par le collet, met son cheval au galop, me fait raser pendant dix minutes la terre comme une hirondelle, puis, sans s'arrêter, il me jette dans le corps de garde, en disant : —Vingt-quatre heures de salle de police à ce gaillard-là ! — Je les fis ; mais dans le moment ce n'est pas cela qui m'humilia le plus : ce fut d'avoir traversé Plaisance emporté comme un simple mannequin.

— Eh bien, brigadier ? me dit-il à la première revue.

— Eh bien ! général, lui répondis-je, jusqu'aujourd'hui je me croyais d'une certaine force, mais auprès de vous je ne suis que de la Saint-Jean.

— Allons, allons, voilà un louis : va boire à ma santé avec tes camarades ; mais, une

autre fois, ne sors plus sans ton sabre. — La seconde recommandation était inutile : je n'avais garde d'oublier la première.

Je tendis la main au vieux soldat qui avait touché la main de mon père, et qui s'était si bien souvenu de son premier métier, lorsqu'il avait fallu défendre cet autre, qui, sans être mon père, m'appelait aussi son fils.

VII

Le Pont du Gard.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous fûmes réveillés par notre savant cicérone. Il venait nous chercher pour aller visiter ensemble Villeneuve-lez-Avignon. Nous dîmes à Boyer d'aller nous attendre sur la route de Nismes, et nous traversâmes le pont de bois, l'île du Rhône, le second pont de bateaux, et nous nous trouvâmes à Villeneuve.

En cherchant un point dont nous pussions prendre une vue de la ville, nous aperçûmes un jeune homme qui avait trouvé le sien : nous nous approchâmes, et nous reconnûmes un excellent ami, Paul Huet, le peintre poétique, l'homme aux grèves tristes, aux landes sauvages, aux grands horizons. C'était une merveille de se retrouver ainsi à deux cents lieues de Paris sans s'être donné rendez-vous et avec un dessin tout fait. Nous attendîmes qu'il lui eût donné les dernières touches de vigueur, puis il passa immédiatement de son carton dans les nôtres, et nous nous mîmes à visiter Villeneuve.

Les monumens gothiques de Villeneuve sont d'abord une très-belle tour du quatorzième siècle, taillée à pointes de diamant qui, se liant par d'autres ouvrages aux ruines d'un château-fort, était probablement destinée à commander le pont de Saint-Benézet, en face duquel elle est placée.

Ensuite une église de la même époque à

peu près, qui appartient comme architecture au gothique de la fin du treizième siècle : elle renferme une Descente de croix d'un maître italien, du Giottino peut-être, qui en venant peindre la chapelle du palais aura en même temps laissé ce tableau d'une couleur magnifique, mais placé de manière à ce qu'il faut avoir un grand instinct d'artiste pour l'aller chercher là. Ce n'est pas, au reste, la seule peinture remarquable qui soit enterrée dans ce trou : l'hôpital possède une page du quinzième siècle qui ne le cède en rien aux fresques du Campo-Santo de Pise. C'est une imitation d'Orgagna et de Simon Memmi : elle représente le Jugement dernier. La Trinité occupe le haut du tableau; la Vierge est assise au-dessous du Saint-Esprit, entre le Père et le Fils, enveloppée à moitié dans les draperies des deux célestes personnages. Autour d'eux sont des anges aux ailes vertes et rouges, et qui rappellent la manière byzantine, et sous leurs pieds les damnés et les démons.

Une tradition populaire attribue ce tableau au roi Réné lui-même, à qui je pardonnerais alors d'avoir été un si pauvre roi, sans doute parce qu'il était un si grand peintre. On montre parmi les anges les portraits de plusieurs seigneurs de la cour provençale qui restèrent fidèles au roi dans sa mauvaise fortune, et parmi les damnés les portraits de ceux qui, comme Judas, le trahirent à deniers comptans.

Enfin, dans un coin de la Chartreuse, vendue en différens lots à l'époque de la révolution, sous un hangar appartenant à un pauvre vigneron, magnifique débris entouré de débris, gît le tombeau d'Innocent VI, merveille du quatorzième siècle, comparable à celui de Jean XXII pour le travail de ses clochetons, de ses colonnettes et de ses feuillages. Malheureusement les figures qui ornaient le soubassement ont été détachées les unes après les autres et vendues, et la statue du pape a le visage et les mains mutilés. Enfin, après un

demi-siècle, Avignon s'est aperçu qu'il possédait dans sa banlieue un chef-d'œuvre de statuaire, et a voulu le transporter dans son musée. De leur côté, les habitans de Villeneuve, éclairés par cette démarche, se sont alors avisés de faire les amateurs en s'opposant à la translation du tombeau; de sorte qu'en attendant, le trésor disputé reste exposé aux injures des enfans, si destructeurs, surtout lorsque leurs coups peuvent atteindre un simulacre humain. Comme on vit que nous déplorions cette barbarie, on nous rassura en nous affirmant que des mesures venaient d'être prises pour que le tombeau fût transporté dans une des chapelles de l'hôpital.

Une curiosité plus moderne et non moins remarquable de Villeneuve-lez-Avignon est la beauté de ses femmes ; nous n'en rencontrâmes pas une qui ne fût remarquablement jolie. Nous demandâmes au paysan qui nous accompagnait s'il savait une raison à cela.

— Mon Dieu, messieurs, nous dit-il, c'est

la chose du monde la plus simple : nous avons eu ici, jusqu'à la révolution, un couvent de Chartreux et de Bénédictins qui étaient tous des hommes magnifiques.

Nous interrompîmes notre naïf chroniqueur, nous savions tout ce que nous voulions savoir.

Le moment était venu de rejoindre notre cabriolet. Nous quittâmes notre nouvel ami R..., en souhaitant que ses travaux le conduisissent à Paris. Quant à Huet, n'ayant rien de mieux à faire, il nous accompagna jusqu'au pont du Gard. Au bout de deux heures de marche à peu près, nous arrivâmes à Remoulins ; c'est là qu'on rencontre pour la première fois le Gard, qui prend sa source près de Saint-Germain de Calberti : on le traverse sur un pont de fil de fer, véritable escarpolette suspendue à quatre colonnes cannelées, fines et aériennes comme lui. L'effet produit par ce modèle de légèreté est si grand, qu'un amateur de danse a écrit sur ces colonnes : *Pont Taglioni*. Le nom lui en est resté.

Malheureusement pour ce bijou de l'industrie moderne, il a un voisin qui, comme la montagne d'aimant des Mille et une Nuits, attire si rapidement le voyageur à lui, qu'on a à peine le temps de lui jeter un coup d'œil. Nous mîmes pied à terre, afin de laisser à notre cheval, qui devait nous conduire le même soir à Nismes, le temps de se reposer, et nous nous engageâmes, avec un guide du pays, dans un sentier de traverse, qui abrége le chemin d'un quart d'heure à peu près. Nous longions depuis quarante minutes la base d'une montagne, demandant toujours, dans notre impatience, si nous approchions, lorsque tout-à-coup nous aperçûmes au-dessus du feuillage sombre des chênes verts et des oliviers, se détachant sur un ciel bleu, deux ou trois arcades, à teinte chaude et jaunâtre : c'était la tête du géant romain. Nous continuâmes d'avancer, et au premier coude que fit la montagne, nous l'embrassâmes dans tout son ensemble, à cent pas à peu près de nous.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet produit par cette chaîne granitique qui réunit deux montagnes, par cet arc-en-ciel de pierre qui remplit tout l'horizon, par ces trois étages de portiques qu'ont splendidement dorés dix-huit siècles de soleil. J'ai vu quelques-unes des merveilles de ce monde, Westminster, fière des tombeaux de ses rois; la cathédrale de Reims, aux pierres transparentes comme une dentelle; ce magasin de palais qu'on appelle Gènes; Pise et sa tour penchée; Florence et son Dôme; Terni et sa cascade; Venise et sa place Saint-Marc; Rome et son Colisée; Naples et son port; Catane et son volcan : j'ai descendu le Rhin, emporté comme une flèche, et j'ai vu passer devant moi Strasbourg et son merveilleux clocher, que l'on croirait bâti par les fées : j'ai vu le soleil se lever sur le Righi et se coucher derrière le Mont-Blanc : eh bien ! je n'ai rien vu (j'en excepte cependant le temple de Ségeste, perdu aussi dans un désert) qui m'ait paru

aussi beau, aussi grand, aussi virgilien, que cette magnifique épopée de granit qu'on appelle le pont du Gard.

Ce fut alors que me revint le souvenir du pont de Remoulins, que l'on a construit pour épargner au voyageur la peine de passer sur le pont du Gard. En effet, grâce à cette industrieuse combinaison, celui qui fait cinq cents lieues pour aller voir le Campo Santo, la colonne Trajane et Pompeia, fait deux lieues de moins, et passe sans s'en douter près d'une merveille qu'il ne retrouvera nulle part.

Au reste, ces deux ponts sont bien l'emblème des deux sociétés qui leur ont donné naissance, et ils offrent le contraste parfait du génie ancien et moderne. L'un, plein de foi en lui-même, reposant sur sa base colossale, croyant à son avenir séculaire, bâtit pour l'éternité; l'autre, sceptique, inconstant, frivole, et comprenant le progrès journalier, construit des monumens provisoires pour la

génération qui passe; l'un s'appelle le pont Agrippa, l'autre le pont Seguin.

En effet, ce fut dit-on le gendre d'Auguste, le *curator perpetuus aquarum*, qui vint renouveler dans les Gaules quelques-unes des hydrauliques constructions dont il avait doté Rome. Nismes, la rivale d'Arles, manquait d'eau, mais il y avait à Uzès, à sept lieues de là, une fontaine abondante, saine et limpide. Agrippa donna l'ordre à son peuple de soldats de conduire cette source vers le point où sa volonté l'appelait, et un aquéduc s'éleva sous les mains d'une armée, gravissant des collines, creusant des rocs, longeant des coteaux, unissant des montagnes, traversant des étangs, passant sous des villages, et enfin débouchant à Nismes, où il apporta cette eau laborieuse qui avait tour à tour passé au milieu des nuages et traversé les profondeurs de la terre. Certes, la civilisation moderne a amené pour l'industrie et le commerce de magnifiques découvertes, mais si Agrippa eût connu les puits

artésiens, nous n'aurions probablement pas le pont du Gard.

Après nous être arrêtés ainsi étonnés devant l'ensemble, nous examinâmes les détails. Le pont est composé, comme nous l'avons dit, de trois rangs d'arcades : au pied de la première passe le Gard, aux flancs de la seconde les voyageurs, et au-dessus de la troisième l'eau qui prenait sa source à Uzès. Les arcades inférieures sont au nombre de six, les arcades intermédiaires au nombre de onze, et les arcades supérieures au nombre de trente-cinq.

Je montai jusque au-dessus de ces dernières, et j'entrai dans l'aquéduc. Il est assez élevé pour qu'un homme le parcoure sans trop se courber. Sa couverture est formée de pierres d'un seul morceau de huit pieds de long sur deux et demi de large, et posées à côté les unes des autres, sans crampons ni ciment.

Du sommet aérien de ce monument, qui domine toute la vallée du Gard, je vis Jadin

et Huet se débattre au milieu d'une troupe de bohémiens qui étaient sortis d'une grotte qui leur sert d'habitation lorsqu'il leur prend envie de descendre des Pyrénées. C'était un spectacle trop nouveau à mes yeux pour que je ne me hâtasse point d'aller leur porter mon aumône. Ils ne parlaient pas français, mais à l'aide de l'italien nous parvînmes à nous entendre. Ils voyageaient en France pour leur plaisir, sans autre but que d'y vivre, sans autre espoir que la charité publique, et probablement sans autre industrie que le vol. Heureusement nous étions quatre, et Jadin et moi avions nos fusils en bandoulière. J'avoue que, seul et sans armes, j'aurais trouvé la rencontre moins pittoresque et plus dangereuse.

Ce furent les invasions barbares qui mirent hors de service l'aquéduc romain : on dit même que les Visigoths, en traversant le Languedoc pour aller en Espagne, tentèrent de le détruire ; mais, prêts à mettre la main à l'œuvre de destruction, ils eurent des vertiges

en le voyant si grand et eux si petits, et, comme les brigands de l'Arioste, ils se prosternèrent devant le géant.

En 1564, Charles IX fit un voyage dans le midi de la France, et visita le pont du Gard. Il y fut reçu par M. le duc de Crussol, qui lui donna une fête au bord de la rivière. Au moment où le roi passait devant la grotte où nous rencontrâmes les bohémiens, il en sortit douze jeunes filles habillées en nymphes, qui lui présentèrent des pâtisseries et des confitures.

Le pont resta vierge et tel qu'il était sorti des mains de ses ouvriers antiques jusqu'en 1747, époque à laquelle on lui adossa une chaussée destinée au passage des voyageurs et des voitures. Les autorités de Nismes furent si fières de cette merveilleuse idée qui gâtait un chef-d'œuvre, qu'elles firent frapper une médaille avec cette légende : *Nunc utilius*. Il était réservé au dix-huitième siècle de déshonorer le monument que les barbares du cinquième n'avaient point osé abattre.

Nous étions tellement émerveillés de notre pont, que nous ne le quittâmes qu'à la nuit close, et ce fut encore une belle chose que de voir descendre l'ombre dans cette vallée, et de suivre sur ces pierres dorées la dégradation de la lumière. Malheureusement il n'y avait pas de lune, autrement nous serions restés, je crois, pour le voir aux rayons nocturnes, comme nous l'avions vu aux clartés du soleil. Il résulta de cette admiration exclusive, que nous ne pûmes rien distinguer du paysage de Remoulins à Nismes. Lorsqu'on a vu le pont du Gard, il faut fermer les yeux, et ne les rouvrir que devant les Arènes ou la Maison carrée.

VIII

Reboul.

Cependant il y avait à Nismes une chose plus curieuse encore pour moi que ses monumens; c'était son poète. J'avais une lettre de Taylor pour lui, et elle portait cette singulière suscription : « A M. Reboul, poète et boulanger. » J'avais lu quelques-uns de ses vers, qui m'avaient paru fort beaux; mais il n'en était pas moins demeuré dans mon esprit prévenu

quelque chose de pareil à maître Adam et à Lantara.

Ma première visite, en me réveillant dans la capitale du Gard, fut donc à Reboul. Un jeune homme que je rencontrai en sortant de l'hôtel, et à qui je jemandai son adresse, non seulement me l'indiqua, mais, charmé sans doute de cette curiosité d'un étranger, s'offrit à me conduire; j'acceptai.

Avant d'arriver à notre but, nous passâmes devant les Arènes. Je tournai la tête d'un autre côté, afin que le colosse romain, qui devait avoir son tour, ne vînt point distraire en ce moment ni mes yeux ni mes pensées.

— Nous passons devant les Arènes, me dit mon conducteur. — Merci, je ne les vois pas, répondis-je.

Cinquante pas plus loin, il s'arrêta à l'angle d'une petite rue. — Voici la maison où demeure Reboul. — Mille grâces. Savez-vous si je le trouverai à cette heure? — Mon guide allongea la tête, afin que son regard pût plon-

ger de biais par la porte entr'ouverte. — Il est dans sa boutique, me répondit-il, et s'éloigna.

Je restai un moment pensif et ma lettre à la main. Qui allait l'emporter, dans la réception que me préparait cet homme, ou de sa nature, ou de son état? me parlerait-il poésie ou farine, académie ou agriculture, publication ou récolte? Je savais déjà que je le trouverais grand; mais je ne savais pas si je le trouverais simple. — J'entrai.

— C'est à M. Reboul que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même.

— Une lettre de Taylor.

— Ah! que fait-il?

— Il poursuit la mission d'art qu'il a entreprise. Vous le savez, c'est une de ces existences dévouées à la recherche du beau, et qui passent leur vie à rêver une gloire plus grande pour leur patrie et leurs amis, sans penser qu'ils usent pour les autres leur santé et leur fortune.

— C'est bien cela ; je vois que vous le connaissez. — Et il commença de lire la lettre que je lui avais remise.

Je l'examinai pendant ce temps : c'était un homme de trente-trois à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisans, des dents d'émail. Arrivé à mon nom, il reporta son regard de la lettre à moi, et je m'aperçus seulement alors qu'il avait des yeux magnifiques, de ces yeux indiens, veloutés et puissans, faits pour exprimer l'amour et la colère.

— Monsieur, me dit-il, je n'ai vraiment que des obligations au baron Taylor, et je ne sais comment je m'acquitterai jamais envers lui. — Ce fut moi qui m'inclinai à mon tour. — Mais, continua-t-il, voulez-vous me permettre d'agir franchement et librement avec vous ?

— Je vous en supplie.

— Vous venez voir le poète et non le boulanger, n'est-ce pas ? Or je suis boulanger de-

puis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; de quatre heures du soir à minuit je suis poète. Voulez-vous des petits pains? restez; j'en ai d'excellens. Voulez-vous des vers? revenez à cinq heures; je vous en donnerai de mauvais.

— Je reviendrai à cinq heures.

— Marie! (En ce moment deux ou trois pratiques entrèrent.) Vous voyez, me dit-il; nous n'aurions pas un instant. — Et il les servit. Presque en même temps, la porte du fournil s'ouvrit, et un garçon parut.

— Le four est chauffé, maître.

— Envoyez Marie à la boutique; je l'ai déjà appelée, mais elle n'a pas entendu: j'enfournerai moi-même. — Une femme d'un certain âge vint prendre sa place au comptoir. — A cinq heures, me dit-il. — Oh! certes! — Et il rentra pour cuire son pain.

Je sortis, singulièrement préoccupé de ce mélange de simplicité et de poésie. Tout cela était-il de la manière ou de la nature? Cet

homme jouait-il une comédie ou suivait-il naïvement le double mécanisme de son organisation? c'était ce que la suite devait m'apprendre.

Je marchai au hasard pendant les trois heures qui devaient séparer cette première entrevue de la seconde; je ne sais trop ce que je vis : j'étais plongé dans les abstractions sociales. Ce peuple, duquel tout est sorti depuis cinquante ans, après avoir donné à la France des soldats, des tribuns et des maréchaux, allait donc lui fournir des poètes. Le regard de Dieu avait pénétré au plus profond de notre France : ce peuple avait son Lamartine.

Je revins à l'heure dite; Reboul m'attendait à une petite porte d'allée. Sa boutique, toujours ouverte, était confiée, pour les simples détails de la vente, à cette femme de confiance qui l'avait déjà remplacé le matin. Il fit quelques pas au-devant de moi. Il avait changé de costume : celui qu'il portait était très-sim-

ple, mais très-propre, et tenait un milieu sévère entre le peuple et la bourgeoisie.

Nous montâmes un petit escalier tournant, et nous nous trouvâmes au seuil d'un grenier sur le plancher duquel était amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes. Nous nous engageâmes dans une des petites vallées que ces montagnes nourricières formaient entre elles, et au bout de dix pas nous nous trouvâmes à la porte d'une chambre.

— Nous voilà, me dit Reboul en la refermant derrière nous, séparés du monde matériel; à nous maintenant le monde des illusions. Ceci est le sanctuaire; la prière, l'inspiration et la poésie ont seuls le droit d'y entrer. C'est dans cette chambre bien simple, vous le voyez, que j'ai passé les plus douces heures que j'ai vécu : celles du travail et de la rêverie.

En effet, cette chambre était d'une simplicité presque monastique : des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille,

un bureau de noyer, formaient tout l'ameublement; quant à la bibliothèque, elle se composait de deux volumes : la Bible et Corneille.

— Je commence, lui dis-je, à comprendre votre double vie, qui jusqu'à présent me paraissait inconciliable.

— Rien n'est plus simple cependant, me répondit Reboul, et l'une sert l'autre : quand les bras travaillent, la tête se repose, et quand les bras se reposent, la tête travaille.

— Mais pardon de mes questions.

— Faites.

— Étiez-vous d'une famille élevée?

— Je suis fils d'ouvrier.

— Vous avez reçu quelque éducation, au moins?

— Aucune.

— Qui vous a fait poète?

— Le malheur.

Je regardai autour de moi; tout semblait si calme, si doux, si heureux dans cette petite

chambre, que le mot malheur prononcé ne paraissait pas devoir y trouver d'écho.

— Vous cherchez une explication à ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas? continua Reboul.

— Et je ne la trouve point, je l'avoue.

— N'êtes-vous jamais passé sur une tombe sans vous en douter?

— Si fait; mais j'y voyais l'herbe plus verte et les fleurs plus fraîches.

— Eh bien! c'est cela : j'avais épousé une femme que j'aimais; ma femme est morte.

Je lui tendis la main. —Alors, comprenez-vous? continua-t-il. Je ressentis une grande douleur que je cherchai vainement à épancher. Ceux qui m'avaient entouré jusque alors étaient des hommes de ma classe, aux âmes douces et compatissantes, mais communes; au lieu de me dire : Pleurez, et nous pleurerons avec vous, ils tentèrent de me consoler. Mes larmes, qui ne demandaient qu'à se répandre, refluèrent vers mon cœur et l'inondèrent. Je

cherchai la solitude, et, à défaut d'âmes qui pussent me comprendre, je me plaignis à Dieu. Ces plaintes solitaires et religieuses prirent un caractère poétique et élevé que je n'avais jamais remarqué dans mes paroles; mes pensées se formulèrent dans un idiome presque inconnu à moi-même, et comme elles tendaient au ciel, à défaut de sympathies sur la terre, le Seigneur leur donna des ailes, et elles montèrent vers lui.

— Oui, c'est cela, lui dis-je, comme s'il m'avait expliqué la chose du monde la plus simple, et je comprends maintenant : ce sont les vrais poètes qui le deviennent ainsi. Combien d'hommes à talent à qui il ne manque qu'un grand malheur pour devenir hommes de génie! Vous m'avez dit d'un seul mot le secret de toute votre vie; je la connais maintenant comme vous-même.

— Puis, ajoutez aux douleurs privées les douleurs publiques : songez au poète qui voit tomber autour de lui, comme les feuilles au

mois d'octobre, toutes les croyances religieuses, toutes les convictions politiques, et qui reste comme un arbre dépouillé à attendre un printemps qui ne viendra peut-être plus. Vous n'êtes pas royaliste, je le sais; aussi je ne vous parlerai point de notre vieille monarchie, cette reine qui s'en va comme une servante qu'on chasse; mais vous êtes religieux. Figurez-vous donc ce que c'est que de voir les images saintes auxquelles, enfant, votre mère vous a conduit pour faire votre prière, abattues, foulées aux pieds des chevaux, traînées dans la boue; figurez-vous ce que c'est que de voir de pareilles choses à Nismes, dans cette vieille cité de discordes civiles, où presque tous les souvenirs sont de haine, où le sang coule si vite et si long-temps! Oh! si je n'avais pas eu la poésie pour me plaindre et la religion pour me consoler, mon Dieu! que serais-je devenu?

— Nous avons tous vu de pareilles choses, croyez-moi; c'est ce qui fait qu'à cette heure chaque poète sera au besoin un homme so-

cial. Le domaine de la poésie s'est agrandi du champ de la politique; les révolutions l'ont labouré avec l'épée; nos pères l'ont engraissé avec le sang : semons-y la parole, et les croyances y repousseront.

— Vous avez un royaume tout entier, vous, le théâtre : moi, je n'ai qu'un jardin : n'importe, j'y cultiverai des fleurs, et j'en ferai des couronnes que je vous jetterai.

— Vous ne m'avez pas donné rendez-vous pour me faire des complimens, mais pour me dire des vers.

—Le désirez-vous sincèrement, ou n'est-ce qu'une affaire de curiosité ou de politesse?

— Je croyais que nous nous connaissions assez pour nous épargner l'un à l'autre de pareilles questions.

— C'est juste, je suis à vous; quand je vous ennuierai, vous m'arrêterez, et tout sera dit.

Il commença. Dès les premiers vers, je remarquai dans sa voix cette intonation qui appartient essentiellement à l'école moderne,

cette manière de dire qui m'avait si souvent frappé chez de Vigny, chez Lamartine et chez Hugo; et cependant Reboul ne connaissait à cette époque aucun de ces hommes. Cela me prouvait une chose dont je me doutais depuis long-temps, c'est qu'il y a dans les vers modernes une mélodie entièrement absente des vers de l'ancienne école. Pendant qu'il parlait, j'examinais cet homme : sa physionomie avait pris un caractère nouveau, celui de la foi. Une grande conviction intérieure se manifestait au dehors à mesure qu'il lisait et selon ce qu'il lisait.

Nous passâmes ainsi quatre heures, lui me versant de la poésie à flots, et moi disant toujours : Encore. Je ne lui fis pas grâce d'un tiroir de son bureau : tout en sortit, manuscrits, cahiers, feuilles volantes; enfin je lui indiquai du doigt un dernier brouillon. — Quant à celui-ci, me dit-il, vous le lirez vous-même plus tard, demain. — Pourquoi? — Parce que ce sont des vers que je vous ai adressés. Je les ai

griffonnés en vous attendant. Mais, à cette heure, allons voir les Arènes; et, soyez tranquille, nous n'aurons fait que changer de poésie; seulement, je vous ai réservé la meilleure pour la dernière.

La maison de Reboul était, comme je l'ai dit, voisine des Arènes : au bout de la première rue que nous prîmes, nous nous trouvâmes donc en face d'elles. C'était, après l'arc de triomphe et le théâtre d'Orange, le premier grand monument romain que je voyais. Nous en fîmes le tour au pas ordinaire de deux hommes qui marchent en causant, et cette promenade nous prit près d'un quart d'heure, après lequel nous nous retrouvâmes à la porte. Reboul se fit reconnaître du concierge; et quoique l'heure de la visite fût passée, Reboul, en sa qualité de compatriote et de voisin, en obtint l'ouverture. Cinq francs que je glissai dans la main du moderne Janitor me placèrent immédiatement assez haut dans son esprit pour qu'il m'accordât sans difficulté la

demande que je lui fis de rester, même après que Reboul, à qui je ne pouvais décemment faire passer la nuit en plein air, serait parti. Cependant il voulut m'accompagner dans ma première visite intérieure : en conséquence, nous commençâmes, en dedans et sous la galerie inférieure, la même promenade circulaire que nous venions de faire en dehors ; puis nous passâmes à la galerie supérieure, et de là, par un vomitoire, nous entrâmes dans le cirque.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet que produit, vue au clair de lune, cette ruine gigantesque. Certes, l'Italie offre de plus grands vestiges, et le cirque de Titus est bâti sur des proportions plus colossales encore que celui d'Antonin[1] ; mais on y parvient par des gradations qui vous ont conduit au spectacle qui vous attend. On a traversé pour y arriver le

[1] Quelques-uns attribuent les constructions des Arènes à Antonin ; d'autres, et ceux-là s'appuient sur une inscription retrouvée, leur donnent pour fondateur un des membres de la famille Flavienne.

panthéon d'Agrippa, les restes du Capitole et l'arc de Titus; enfin on est à Rome, la ville des grands hommes et des grandes choses. Mais à Nismes, au milieu de notre France moderne, sur une terre où aucun jalon ne prépare la pensée à la vue de ces restes étranges d'une civilisation oubliée, le squelette du géant dépasse toutes les prévisions de l'esprit, toutes les limites de l'imagination, toutes les proportions de la pensée.

Reboul s'aperçut facilement de l'effet que cet aspect produisait sur moi. — Vous n'avez plus besoin de personne, me dit-il : tout ce que je pourrais vous dire ne vaudrait pas ce que vous diront ces ruines. Je vous laisse avec le spectre d'un monde; interrogez-le.

Je lui tendis la main avec un signe de tête. Il rentra par un des vomitoires. J'entendis ses pas résonner quelque temps encore dans les profondeurs de l'amphithéâtre, puis s'éloigner, puis s'éteindre, et je restai seul avec le silence.

La nuit était belle, quoiqu'un peu nua-

geuse : la lune, qui avait atteint sa plus grande circonférence, perçait cette atmosphère transparente du Midi de rayons pâles et froids, mais suffisans à éclairer : on eût dit un crépuscule du nord. De temps en temps le mistral soufflait par brises, s'engouffrait dans les galeries, battait des ailes comme un aigle, et sortait par les ouvertures dont la main des hommes ou le pied du temps ont troué l'antique édifice. Ce bruit avait quelque chose d'indistinct qui glaçait l'âme et faisait frissonner le corps : tantôt on eût dit les rugissemens des bêtes, et tantôt les gémissemens des gladiateurs ; parfois aussi un grand nuage passait entre la lune et la terre. Alors une ombre était jetée sur les Arènes, comme un crêpe sur un cercueil : on cessait un instant de distinguer les détails perdus dans l'obscurité ; puis peu à peu, comme si la main de Dieu eût tiré un bout du suaire, le cadavre commençait à reparaître, étendu et mutilé.

Je restai deux heures ainsi, reconstruisant

dans ma pensée le monument en ruines et la société éteinte : toutes les places qu'avait occupées cette grande génération romaine étaient encore visibles, et pouvaient être repeuplées. Les quatre premiers gradins, à compter du sol, étaient réservés aux principaux personnages de la colonie ; les places en étaient séparées, et chaque famille noble avait la sienne marquée à son nom. A la porte du nord s'élevait encore l'estrade consulaire, et à la porte du midi, la loge des prêtresses. Au-dessus d'elles, deux cintres noirs indiquaient les voûtes où se retiraient, en cas de pluie, les privilégiés de César et de Dieu. Les dix gradins suivans, séparés des quatre premiers par un mur, étaient réservés aux chevaliers, qui y entraient ou en sortaient par quarante-quatre issues. Dix autres gradins encore étaient réservés au peuple, qui y arrivait par trente vomitoires ; enfin la populace et les esclaves couronnant cette grande spirale renversée se tenaient entassés et debout contre l'attique,

dans laquelle on plantait les mâts qui tendaient le velarium.

Les jours de fête, c'est-à-dire les jours où le sang devait couler, trente mille spectateurs couvraient les gradins, encombraient les vomitoires, et se cramponnaient aux poutres. Mais il arrivait parfois qu'au moment où la bête et l'homme commençaient à lutter l'un contre l'autre, quelque orage venait à passer, et se fondait en pluie et en éclairs sur l'amphithéâtre. Alors on faisait rentrer le gladiateur dans sa prison et le lion dans sa fosse; les trente mille spectateurs se levaient spontanément et passaient de l'enceinte dans les galeries. La pluie ne trouvait plus à mouiller que la pierre, et l'on eût cru le monument vide, si l'on n'eût entendu, comme des abeilles dans leur ruche, bourdonner le peuple sous ses arceaux. Pendant ce temps, l'animal léchait ses blessures, et l'homme étanchait son sang; mais dès qu'un rayon de soleil reparaissait, séchant ces gradins disposés en pente de ma-

nière à laisser écouler l'eau, aussitôt que le sable avait bu la pluie, du moment que le consul reparaissait à sa place, les trente mille spectateurs rentraient par les cent vomitoires, se répandaient de nouveau sur les gradins, reprenaient leurs places un instant vides, et les grilles de l'arène rouvertes donnaient de nouveau passage au lion et au gladiateur.

L'endroit où j'étais assis se trouvait être un des mieux conservés de l'amphithéâtre : à mes pieds, douze ou quinze gradins conduisaient sans interruption jusqu'au sol. Je descendis cet escalier gigantesque, dont les marches supérieures ont jusqu'à quinze cents pieds de circonférence, et je me trouvai sur le sol même de l'arène. Aux deux flancs de l'enceinte, et en face l'une de l'autre, on voit encore les portes qui donnaient entrée aux combattans.

Lors de l'invasion des barbares, les Visigoths trouvèrent l'amphithéâtre, qui n'avait encore que trois siècles d'existence, parfaitement conservé, et le convertirent en cita-

delle, et, en conséquence de sa nouvelle destination, flanquèrent la porte orientale de deux tours, qui restèrent debout jusqu'en 1809. Les Sarrasins, battus à Poitiers par Charles Martel, se réfugièrent à leur tour derrière ses murailles. Le vainqueur les y poursuivit, et toute la partie extérieure du colosse garde encore la trace des flammes qu'allumèrent les assiégeans. Les barbares expulsés, une garnison s'établit dans la forteresse antique et donna naissance à l'association des Arènes, composée de chevaliers liés entre eux par serment de les défendre jusqu'à la mort. Ces chevaliers furent à leur tour chassés par le mouvement des communes, et le peuple, qui succède à tout, fonda, dans l'enceinte de l'amphithéâtre une colonie qui subsistait encore en 1810, et qui se composait de trois cents maisons, habitées par deux mille habitans.

Je ne sais quand je serais sorti de ces magnifiques ruines, si trois heures du matin n'a-

vaient sonné. Je pensai qu'il était temps enfin de les quitter. Je réveillai le concierge, et avec grand'peine je rentrai à l'hôtel.

IX

Aigues-Mortes.

Le lendemain, pendant que nous déjeunions, notre hôte monta. — Ces messieurs, nous dit-il, sont sans doute venus à Nismes pour la Ferrade ?

— Qu'est-ce que cela ? répondis-je.

— Ah ! monsieur, c'est une grande fête.

— Et que se passe-t-il dans cette fête ?

— On marque les taureaux de la Camargue.

— Où cela ?

— Dans le Cirque.

— Et quand ?

— Dimanche prochain.

Nous nous regardâmes, Jadin et moi ; nous avions grande envie de voir une ferrade, mais malheureusement notre temps était compté : nous n'étions encore qu'au mercredi, et nous ne pouvions décemment rester à Nismes jusqu'au dimanche. Nous fîmes cette objection à notre hôte.

— Mais, nous dit-il, si ces messieurs avaient l'intention de faire une excursion dans les environs de Nismes ?

— Nous comptions aller à Aigues-Mortes et à Saint-Gilles.

— A merveille ! Ces messieurs peuvent partir aujourd'hui, aller coucher à Aigues-Mortes, y rester demain et après-demain, et revenir par Saint-Gilles.

— Que dites-vous de cela, Jadin ?

— Je dis que notre hôte est un grand stratégiste.

— Eh bien! alors, le cheval au cabriolet, et partons.

Je courus à l'instant chez Reboul, qui devait nous venir chercher pour nous faire les honneurs de Nismes. Je lui fis part de notre nouvelle combinaison, qu'il approuva, tout en se désolant de ne pouvoir nous accompagner. Aigues-Mortes était sa ville de prédilection; Aigues-Mortes était la source où il allait puiser de la poésie quand sa verve était tarie; Aigues-Mortes enfin lui avait inspiré quelques-uns de ses plus beaux vers; de sorte qu'il aimait cette ville comme on aime une maîtresse poitrinaire, que l'on voit mourir sous ses yeux. Enfin, si je n'avais pas depuis longtemps désiré voir la cité de Saint-Louis, cet enthousiasme de Reboul pour la Damiette française m'aurait inspiré le désir d'y faire un pèlerinage.

Une demi-heure après, nous roulions au grand trot sur la route de Montpellier.

Notre cabriolet ne put nous mener que jusqu'à Lunel, une route de traverse conduisant seule à la pauvre ville perdue, où aucun commerce n'attire ; il faut être historien, peintre ou poète pour la visiter. A mesure que nous avancions, le terrain, en se nivelant, annonçait les approches de la mer. Bientôt nous nous trouvâmes engagés au milieu d'immenses marais, coupés par de grandes flaques d'eau, au milieu desquelles s'élevaient des îles couvertes de roseaux et de tamaris. A l'horizon, nous apercevions, vers notre gauche, une grande et belle forêt de pins d'Italie, le roi des arbres méridionaux ; à leurs pieds et en face de nous, une ligne d'azur, qui était la mer ; enfin, à notre droite, un massif d'arbres, ombrageant une métairie, derrière lequel se cachait la ville que nous allions chercher. Plus nous avancions, plus le paysage prenait un caractère triste et silencieux : aucun être vi-

vant, si ce n'est quelque héron effrayé par nous, qui s'enlevait en jetant un cri aigu, ou quelque mouette blanche, se balançant insoucieusement sur l'eau, n'animait cette solitude. Enfin nous nous trouvâmes sur une chaussée jetée au milieu de deux étangs grands comme des lacs. Au milieu de cette chaussée s'élevait une tour [1], contemporaine de saint Louis, ouverte à qui veut passer, sans garde pour la défendre, et colorée de cette merveilleuse teinte feuille-morte que le soleil du Midi donne aux monumens qu'il éclaire. Cependant, comme nous nous en approchions, nous vîmes se lever une espèce de douanier, concierge fiévreux de cette marécageuse poterne; mais, voyant à notre costume et à notre bagage que nous n'étions pas des contrebandiers, il alla se rasseoir, tout en tremblotant, sur une chaise placée au soleil et contre un mur. Un chien couché près de lui semblait subir comme lui l'influence méphitique de ce triste séjour;

[1] La tour Charbonnière.

c'était un groupe d'une tristesse profonde, et qui semblait singulièrement en harmonie avec le paysage. Nous nous approchâmes de cet homme, et, pour lier conversation avec lui, nous lui demandâmes s'il y avait encore loin de l'endroit où nous étions à Aigues-Mortes. Il nous répondit que dans dix minutes nous apercevrions la ville, et que dans trois quarts d'heure nous y serions arrivés. Nous nous informâmes alors s'il y avait long-temps qu'il habitait ce poste. Il nous répondit qu'il y avait quatre ans. Il y était venu fort et bien portant; quatre étés avaient suffi pour le réduire en l'état où il était. Le malheureux mourait aux frais du gouvernement; il est vrai qu'il ne lui coûtait pas cher, on lui donnait cent écus par an pour cela. Nous nous étonnâmes que, connaissant l'influence de la localité, il eût accepté cette place. — Que voulez-vous? — nous répondit-il, — il faut bien vivre!

Nous continuâmes notre route, admirant à quel degré peut être portée la résignation

humaine, et, comme nous l'avait dit notre moribond, au bout de dix minutes, nous aperçûmes Aigues-Mortes, ou plutôt ses murailles ; car pas une maison ne dépasse les remparts, et la cité gothique semble un bijou soigneusement enfermé dans un écrin de pierre.

Quelque envie que les Aigue-Mortains aient de faire remonter la fondation de leur ville à Marius, qui, au dire de Claude Ptolémée, ayant assis son camp sur le Rhône, profita du loisir que lui laissaient les Teutons pour faire creuser, depuis la partie navigable du fleuve jusqu'à la mer, un large canal par lequel pussent remonter les bateliers, qui fournissaient des provisions de bouche à son armée, la seule époque qui ait laissé des traces réelles est le huitième siècle, pendant lequel on bâtit la tour de Matafère, qui, s'il faut en croire l'histoire générale du Languedoc, s'élevait sur l'emplacement actuel de la ville. Vers le même temps, une abbaye de Bénédictins s'établit à

une demi-lieue d'Aigues-Mortes, près de la route qui conduit à Nismes ; on la nommait Psalmodi, à cause de ce chant perpétuel que ses moines faisaient entendre, et qui, comme le dit Grégoire de Tours, qui l'appelle *Psalterium perpetuum*, était alors en usage dans quelques couvens. Cette abbaye, détruite en 725 par les Sarrasins, fut rebâtie en 788 par Charlemagne, qui lui donna la tour de Matafère. Dès ce moment, les paysans des environs, trouvant sur un même point protection temporelle et spirituelle, bâtirent leurs maisons à l'entour de la forteresse, qui ne tarda pas à échanger son nom contre celui des eaux dormantes qui l'environnaient.

Au douzième siècle, la ville d'Aigues-Mortes, protégée par le couvent de Psalmodi, et par les seigneurs de Toulouse, était devenue une cité maritime. S'il faut en croire Bernard de Trévise, chanoine de Maguelonne, auteur du roman de *Pierre de Provence*, et qui vivait vers 1160, elle recevait dans son port des navires

de Gènes, de Constantinople et d'Alexandrie. Il est vrai qu'Astruc, dans ses mémoires sur l'histoire de Languedoc, a prétendu que ce passage avait été intercallé par Pétrarque. La chose est possible; mais il n'en fallait pas moins qu'Aigues-Mortes eût une certaine importance, puisque saint Louis la choisit, vers la moitié du treizième siècle, pour y rassembler la flotte qu'il devait commander.

A cette époque, la France était loin d'avoir l'étendue qu'elle a aujourd'hui; elle ne possédait que l'Orléanais, l'Ile-de-France et la Picardie, domaine originaire de la couronne; le Berry, acheté par Philippe Ier; la Normandie et la Touraine, confisquées sur le roi Jean par Philippe-Auguste, et ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que Philippe-le-Hardi hérita du Languedoc; de sorte qu'elle ne pouvait disposer d'aucun port sur la Méditerranée.

Louis IX commença donc par s'assurer de celui de Marseille, qui lui fut offert par sa

belle-sœur Beatrix, comtesse de Provence. Mais comme il ne lui suffisait pas; que Montpellier et ses dépendances relevaient du roi d'Aragon; que l'ancien port d'Agde et le nouveau port de Saint-Gilles appartenaient au comte de Toulouse, vassal remuant et infidèle, il proposa à l'abbé de Psalmodi de lui faire la cession du port d'Aigues-Mortes contre une vaste étendue de terrains qu'il possédait auprès de Sommières, sur les bords du Vidourle. L'échange fut accepté, et l'acte de cession passé au mois d'août 1248. Ce fut alors que, pour encourager de nouveaux colons à venir se fixer dans la ville qu'il venait d'acquérir, Louis IX, par lettres-patentes données dès 1246, affranchit les habitans d'Aigues-Mortes de toutes tailles et de tout impôt, de tout emprunt volontaire ou forcé, et de tout péage sur leurs denrées dans l'étendue des domaines du roi; les exempta de fournir des hommes pour le service militaire, hors des diocèses de Nismes, d'Uzès et de Maguelonne; leur donna

la jouissance commune des pêcheries et pâturages qui les environnent, ainsi que le droit de chasse sur leur territoire ; enfin, il leur reconnut la faculté d'élire tous les ans, parmi eux, quatre consuls, investis de l'autorité municipale, le roi se réservant seulement la nomination du juge, qu'il s'imposa l'obligation de ne point choisir parmi les habitans de la ville, et du capitaine viguier ou châtelain. Ces concessions, immenses pour cette époque, eurent les résultats qu'en attendait Louis IX; les habitans affluèrent dans la ville affranchie. Le port, entièrement restauré aux dépens de plusieurs monumens des environs, et même, s'il faut en croire Gariel, des vieux tombeaux de l'église de Maguelonne, reçut, vers le milieu de l'année 1248, une flotte nombreuse, qui joignit au mois d'août Louis IX lui-même, précédé de l'oriflamme, et portant la panetière et le bourdon, insignes de son pèlerinage. Enfin, le 25 août, les mille vaisseaux du roi, montés par trente-six mille sol-

dats, sortirent de la rade, faisant voile pour l'île de Chypre, où ils devaient faire jonction avec le reste de la flotte, qui était partie de Marseille. C'est l'un des huit cents vaisseaux sortis du port de cette dernière cité, que montait, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, le sire de Joinville, naïf et poétique historien de cette première croisade.

Chacun sait comment cette entreprise échoua, malgré la prise de Damiette ; comment, dans le séjour qu'ils firent dans cette cité en attendant la crue du Nil et les secours que le comte de Poitiers devait amener de France, les soldats du Seigneur se corrompirent au point qu'il y avait, dit Joinville, des lieux de prostitution tenus par les gens du roi jusqu'à l'entour du pavillon royal, et comment enfin, après la victoire de Mansourah, où fut tué le comte d'Artois, la disette, la maladie et le feu grégeois faisaient de tels ravages dans l'armée chrétienne, que, ne pouvant plus marcher sur le Caire, il fal-

lut que Louis IX songeât à la retraite[1]. Ce fut dans cette retraite, ou plutôt dans cette déroute, que le roi fut atteint, enveloppé et fait prisonnier à Minieh, puis conduit à Mansourah, où le sultan offrit de lui rendre la liberté pour huit mille besans. « Un roi de France, répondit Louis IX, ne se rachète pas pour de l'argent, il s'échange contre un empereur ou contre une ville; prenez Damiette pour ma rançon et les huit mille besans d'or pour celle de mon armée. » Malgré la mort du sultan, qui arriva sur ces entrefaites, le traité fut conclu à ces conditions entre les Mamelucks et *le plus fier chrétien qu'on ait jamais vu en Orient.*

Le roi s'embarqua aussitôt à Alexandrie; mais, au lieu de revenir en France, il fit voile pour la Terre-Sainte, où il resta trois mois, attendant toujours d'Europe les secours d'hommes et d'argent qui n'arrivèrent point. Ce fut là qu'en 1252 il apprit la mort de sa

[1] Voir le Voyage au Sinaï.

mère : cette nouvelle le détermina à revenir en France. Il s'embarqua au port de Saint-Jean-d'Acre, et le 17 juillet 1254 il aborda aux îles d'Hières.

Cependant Louis IX, qui, dans l'espérance d'une seconde croisade, continuait de porter la croix sur ses habits, était parvenu à rétablir la paix dans le royaume. A peine vit-il qu'il pouvait quitter la France sans danger, qu'il convoqua le parlement de Paris, s'y présenta, portant entre ses mains la couronne d'épines de Notre-Seigneur, et ordonna une seconde prise d'armes. Ce fut alors qu'il conçut le dessein d'entourer de remparts la ville d'Aigues-Mortes; et, comme le souverain pontife était né à Saint-Gilles et était parvenu au trône papal après avoir été successivement soldat, avocat au parlement de Paris et secrétaire du roi, il s'en ouvrit à lui.

Ce fut pendant que le roi tenait sa cour à Saint-Gilles, en attendant les vaisseaux génois, au milieu des fêtes données aux ambas-

sadeurs de Michel Paléologue, que la ligne où devait s'élever les fortifications fut tracée autour d'Aigues-Mortes. Le roi voulut qu'elles eussent le contour, l'élévation et la forme de celles de Damiette, afin qu'elles rappelassent éternellement la victoire qui avait ouvert la première croisade. Mais au moment où on allait en poser les premières pierres, les vaisseaux attendus arrivèrent, conduits par le comte Alphonse, et déterminèrent le départ du roi.

Le premier juillet 1270, saint Louis quittait les côtes de France, et, le 25 août suivant, il expirait sur la cendre, à l'endroit même où l'envoyé de Rome trouva Marius assis sur les ruines de Carthage.

Et ainsi, dit Joinville, *comme Dieu est mort pour son peuple, aussi semblablement a mis le saint roi Louis son corps en danger et aventure de mort pour le peuple de son royaume.*

Fidèle héritier, comme il avait été brave soldat et fils pieux, Philippe le Hardi ne fut

pas plus tôt sur le trône, qu'il se souvint des intentions de son père à l'égard d'Aigues-Mortes. A son ordre, la ceinture de remparts qui l'enveloppe encore aujourd'hui s'éleva sur le plan arrêté, de sorte que nous pouvons encore aujourd'hui, à l'aspect de ces murailles, sur lesquelles ont passé près de huit siècles, rebâtir la ville orientale que nous irions aujourd'hui chercher vainement à l'embouchure du Nil.

On peut facilement se faire une idée de la curiosité avec laquelle nous approchions de ces remparts historiques, qui, outre leurs souvenirs merveilleux, sont le modèle le plus intact que nous ait laissé de ses fortifications cette civilisation religieuse et militaire du treizième siècle. Aigues-Mortes avait bien encore d'autres souvenirs plus récens que ceux dont nous venons de raconter quelque chose : une trahison de Louis de Malapue, qui livra, momentanément, ces murailles saintes aux Bourguignons; une entrevue politique de

Charles-Quint et de François Ier; une forêt brûlée par Barberousse; l'empoisonnement des calvinistes dans la tour de Constance; enfin, la construction d'un canal ordonnée par Louis XV. Mais qu'étaient pour nous toutes ces anecdotes locales auprès des magnifiques pages écrites par Louis IX et Philippe le Hardi sur le livre de pierre qui s'ouvrait à nos yeux?

Nous entrâmes à Aigues-Mortes par la porte du château; et ce fut alors que la vérité de la description de Reboul me revint à l'esprit

Et puis nous irons voir, car décadence et deuil
Viennent toujours après la puissance et l'orgueil,
Nous irons voir auprès de l'eau stationnaire
Aigues-Morte aux vingt tours, la cité poitrinaire,
Qui meurt comme un hibou dans le creux de son nid,
Comme dans son armure un chevalier jauni,
Comme au soleil d'été qu'il doit être propice
Un mendiant fiévreux dans la cour d'un hospice.

Et, en effet, Aigues-Mortes, qui renferma dans ses remparts jusqu'à dix mille habitans, en est réduite à une population de deux mille six cents âmes; de sorte que, comme sa ceinture

de pierre ne peut se rétrécir à mesure que la ville maigrit, un quart des maisons est fermé, l'autre tombe en ruines, le troisième a été rendu à l'agriculture, et fait place à des jardins et à des champs labourés, tandis que le quatrième contient les restes de ces malheureux décimés par la fièvre, et qui achèvent de mourir dans ces maisons basses qu'on est forcé de recrépir chaque année, tant l'air est humide et pénétrant.

Quant aux habitans, leurs anciens privilèges, la situation de leur ville au milieu des marais, l'air méphitique qu'ils respirent, ont eu sur eux un effet moral, aussi visible et aussi grand que l'effet physique. Ne demandez pas aux Aigues-Mortais l'ardente vivacité des méridionaux, cette turgescence vitale qui se répand dans les paroles et les gestes des Languedociens et des Provençaux; non, ils vous répondront, avec l'accent triste et indolent des hommes du Nord, qu'ils ne peuvent pas dépenser leur énergie inutilement,

n'ayant pas trop de toutes leurs forces pour vivre.

Nous eûmes grand'peine à trouver une auberge; car Aigues-Mortes, n'ayant ni industrie ni commerce, ne pêchant et ne chassant, comme les tribus sauvages, que pour vivre elle-même, est à peine visitée une fois l'an par un artiste ou par un poète aux souvenirs religieux, qui viennent, la plume ou le crayon à la main, chercher les traces du pèlerin royal dont le souvenir est resté si vivant dans cette ville morte. Heureusement nous nous souvînmes d'une lettre que Reboul nous avait donnée pour le maire d'Aigues-Mortes, M. Jean Vigne, et l'idée nous prit d'interrompre nos préparatifs dînatoires pour la porter à son adresse. Cent fois soit béni notre grand poète! car jamais lettre de recommandation ne fut mieux reçue. M. Vigne l'eut à peine lue, qu'il déclara que nous n'aurions pas d'autre hôte que lui, et qu'il mit sa table et sa maison à notre disposition.

Si nos lecteurs ont voyagé, ils savent ce que c'est que d'arriver, fatigué et mourant de faim, dans une ville inconnue, où souvent on ne trouve ni lit, ni dîner, ni cicérone. Alors on erre, ignorant et de mauvaise humeur, passant, sans s'y arrêter, sur les endroits les plus intéressans, pareil à ces ombres désolées à qui on aurait oublié de mettre un sou dans la main pour traverser l'Achéron; puis, après un jour d'ennui, on quitte la ville sans en emporter un seul souvenir, si ce n'est celui des heures maussades qu'on y a passées. Qu'au contraire, si harassé et endolori que l'on soit de la route, on rencontre bonne table, bon lit, hôte au visage joyeux, à l'aspect investigateur, à la mémoire riche et savante; tout autour de vous prend une bouche pour sourire et pour raconter, les traditions s'entassent sur votre chemin, vos heures sont trop courtes pour tout ce que vous avez de lieux saints à visiter et de traditions pittoresques à entendre. Les jours

passent rapides et animés au milieu de cette famille nouvelle, créée par l'hospitalité, et vous quittez la ville qui vous a reçu ainsi comme vous quitteriez une seconde ville natale qui vous était inconnue à vous-même, et où vous avez retrouvé des amis oubliés, emportant pour la vie la mémoire d'une amitié de quelques heures.

Voilà ce qui nous arriva à Aigues-Mortes, et, il faut le dire, dans une partie des villes que nous visitâmes pendant tout le cours de notre voyage : il n'y a qu'à Paris que l'hospitalité est une vertu tout-à-fait inconnue : c'est qu'à Paris, il faut l'avouer, on n'a véritablement de temps, de place et d'argent que pour soi.

Notre hôte avait tout cela à notre service, lui. Nous n'acceptâmes, il est vrai, que son temps, ses chambres et ses dîners ; mais nous en usâmes sans façon et largement. Il allait se mettre à table comme nous arrivions ; on ajouta deux couverts, et nous entrâmes in-

continent en possession de nos droits de voyageurs recommandés.

Nous vîmes avec plaisir que notre hôte, tout maire d'Aigues-Mortes qu'il était, ne paraissait nullement soumis à l'influence de l'air qui attaquait ses administrés. Nous lui en fîmes nos complimens bien sincères. Il nous expliqua alors que ces fièvres si redoutées n'atteignaient que les malheureux qui, après un long et pénible travail, ne trouvaient dans leurs maisons ni la nourriture saine ni l'abri salubre qui dans tous les pays sont les premières conditions d'une bonne santé. Toutes les personnes possédant quelque fortune, et pouvant prendre les précautions d'hygiène et de température les plus simples, échappaient, nous assura-t-il, comme lui, au fléau caniculaire. Il y avait quarante ans qu'il habitait impunément Aigues-Mortes, et il espérait bien l'habiter quarante ans encore sans avoir rien à démêler avec aucune maladie. C'est ce que nous lui souhaitâmes de tout

notre cœur en nous retirant dans les chambres qu'il nous avait fait préparer avec l'ingénieuse recherche de la plus confortable hospitalité [1].

Aussi dormions-nous à poings fermés dans les meilleurs lits que nous eussions eus depuis notre départ de Paris, lorsque, le lendemain matin, à huit heures, notre hôte entra dans notre chambre.

— Pardieu ! nous dit-il, il faut convenir que vous jouez de bonheur !

— Nous nous en sommes déjà aperçus, lui répondis-je en lui tendant la main, encore à moitié endormi.

— Ah ! oui, il s'agit bien de cela ! savez-vous ce qu'on vient m'annoncer ?

— Non, ma foi.

— Qu'on vient de mettre à découvert, en enlevant des terres derrière la chaussée du

[1] J'étais loin de me douter, lorsque j'écrivais ces lignes, que, quatre ans après, Vigne, comme Allier, aurait cessé de vivre.

Vidourle, la carcasse d'une galère de saint Louis.

— Ah bah! qu'est-ce que vous dites donc là?

— Ma foi, ce qu'on m'annonce à l'instant. Voulez-vous voir l'homme qui m'apporte cette nouvelle?

— Oui, sans doute! Jadin, arrivez donc, paresseux!

— J'entends bien, répondit Jadin; mais c'est que je m'habille.

— François! — Un homme entra. — Voyons, mon ami, continua notre hôte, qu'est-ce que tu viens me dire?

— Je viens vous dire qu'en tirant de la terre d'un côté pour la reporter de l'autre, nous avons mis à découvert un grand bateau qui est long dix fois comme cette chambre; de sorte que M. René de Bernis, notre maître, m'a dit : Va-t'en donc annoncer à M. le maire d'Aigues-Mortes que nous avons retrouvé auprès du vieux canal une nef du roi saint Louis. Alors je suis venu, et voilà.

— Et c'est bien loin d'ici l'endroit où cette galère a été retrouvée?

— Oh! un quart de lieue tout au plus.

— Alors nous allons y aller, heim? dis-je en sautant à bas de mon lit.

— Vous prendrez bien le temps de déjeuner, quand le diable y serait?

— Oui, pourvu que le déjeuner ne soit pas dans le genre du dîner d'hier.

— Soyez tranquille; une côtelette, un verre de vin de Bordeaux et une tasse de café, voilà tout; cela sera prêt quand vous descendrez.

— C'est que, quoique arrivé d'hier seulement, voyez-vous, je connais déjà votre table comme si j'en faisais la carte.

— Et vous n'en êtes pas content?

— Au contraire, j'en suis trop content.

— Eh bien! soyez tranquille; aujourd'hui je vous ferai faire un dîner de marin.

— Vraiment! et où cela?

— Au Grau du Roi.

— Parole d'honneur, vous êtes un homme adorable, et si nous avons déjeuné dans une demi-heure, nous vous tressons une couronne de chêne.

Chacun fit diligence de son côté, et lorsque nous descendîmes, tout était prêt : dix minutes après nous étions en route.

Nous étions si pressés d'arriver à la fameuse galère, que nous remîmes à un autre moment de faire le tour des remparts. Nous sortîmes par la porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés, et à peine l'eûmes-nous franchie, que nous aperçûmes la Méditerranée à trois quarts de lieue de nous.

— Voilà donc, dis-je à M. Vigne, la distance qu'a parcourue la mer en se retirant?

— Ah! ah! me répondit-il, il paraît que vous partagez l'erreur générale, et que vous croyez que du temps de saint Louis la mer venait baigner nos remparts.

— Mais il me semble que Voltaire et Buffon le disent, l'un dans son Essai sur les

mœurs et l'esprit des nations, l'autre dans sa Théorie de la terre.

— Eh bien! tous deux se trompent. Si vous le voulez bien, continua notre conducteur en s'interrompant, nous allons descendre dans cette barque; le plus court est de traverser l'étang de la Marette.

— Très-bien. Vous disiez donc que Buffon et Voltaire se trompaient.

— Oui, sans doute. Il fut un temps où la Méditerranée couvrait l'emplacement même où nous sommes, et devait s'étendre une lieue au moins au-delà d'Aigues-Mortes; ces étangs et ces marais en sont la preuve; mais ce temps est antérieur à saint Louis et même à Marius. Au treizième siècle, au contraire, tout prouve que la mer était déjà resserrée dans ses limites actuelles, et que la ville se trouvait, comme aujourd'hui, située à une lieue environ du rivage. Une des preuves les plus irrécusables de ce que j'avance, et je vous en citerai plusieurs, c'est que nous conservons dans nos ar-

chives une information faite sous le roi Jean, en 1363, c'est-à-dire quatre-vingt-treize ans après la mort de saint Louis, pour constater l'état du port, et les réparations qu'il était urgent d'y faire. Il y est reconnu par la déposition des vieillards, dont quelques-uns étaient contemporains de Philippe le Hardi, et dont les pères avaient assisté à l'embarquement du roi, *qu'ils ont vu l'ancien canal qui allait d'Aigues-Mortes à la mer en si bon état, que les vaisseaux et grandes barques pouvaient facilement et sans danger arriver jusque auprès de la ville, et que, depuis qu'il est comblé, les navigateurs n'ont plus abordé à son embouchure, au lieu que l'on appelle Bouranet, de peur d'y être pillés.* L'ancien canal, continua M. Vigne, c'est celui où nous allons nous engager en sortant de l'étang de la Marette, sur lequel nous sommes en ce moment; et il est si bien reconnu par la tradition populaire que c'est le même qu'ont suivi les galères des croisés,

que de temps immémorial son embouchure porte le nom de Grau Louis[1].

— Mais, interrompis-je, que signifient aux murailles de la ville ces anneaux de fer que nous y avons vus en passant? et à quoi étaient-ils bons, si ce n'est à amarrer les bâtimens?

— Voilà justement d'où est venue l'erreur, reprit notre savant cicérone. Aigues-Mortes avait un port sous ses murailles, mais un port intérieur, si je puis le dire. Ce port était l'étang de la ville, qui, à cette heure encore, n'en est distant que de quelques pas, et qui à cette époque, et grâce aux travaux qu'y avait fait exécuter le roi, était assez profond pour y recevoir des navires de guerre. Ces navires entraient par le Grau[2] Louis dans le vieux canal, suivaient ce canal jusqu'à sa jonction avec la Grande-Roubine, et

[1] Nous prions nos lecteurs de se reporter pour l'intelligence de ces détails à la carte d'Aigues-Mortes et de ses environs.

[2] De *gradus*, passage.

de là, par une ouverture que je vous ferai voir, entraient dans l'étang de la ville.

— En effet, voilà qui explique tout.

— Maintenant, un dernier éclaircissement encore sur la manière non pas dont la mer a abandonné la terre, mais dont la terre a repoussé la mer, et dont vous avez facilement la preuve par l'inspection des lieux. Un des bras du Rhône, qui, comme vous le savez, se bifurque à Arles, et fait de la Camargue une île, vient se jeter dans la mer près d'Aigues-Mortes : eh bien ! ce petit Rhône, comme on l'appelle, entraîne avec lui des sables, des graviers, des sédimens, qui, repoussés à la côte par le courant d'est, ajoutent incessamment au rivage, et forment des bancs de sable, dont les interstices, d'abord couverts d'eau, finissent à la longue par se dessécher, et forment ces dunes mouvantes que nous visiterons en revenant; mais, pour le moment, nous avons autre chose à voir, car nous voilà arrivés.

En effet, nous mîmes pied à terre sur la rive

droite du vieux canal; nous en suivîmes la rive quelque temps encore; puis, franchissant un court espace de marais, nous arrivâmes aux bords du Vidourle, et nous vîmes, à un pied au-dessous de l'eau limpide de la rivière, l'avant d'un bâtiment, ou plutôt d'une grande barque, dont l'arrière était encore caché sous les sables, le déblaiement n'ayant point été poussé plus loin. La longueur visible du bâtiment était de soixante-trois pieds, sa plus grande largeur de neuf, et sa hauteur du fond de sa quille aux plats bords de trois. Quant à la partie cachée, à en juger par le rétrécissement de la carène, il devait être tout au plus de sept ou huit pieds; ce qui donnait au bâtiment une longueur totale de soixante-douze à soixante-quatorze pieds. Ce premier examen suffit pour me convaincre que ce que nous avions sous les yeux était une barque et non une nef; les nefs de cette époque, dont il nous reste des modèles dans les manuscrits du treizième et du quatorzième siècle, ayant

une forme beaucoup plus cintrée et plus matérielle, et un avant et un arrière élevés en forme de tillac.

Maintenant, qu'est-ce que cette barque? est-ce tout simplement un bateau construit pour transporter des soldats d'Aigues-Mortes au Grau Louis? Ce serait probable si sa forme allongée ne sentait l'art primitif et ne se rapprochait complètement de ces longues pirogues des mers du Sud. Or, à cette époque, Gènes, à qui saint Louis avait emprunté ses bâtimens de transport, était assez avancée en navigation pour que les formes primitives fussent déjà altérées. Il en résulterait donc que ce serait tout simplement une barque construite par les pêcheurs de la côte eux-mêmes, dont le roi pèlerin dut chercher à utiliser l'industrie et les connaissances. Enfin, quelle qu'elle fût, cette barque n'en était pas moins un monument curieux de la civilisation commerciale de nos pères.

Nous restâmes deux ou trois heures à

prendre nos mesures de hauteur, de longueur et de largeur; puis nous nous remîmes en route vers l'embouchure du vieux canal, toute comblée, à cette heure, de sables. Bientôt nous arrivâmes au lieu appelé les Tombes, et la terre commença de retentir sous nos pieds. C'est là, s'il faut encore en croire les traditions populaires, que furent enterrés les croisés morts pendant les deux séjours du roi à Aigues-Mortes. Enfin, après dix minutes de marche, nous arrivâmes au bord de la Méditerranée.

Déjà familier avec la mer extérieure, comme l'appelaient les anciens, ayant parcouru toutes les côtes septentrionales et occidentales de France, depuis le Havre jusqu'au golfe de Gascogne, c'était la première fois que je voyais la Méditerranée. Je reconnus la fille azurée de l'Océan et de Doris, la blonde Amphitrite, la fantasque déesse, dont la colère est rapide et inattendue comme le caprice d'une coquette, en même temps qu'elle est terrible comme la vengeance d'une reine.

Ces tombes que nous venions de fouler aux pieds, et le nom du roi donné à ce canal perdu aujourd'hui dans les sables, sont les deux seuls monumens qui restent, l'un pour les yeux, l'autre pour la pensée du poétique passage du roi pèlerin, les murailles d'Aigues-Mortes ayant été, comme nous l'avons dit, bâties par Philippe le Hardi.

Nous trouvâmes une barque qui nous attendait : c'était une galanterie de notre hôte pour nous épargner un chemin inutile. Nous y montâmes tous trois. Aussitôt nos mariniers déployèrent leur voile triangulaire, et, côtoyant le rivage de la mer à la distance de cinq cents pas à peu près, nous doublâmes le phare et entrâmes triomphalement dans le Grau du Roi.

Ce fut Louis XV qui donna l'ordre d'entreprendre ce nouveau canal, qui conduit aujourd'hui d'Aigues-Mortes à la mer, et qui est devenu son véritable port. La pauvre ville, qui n'avait pour la protéger que le souvenir

de son roi, avait été complètement perdue de vue par le gouvernement sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Henri IV avait bien ordonné quelques travaux lorsque la publication de l'édit de Nantes, promulgué en 1598, eut rendu quelque tranquillité à l'état; mais les états du Languedoc avaient conçu vers ce même temps le projet d'un port au cap de Cette. Ce projet, soutenu par le prévôt général de Provence, l'emporta sur la bonne volonté royale, et Aigues-Mortes, succombant dans cette lutte avec sa jeune rivale, se trouva de nouveau en proie aux exhalaisons mortelles qui s'échappaient de tous ces étangs et de tous ces marais qui ne pouvaient plus, faute de débouchés, envoyer leurs eaux à la mer. Alors les habitans aisés désertèrent leur ville; les pauvres, découragés, dévorés par la misère et la contagion, continuèrent à mourir avant le temps fixé à la fin de la vie humaine. Enfin le gouvernement, qui ne s'était aucunement inquiété de cette effroyable dépopulation,

s'aperçut qu'elle portait atteinte à ses intérêts; les bras manquaient pour exploiter les salines de Peccais; de sorte que les fermiers du roi, qui n'osaient plus, au reste, approcher d'Aigues-Mortes, furent forcés d'approvisionner ailleurs leurs greniers. L'état ne s'inquiéta pas de la ville déserte et moribonde, mais il s'inquiéta de cette branche de ses revenus qu'elle brisait dans son agonie.

Alors un arrêt de Louis XV, en date du 14 août 1725, ordonna la construction d'un canal, et affecta aux dépenses le produit d'une augmentation de cinq sous par minot sur l'impôt du sel; les travaux commencèrent immédiatement, et furent achevés vingt ans après.

Deux môles en maçonnerie, distans d'environ deux toises, et se prolongeant parallèlement à la distance de cent cinquante pas dans la mer, protégèrent l'écoulement des eaux, auxquelles le Vistre et le Vidourle, qui viennent s'y jeter, impriment un cours qui non seule-

ment les entraîne vers la mer, mais encore repousse les amas de sable qui, sans cette force de répulsion, se formeraient nécessairement à son embouchure.

Nous descendîmes près du phare au moment où un douanier qui pêchait à la ligne était au plus fort d'une lutte avec un énorme loup de mer qui venait, non pas de mordre à son hameçon, mais de l'avaler. Le pauvre homme n'osait tirer l'animal de l'eau, eu égard à la faiblesse de l'instrument au bout duquel il se débattait. En conséquence, il avait pour le prisonnier, qui menaçait de rompre sa chaîne, tous les égards imaginables; il lui rendait de la ligne, lui en reprenait, lui en rendait encore, l'amenait jusqu'à la surface de l'eau, puis lui permettait de replonger dans ses profondeurs; le pêcheur en suait à grosses gouttes. Nous profitâmes de la circonstance pour faire avec lui un marché à forfait. Nous lui proposâmes un écu du poisson, pêché ou non pêché, à nos risques et périls. Le marché

fut accepté : il reçut d'une main les trois francs, et nous remit de l'autre le manche de la ligne. Nous continuâmes la même manœuvre, l'attirant doucement, comme l'avait fait le douanier, jusqu'à la surface de l'eau. Seulement, au moment où il apparut, Jadin, qui l'attendait avec ma carabine, lui envoya au travers du corps une balle qui termina la contestation. Le blessé se débattit un instant encore ; mais c'étaient les dernières convulsions de l'agonie, et bientôt il revint de lui-même et le ventre en l'air flotter sur l'eau. Cependant, comme on n'osait pas se fier à la force du crin auquel il était suspendu pour lui faire traverser l'espace de dix ou douze pieds qui se trouve entre le haut de la chaussée et le niveau du canal, on mit une barque à la mer, et on alla repêcher le mort, qui pesait de six à sept livres, et qui fut immédiatement destiné à faire le fond d'une bouillabaisse.

La bouillabaisse est aux Languedociens et aux Provençaux ce que la polenta est aux Mi-

lanais et le macaroni aux Napolitains; seulement la polenta et le macaroni tiennent de la simplicité primordiale et antédiluvienne, tandis que la bouillabaisse est le résultat de la civilisation culinaire la plus avancée. La bouillabaisse est à elle seule toute une épopée remplie d'épisodes inattendus et d'accidens extraordinaires; et il n'y a peut-être que Méry, dans la capitale, qui puisse dire combien d'espèces diverses de poissons, de polypes et de coquillages doivent participer à sa confection, et juste à quel bouillon la casserole qui la contient doit être enlevée du feu pour qu'elle mérite consciencieusement son nom significatif de *bouillabaisse*.

Notre hôte ne voulut confier à personne autre qu'à ses matelots la confection d'un mets national dont il désirait que nous emportassions un souvenir digne de sa réputation; encore se réserva-t-il la surveillance suprême de la manœuvre. Il en résulta que Jadin et moi nous nous trouvâmes abandon-

nés pour deux heures à nous-mêmes ; de sorte qu'il alla au milieu des montagnes de sables mouvans qui bordent la mer et s'adossent aux quelques maisons du Grau du Roi, chercher un point dont il pût faire une vue de la ville, tandis que moi je montais au plus haut du phare pour embrasser d'un coup d'œil toute la côte.

Arrivé au-dessus de la lanterne qui sert de fanal, je dominai tout le plat pays environnant. A mes pieds j'avais les dix ou douze maisons qui forment le petit port du Grau du Roi ; au premier plan, les montagnes de sables, au milieu desquelles j'apercevais Jadin assis et travaillant, tandis qu'autour de lui passaient au galop, soulevant la poussière sous leurs pieds, des bandes de taureaux noirs de la Camargue poursuivis par leurs gardiens, armés d'une lance et montés sur ces petits chevaux blancs qu'on prétend d'une race arabe, laissés par les Sarrasins pendant leur séjour dans le Midi. Au second plan s'étendaient

les étangs du Reposset, de la commune du Roi, de la Ville et de la Marette, dont les eaux immobiles et d'une couleur de bleu foncé, entrecoupées de languesde terres et plantées de roseaux et de tamaris, semblaient avoir la solidité d'une nappe d'acier bruni. Au troisième plan s'élevaient les murailles de la ville, derrière lesquelles disparaissaient les maisons, qui n'ont toutes, comme nous l'avons dit, qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et vers lesquelles guidait la vue le grand canal qui lui sert de communication avec la mer, tout chargé de barques vides amarrées à ses rives, et qui flottent comme d'énormes poissons morts; enfin, à l'horizon, le mont Ventoux, au sommet couvert de neige, blanche sentinelle avancée de la grande chaîne des Alpes.

Je restai au haut de mon phare, contemplant cet étrange paysage, dont rien ne peut rendre la solitude et la tristesse, jusqu'au moment où le signal du dîner, qui était un coup de fusil, nous fut donné par notre ponctuel

Amphitryon. Je vis Jadin, sensible à l'appel, plier son bagage et s'acheminer vers le lieu du rendez-vous ; quant à moi, je n'eus qu'à descendre, attendu que c'était dans les bâtimens mêmes du phare que la table était dressée.

La bouillabaisse était homérique.

Aussitôt après le dîner, nous remontâmes tous trois à notre belvéder, afin d'assister au coucher du soleil. L'air était d'une pureté si merveilleuse, qu'on apercevait à l'occident toute la côte qui s'étend depuis Montpellier jusqu'à Perpignan ; puis, au-delà de cette côte, comme un nuage, comme une ombre, comme une vapeur, les Pyrénées ; à l'orient, tout le delta de la Camargue ; au midi, la mer immense en feu ; au nord, la ville orientale, toute resplendissante des derniers rayons du soleil.

Il y eut une demi-heure à peu près pendant laquelle tout cet horizon garda sa couche dorée et la mer sa teinte de feu. Mais bientôt le soleil descendit à l'occident ; en même temps l'ombre sembla monter de la terre. Peu à peu

la mer reprit sa couleur glauque, la ville son voile grisâtre; le mont Ventoux seul resta encore éclairé dans ses hautes régions; bientôt il n'y eut plus que sa cime qui étincela comme un volcan. Enfin cette dernière flamme, image de la vie, s'éteignit à son tour, et tout le paysage, déjà envahi par l'ombre, appartint enfin à la nuit.

Nous regagnâmes la ville en suivant les bords du canal. Arrivés à l'extrémité de l'étang du Reposset, M. Vigne nous fit faire quelques pas à droite, et nous montra les restes d'un ancien mur qui devait remonter au douzième ou au treizième siècle. Ces ruines, nommées la Peyrade, sont une nouvelle preuve que du temps de la croisade la mer ne s'avançait pas jusqu'à Aigues-Mortes.

Il y a peu de chemins aussi mélancoliques que celui qui conduit du Grau du Roi à la ville : l'heure crépusculaire le rendait, au reste, encore plus triste. Nous n'aperçûmes pas une seule personne pendant les trois quarts

de lieue, quoique de temps en temps nous vissions à notre droite de misérables cabanes trempant leurs pieds pourris dans l'eau dormante des étangs, et de temps en temps à notre gauche un jet de feu suivi de la détonnation d'une arme. C'était celle de quelque chasseur à l'affût, guettant les canards et les macreuses qui vont capricieusement, par bandes de deux ou trois cents, d'un de ces étangs à l'autre, et qui, en passant au-dessus des îles couvertes de tamaris, se livrent ainsi d'eux-mêmes au fusil des paysans; car tous les Aigues-Mortains, affranchis par saint Louis, ont conservé le droit de chasse et de pêche, et chacun a dans sa maison ou dans sa cabane son filet et sa canardière.

Il était huit heures à peine lorsque nous rentrâmes à Aigues-Mortes, et cependant toutes les fenêtres étaient closes, toutes les portes fermées; pas une lumière ne dénonçait un reste de vie dans ce cadavre. Nous traversâmes plusieurs rues aussi solitaires que celles d'Her-

culanum ou de Pompéia ; enfin nous rentrâmes dans la maison de notre hôte, et il ne nous fallut rien moins que les lumières joyeuses qui nous y attendaient et la figure amicale de son frère, qui venait passer la soirée avec nous, pour nous enlever de la poitrine cette montagne de tristesse qui l'oppressait.

Nous consacrâmes la matinée du lendemain à faire le tour des murailles et à visiter la ville. Le premier soin nous tint quarante minutes à peu près, et le second deux heures. Les murailles, comme nous l'avons dit, sont merveilleuses de conservation ; quant à la ville, elle n'offre rien de remarquable, et ses églises des Pénitens-Gris et des Pénitens-Blancs ne méritent ni le nom de monument ni la peine d'être vues.

A trois heures de l'après-midi, nous prîmes congé de notre cicérone, qui, hospitalier jusqu'au bout, ne voulut nous abandonner que dans le coche de Beaucaire, qui devait nous jeter, en passant, à Saint-Gilles.

X

Une Ferrade.

Le canal de Beaucaire longe le petit Rhône, et par conséquent côtoie la Camargue. Malheureusement, comme il est encaissé entre deux chaussées de douze ou quinze pieds chacune, il est impossible de découvrir autre chose que les deux chevaux qui tirent le coche et le paysan qui les fouette. Quand nous eûmes épuisé toutes les tentatives que nous

suggéra notre imagination pour dominer le paysage, et quand nous fûmes convaincus que décidément la chose était impossible, nous prîmes notre parti. Jadin et moi nous nous établîmes chacun sur une table, lui blairotant son croquis d'Aigues-Mortes, et moi mettant en ordre les notes que j'avais recueillies pendant les deux jours que nous venions d'y passer. Les voyages par le coche ont cela de commode, que, le mouvement étant insensible, on peut écrire ou dessiner tout en marchant. Il est vrai que la société que l'on y rencontre est généralement peu disposée à la méditation; mais cette fois nous étions presque seuls, de sorte que tout en écrivant et dessinant nous arrivâmes à Saint-Gilles sans nous en douter.

L'ancien nom de Saint-Gilles était Rhode, et Rhode était l'une des deux villes bâties par les Rhodiens, qui, si nos lecteurs se le rappellent, avaient tenté de poursuivre dans les Gaules la civilisation phénicienne. Un de ses évêques, qui portait le nom latin d'Egidius,

que nous avons francisé en en faisant Gilles, fut le parrain de la ville chrétienne, dans laquelle on ne retrouve, au reste, aucun monument antique, si ce n'est quelques inscriptions tumulaires, quelques fûts de colonnes de marbre, et deux ou trois chapiteaux de porphyre. En échange, l'église de Saint-Gilles est le monument le plus complet que l'art bysantin ait conservé debout, non seulement en France, mais peut-être en Europe.

Outre le mérite de l'art, l'église de Saint-Gilles a encore celui des souvenirs : ce fut devant son porche que Raymond VI, dit le Vieux, neveu du roi Louis-le-Jeune, et beau-frère de Richard Cœur de Lion, fit, la corde au cou, pieds nus et en chemise, abjuration de l'hérésie vaudoise et amende honorable de la mort de Pierre de Castelnau, légat du pape Innocent II, qui avait été assassiné sinon par ordre du comte, du moins sans qu'il s'opposât au meurtre ou qu'il se mît en peine de punir les meurtriers.

Sous la basilique est une église souterraine non moins curieuse que l'église supérieure. Elle renferme deux souvenirs sanglans des haines religieuses : l'un est le tombeau de Pierre de Castelnau, assassiné par les Vaudois; l'autre est le puits où les protestans jetèrent les enfans de chœur de l'église, qui y tombèrent en criant *Hosanna ! Christe, fili Dei, miserere nobis !*

La visite de l'église et l'examen de tous ses détails nous prirent toute la matinée du samedi, de sorte que ce ne fut que sur les deux heures que nous pûmes partir pédestrement pour Nismes, le village de Saint-Gilles n'ayant à nous offrir ni un cabriolet ni un cheval de louage.

Heureusement qu'une course de quatre lieues de pays n'était pas de nature à nous effrayer ; nous acceptions, au contraire, avec grand plaisir ces occasions de voir le terrain pied à pied; et n'eût été l'impossibilité de transporter avec nous le bagage nécessaire à un voyage

d'un an, je crois même que nous n'eussions jamais adopté d'autre mode de locomotion. En effet, j'en appelle à tous ceux qui ont voyagé l'album du poète sous le bras et le carton du dessinateur sur l'épaule : y a-t-il bonheur comparable à celui de cette vie vagabonde, libre d'elle-même, qui se tourne indifféremment vers le point de l'horizon qui lui plaît, s'arrête où elle trouve moisson, s'éloigne au premier ennui sans regret de la veille, emportant sa richesse du jour, et sans crainte du lendemain, certaine qu'elle est que chaque aurore amènera sa rosée, chaque midi son soleil, et chaque soir son crépuscule et sa fraîcheur? Je n'ai jamais compris que ce soit ceux qui pourraient voyager toujours qui ne voyagent presque jamais.

Quant à moi, je l'avoue, les meilleurs et les plus doux souvenirs de ma vie sont ceux de ces courses faites en Suisse, en Allemagne, en France, en Corse, en Italie, en Sicile et en Calabre, soit de moitié avec un ami, soit seul

avec ma pensée. Les objets qui, sous votre regard, n'ont souvent pris qu'une couleur vulgaire, prennent, du moment qu'on les revoit avec le souvenir, une teinte poétique dont vous n'auriez jamais cru que la mémoire pût les revêtir. Aussi ne faut-il pas revoir les lieux qu'on a vus, si l'on veut conserver la virginité du premier aspect. Il en est des paysages comme des hommes, il ne faut pas en explorer les détails si l'on veut en admirer l'ensemble.

Ce trajet de Saint-Gilles à Nismes n'offre rien de remarquable, et cependant je m'en souviens avec grand plaisir; non que j'aie conservé mémoire des accidens de terrain que nous avons rencontrés sur notre route, pas un seul n'est présent à mon souvenir; mais ce que je me rappelle, c'est un magnifique jour de l'automne méridional, le son des cloches traversant un air limpide et facile à respirer, enfin un air de fête répandu dans toute cette campagne, et qui lui venait des groupes de paysans qui se rendaient à Nismes, endiman-

chés dès le samedi pour la Ferrade du lendemain.

En approchant de Nismes, à notre retour d'Aigues-Mortes, nous fûmes frappés d'un étrange spectacle: la ville semblait une immense ruche, autour des portes de laquelle se pressaient des milliers d'abeilles; c'étaient des cris, des rumeurs et des bourdonnemens, comme on en entend dans les émeutes populaires. Au milieu de tout ce fracas on distinguait les roulemens du tambour et les éclats des fusées. Nous doublâmes le pas, pour ne rien perdre de ces préparatifs, et en franchissant la porte nous tombâmes, du premier bond, au milieu de la procession qui faisait l'annonce. Elle se composait de tambours et de hautbois, derrière lesquels marchait un gamin de douze ou quinze ans, sans souliers, vêtu d'une chemise, d'un simple pantalon de cotonnade soutenu par une seule bretelle, et portant une espèce de perche au haut de laquelle on lisait sur une planche clouée en travers :

GRANDE FERRADE. — Derrière cette espèce de porte-enseigne, venait, bras dessus, bras dessous, la moitié des ouvriers et des grisettes de la ville; l'autre moitié était aux fenêtres. Nous nous mîmes à la suite de cette procession, et nous arrivâmes à l'hôtel.

J'y trouvai une lettre de Reboul. Forcé de tenir la promesse qu'il avait faite à un ami d'aller passer le dimanche à la campagne, il s'excusait auprès de nous de ne pouvoir nous faire les honneurs de la fête; mais il se mettait à notre disposition pour toute la journée du lundi.

La Ferrade était pour le lendemain trois heures : notre hôte nous promit d'envoyer un de ses marmitons à la queue pour nous retenir deux places. Nous nous couchâmes donc parfaitement tranquilles.

Vers une heure du matin, je fus réveillé par un grand bruit qui venait du dehors. Je courus à la fenêtre, et j'aperçus au bout de la rue une masse informe qui venait rapide-

ment au milieu de rumeurs confuses composées de voix d'hommes, de hennissemens de chevaux et de mugissemens terribles; c'étaient les taureaux sauvages de la Camargue qui devaient servir au spectacle du lendemain. Ils entraient à Nismes poursuivis par leurs conducteurs à cheval, qui, pour les empêcher de s'écarter, couraient de la queue aux flancs, comme font les chiens de berger à l'entour du troupeau. J'appelai aussitôt Jadin, pour qu'il vît cette course étrange; mais pendant le temps qu'il mit à se lever, cette troupe d'hommes et d'animaux, auxquels les ténèbres prêtaient une apparence fantastique, était passée comme une vision du sabbat, emportant avec elle ses clameurs et sa poussière; de sorte que, lorsqu'il vint, il ne trouva plus que la rue vide et silencieuse, à l'exception, dans le lointain, d'une ombre et d'un bruit pareils à ceux d'un escadron de cavalerie qui disparaît.

Lorsque je me réveillai le lendemain, je

crus avoir fait un rêve. Je parlai à notre hôte de cette apparition nocturne comme d'une chose que je n'osais pas affirmer avoir vue. Alors il m'expliqua que les taureaux entraient ainsi de nuit, parce que, de jour, ils fouleraient aux pieds tout ce qu'ils rencontreraient devant eux. Ils se rendaient ainsi droit au cirque, où on les enfermait sous la voûte de l'amphithéâtre qui servait autrefois de loge aux lutteurs. Pendant qu'il me donnait cette explication, nous entendîmes de nouveau le tambour de la veille, et la procession de la Ferrade passa, accompagnée d'une multitude encore plus grande que celle qui la suivait la veille.

Comme le spectacle ne commençait qu'à trois heures, et comme nous avions toute notre matinée à nous, nous l'employâmes à faire une visite à la tour Magne, que nous avions aperçue la veille en revenant de Saint-Gilles. Ce monument, dont on ignore complètement la destination primitive, sert aujourd'hui de

télégraphe; c'est, comme l'indique son nom, une grande tour d'une centaine de pieds de haut, et qui, vers la fin du douzième siècle, servait de forteresse aux comtes de Toulouse. Vers le commencement du dix-septième l'opinion que c'était un ancien ærarium[1] romain prévalut, et prit une telle consistance, qu'un bourgeois de Nismes, nommé François Traucat, demanda et obtint de Henri IV l'autorisation de faire des fouilles dans l'intérieur de cet édifice. Cette autorisation fut accordée le 22 mai 1601, « à la charge par le dict Traucat, de fère l'advance des fraix qu'il conviendra pour cet effaict; et tout ce quy se trouvera audict trésor, soit or, argent, mestail ou autres choses, le tiers en demeurera audict Traucat; nous réservons les autres deux tiers pour employer en nos urgentes affaires.

» Donné à Fontainebleau le 22 may, l'an de grâce 1601, de notre règne le douzième. »

[1] Trésor public.

Les fouilles furent faites aux frais dudit Traucat; mais le bourgeois de Nismes y perdit son temps et son argent.

Comme nous achevions notre inspection, nous entendîmes de nouveau les tambours et les hautbois de la Ferrade qui passaient sur la place de la Fontaine et se rendaient aux Arènes. En effet, il était trois heures moins un quart; les cercles, les cabarets, les cafés se dégorgeaient dans les rues. Le boulevard qui descend de la salle de spectacle à la porte Saint-Antoine, et celui qui va des casernes à l'esplanade, se remplissaient d'une foule immense. C'était à croire que, si vastes que soient les Arènes, elles ne pouvaient contenir leurs spectateurs. Aussi doublâmes-nous le pas et arrivâmes-nous assez à temps pour nous mettre à la queue de cinq ou six mille personnes. Nous fûmes donc rassurés en voyant que nous étions des premiers.

En effet, à peine la grille fut-elle ouverte qu'attendu qu'il n'y avait pas de billets à pren-

dre au bureau, la foule s'engouffra dans le monument avec une rapidité incroyable. Comme, grâce à notre haute taille, nos deux têtes dominaient toutes les autres, nous voyions cette grande porte béante qui dévorait ainsi toute une population, et, poussés nous-mêmes par dix mille personnes amassées derrière nous, nous nous sentions invinciblement attirés vers la gueule du monstre, qui nous engloutit à notre tour; mais à peine étions-nous avalés par lui, que, comme Jonas, nous nous trouvâmes parfaitement à l'aise dans le ventre de notre baleine. Les six mille personnes qui nous avaient précédés étaient éparpillées sur les gradins sans produire plus d'effet ni paraître plus nombreux que dans nos salles de spectacle les quelques claqueurs que l'on fait entrer avant le public. Nous n'eûmes pas à nous inquiéter de retrouver le marmiton chargé de garder nos places; nous l'en laissâmes profiter pour lui-même, et nous allâmes nous établir sur l'estrade des vestales.

En ce moment Mylord, qui nous avait perdus dans la presse, parut dans l'arène, poursuivi par les gardiens, qui, comme les factionnaires des Tuileries, ont ordre de ne pas laisser entrer les chiens sans maîtres. Nous primes pitié de la pénible situation de notre compagnon de voyage, qui, tout en fuyant, faisait flamboyer ses gros yeux qu'il roulait circulairement autour du cirque, nous cherchant au milieu des six ou huit mille spectateurs déjà placés. Jadin fit entendre un sifflement particulier. Mylord s'arrêta tout court, nous aperçut, s'élança vers nous de gradins en gradins, bondissant de toute la vigueur de ses courtes et fortes jambes; mais au troisième bond il disparut tout-à-coup comme s'il se fût abîmé. Un trou creusé par le temps s'était trouvé de l'autre côté du gradin qu'il franchissait, et il avait disparu dans les profondeurs de l'amphithéâtre comme Décius dans son gouffre.

Nous courûmes aussitôt à l'orifice exté-

rieur, plongeant nos regards dans les cavités du monument; mais nous n'apercevions au fond que les débris et les pierres sur lesquels Mylord avait dû s'aplatir, et, comme nous l'aimions beaucoup, malgré les querelles que son antipathie pour les chats nous faisaient tous les jours avec les aubergistes et les paysans, nous descendîmes rapidement par le plus proche vomitoire, afin de lui porter secours. Mais ce fut vainement que nous cherchâmes trace de lui à l'endroit où il était tombé, et que nous reconnaissions à la forme de son ouverture; ce fut en vain que nous le sifflâmes dans les tons que nous savions lui être les plus agréables, que nous l'appelâmes par son prénom de Hope et par son nom de Mylord; rien ne répondit. Nous crûmes en conséquence que, satisfait de ce qu'il avait vu du spectacle, il était retourné à l'hôtel, et nous nous mîmes en devoir de regagner notre estrade, lorsqu'en remettant le pied dans le cirque, nous aperçûmes notre ami Mylord défendant nos

chapeaux contre deux personnes qui voulaient les ôter de leur place pour y mettre leurs personnes. Nous allâmes en aide à notre gardien, qui nous reçut en tortillant les reins et en remuant la queue d'une manière tout-à-fait joyeuse. Nous l'examinâmes avec attention; il n'avait aucune trace de la chute qu'il avait faite, et paraissait tout aussi tranquille que s'il ne lui était absolument rien arrivé : en conséquence, nous lui fîmes signe de se coucher à nos pieds, ce qu'il fit immédiatement.

Pendant ce temps le cirque s'était à peu près rempli : tous les gradins praticables étaient couverts, on ne voyait d'inoccupés que les endroits ruinés; de sorte que les spectateurs les plus rapprochés n'étaient séparés de l'arène que par le mur de six pieds qui règne tout autour, et les plus élevés se tenaient debout sur l'attique de l'amphithéâtre; quelques-uns même étaient montés comme des singes à l'extrémité des grands piquets bleus plantés dans les trous des poutres des-

tinées à soutenir autrefois le velarium, et de nos jours à recevoir un pavillon tricolore dans les grandes circonstances, telles que le passage du duc d'Orléans, la fête du roi, ou l'anniversaire des 27, 28 et 29 juillet.

Enfin, quand les dernières pierres eurent disparu sous ce flot d'hommes, comme un reste de terre sous un déluge, quand il n'y eut plus personne aux grilles extérieures, quand on fut bien convaincu que toute la ville était réunie dans les Arènes, on ferma les portes. Le trompette de la ville, héraut de la fête, s'avança dans l'aire du cirque, et fit entendre une fanfare. Sur ses dernières notes, deux paysans, montés sur leurs petits chevaux blancs de la Camargue, entrèrent, tenant chacun un trident à la main, et firent le tour de l'amphithéâtre, en chassant les promeneurs attardés, qui allèrent prendre, comme ils purent, place dans l'immense entonnoir, et laissèrent le cirque aux combattans.

Ce fut alors qu'en examinant le peu de hau-

tour du mur qui protégeait les spectateurs, je me demandai comment les gradins antiques étaient défendus contre la rage des animaux que les populations venaient voir égorger par milliers. Un rempart de six pieds peut-être suffisait pour arrêter les animaux pesans ; encore je crois que dans les courses espagnoles il arrive souvent que les taureaux, et surtout les taureaux navarrais, qui sont les plus légers, franchissent la première palissade, qui est de cinq pieds, et se trouvent dans un corridor dont l'étroitesse seule les empêche de s'élancer par dessus la seconde barrière, qui est plus élevée cependant de quinze ou dix-huit pouces : mais dans les jeux antiques, où les animaux combattans étaient des tigres, des panthères et des lions, où César fit descendre un serpent de cinquante coudées, qui n'avait qu'à dérouler quelques-uns de ses anneaux et à dresser la tête pour atteindre au quatrième ou au cinquième rang des gradins, et Agrippa vingt éléphans, dont les trompes devaient

toucher l'estrade des vestales et de l'empereur, quelles barrières protégeaient donc les spectateurs, qu'on n'en retrouve nulle trace, et que cependant pas un auteur contemporain ne signale un seul accident de la nature de ceux qui, sans un rempart ou une grille, auraient dû cependant être si communs[1] ?

J'en étais là de mes réflexions, que je communiquais à Jadin, lorsqu'un grand cri de joie retentit : nous jetâmes les yeux sur l'arène, et, au-dessus de nous, contre la porte qui s'était refermée derrière lui, nous aperçûmes le premier taureau, qui, épouvanté de ces rumeurs, essayait vainement de rentrer à reculons sous la voûte d'où il venait de sortir. Habitué qu'il était aux vastes solitudes de la Crau, aux plaines sablonneuses d'Aigues-Mortes, ou aux marais de la Camargue, il semblait

[1] Mérimée, dans son excellent ouvrage sur les monumens historiques du Midi de la France, se livre à quelques recherches sur le même sujet ; mais il ne trouve, dans les découvertes des archéologues, et dans les fouilles faites jusque aujourd'hui, rien qui éclaircisse la question.

stupéfait, et roulait sur ce cercle de spectateurs dans lequel il se trouvait enfermé son regard stupide, sombre et féroce. Alors, ne voyant aucune issue, et se sentant entouré d'un cercle de granit, il baissa la tête, fit entendre un long mugissement, et se mit à creuser la terre de ses pieds de devant. Ces démonstrations hostiles furent accueillies par des cris de joie; mais celui de tous les spectateurs sur lequel elles produisirent le plus d'effet fut, sans contredit, Mylord, qui, de couché qu'il était, se leva convulsivement, hérissa son poil, et, se rappelant ses anciennes luttes de la barrière du Combat, se serait élancé à l'instant même dans l'aire, si son maître ne l'eût retenu par son collier.

Pendant ce temps l'un des deux cavaliers avait fait quelques pas dans la direction du taureau, qui, tout-à-coup, voyant que c'était décidément là l'ennemi qu'il avait à combattre, se précipita sur lui, tête baissée, avec une telle rapidité, que tout l'amphithéâtre poussa

une clameur, composée de trente mille voix qui criaient à la fois : *Prends garde!* Mais le léger étalon de la Camargue fit un bond de côté, si adroit et si précis, qu'on eût cru que les deux adversaires ne s'étaient pas touchés, si le taureau, pliant sur ses jarrets de derrière, n'eût levé la tête en mugissant, et, secouant ses naseaux percés par le trident du cavalier, n'eût moucheté le sable de l'arène de larges gouttes de sang. Des applaudissemens pour l'homme et des injures pour l'animal partirent à l'instant même de tous les points du cirque, et les animèrent tous deux, l'un à continuer ses avantages, et l'autre à venger son échec. En effet, le taureau, sans être distrait par la vue du second cavalier, qui venait le provoquer à son tour, tourna son regard en rond pour chercher celui qui l'avait blessé, et, l'apercevant à l'autre bout de l'amphithéâtre, il se retourna de son côté, toujours immobile, mais prêt à s'élancer. Alors le paysan mit son cheval au galop et tourna tout à l'entour du

cirque, comme font dans leurs exercices les écuyers de Franconi. Le taureau le suivit des yeux, tournant lui-même sur ses pieds de derrière, puis tout-à-coup il s'élança, calculant avec une merveilleuse sagacité l'endroit où il devait rencontrer cheval et cavalier et les clouer contre le mur. Mais ses ennemis avaient deviné cette manœuvre; le cheval, lancé au galop, s'arrêta en se cabrant, et le taureau, emporté par sa course, vint comme un bélier antique heurter du front la muraille, à trois pieds à peu près devant lui. La violence du choc fut telle, qu'il tomba sur le coup et se coucha étourdi et tremblant, comme si la masse d'un boucher s'était abaissée sur sa tête. Le paysan piqua son cheval, qui sauta légèrement par dessus le taureau couché. Aussitôt un homme vêtu d'écarlate, et à peu près pareil aux anciens diables de l'Opéra, sortit d'une des voûtes tenant un fer rouge à la main, et vint l'appliquer sur la cuisse de l'animal, qui, ne songeant plus à se défendre, se contenta de

soulever la tête en poussant un gémissement plaintif, se laissa passer une corde autour du cou, et se relevant sans aucune résistance, suivit, aux grands applaudissemens de la multitude, l'homme écarlate, sous la voûte opposée à celle d'où il était sorti. A peine l'animal vaincu avait-il disparu derrière cette grille, que celle d'en face s'ouvrit, et qu'un second taureau s'avança dans l'arène.

Mais, il faut l'avouer à la honte de la race bovine de la Camargue, celui-ci n'avait aucune des qualités belliqueuses du premier, tant il est vrai que chez les animaux d'une même contrée, comme chez les hommes d'une même patrie, les caractères sont non seulement différens, mais encore opposés. En effet, l'impression que produisit au nouveau venu le passage des ténèbres au jour, et la comparaison de la vue des roseaux et des tamaris solitaires de la Camargue avec ces trente mille spectateurs étagés sur leurs gradins, fut visiblement un sentiment de terreur. Il se retourna pour rentrer par la

porte fermée, et, voyant que la retraite était impossible, il fit autour du cirque quelques pas inégaux et égarés. Alors les deux cavaliers, voyant à quel antagoniste ils avaient affaire, se rapprochèrent de chaque côté de lui avec les mêmes précautions que prennent deux chiens qui veulent coiffer un sanglier, et, lui prenant les naseaux entre les deux tridens, ils le conduisirent ainsi jusqu'au milieu de l'arène. Là une espèce de boucher bâti en Hercule les attendait, et, prenant le taureau par les deux cornes, pesant d'une main et levant de l'autre, il le renversa sur le flanc. Aussitôt le même homme rouge sortit de nouveau de sa voûte, vint marquer sur la cuisse le patient animal, et, le chassant devant lui avec des pierres, lui fit prendre le chemin de l'arcade où il devait retrouver son camarade, à qui sa belle défense avait valu autant d'applaudissemens que sa lâcheté, à lui, lui valait d'injures et de huées. Aussi, il n'était pas encore sorti de l'arène, que tous les spectateurs criaient

d'une seule voix : Un autre ! un autre !... Ils furent aussitôt obéis, et le nouvel adversaire se présenta si rapidement, qu'il fut au milieu du cirque avant qu'on eût eu le temps de le voir sortir. Celui des deux hommes qui n'avait pas encore combattu s'apprêta aussitôt. Au reste, les apprêts ne furent pas longs : ils consistèrent à mettre son trident en arrêt à peu près comme nos anciens chevaliers leurs lances. Puis, ayant, en faisant adroitement reculer son cheval, pris autant de champ que lui permettaît la grandeur du cirque, ce fut lui qui s'élança sur le taureau immobile, qui, le voyant venir à lui, leva la tête si rapidement, que son antagoniste n'eut point le temps de relever le trident qui devait seulement lui percer les naseaux, et qui, au lieu de cela, alla s'enfoncer de toute la longueur de sa triple pointe, c'est-à-dire de deux ou trois pouces, au milieu de sa poitrine. Le cavalier, craignant de tuer l'animal, qu'il ne voulait qu'exciter, lâcha la lance, dont le manche tomba à terre et dont

le fer resta enfoncé au-dessous de sa gorge.

Cette maladresse ne fut point du goût de l'amphithéâtre, qui hurla comme si c'eût été lui qui eût reçu le coup. Quant au taureau, à peine se sentit-il blessé, que, par un sentiment naturel aux animaux, il se raidit contre l'arme qui était restée dans sa plaie, marchant, si on peut le dire ainsi, contre sa blessure et contre sa douleur. Mais, au bout de deux ou trois pas, le manche du trident, creusant la terre, trouva un point d'appui assez fort pour résister. Le taureau fit un effort terrible, qui lui eût enfoncé le trident de plusieurs pieds dans le corps, s'il n'eût été arrêté par la barre transversale qui formait la base des pointes. Le manche de l'arme plia comme un arc, puis se rompit tout-à-coup, et l'animal, emporté par sa force même, alla tomber sur les genoux, laissant un des tronçons derrière lui et gardant l'autre dans sa poitrine.

Ce fut alors que le cavalier qui l'avait blessé, prenant le trident de son compagnon, re-

vint au taureau pour réparer, par une plus loyale attaque, la faute qu'il avait commise, et avant qu'il ne fût relevé lui enfonça le fer de sa lance dans les naseaux. L'animal, rendu à la vie par la douleur, se redressa aussitôt; et alors commença un véritable combat. Le taureau mugit et se précipita sur le cavalier, qui bondit de côté en lui faisant une nouvelle blessure. Le taureau, frappé, leva en mugissant sa tête ensanglantée, cherchant des yeux son ennemi, qui déjà l'attendait. A peine l'eut-il vu, qu'il revint à la charge, et reçut un nouveau coup. Changeant aussitôt de haine, il tenta de s'attaquer au cheval; mais celui-ci, fait à de pareilles manœuvres, multiplia ses bonds intelligens de manière à présenter toujours à son ennemi la pointe du trident de son cavalier. Alors tout le cirque applaudit avec rage, mais comme on applaudissait dans les anciens cirques, avec des trépignemens de fureur, et il s'éleva de cette cuve de granit, chauffée par un soleil de vingt-

quatre à vingt-cinq degrés, un bruit sans nom, des clameurs inouies, un rugissement comme celui des vagues de l'Océan pendant une tempête. Mais tout-à-coup cette rumeur immense cessa comme par enchantement : le taureau, désespérant d'atteindre son ennemi, avait marqué une autre victime : c'était le second cavalier, qui avait eu l'imprudence de rester sans armes dans l'arène. Un cri l'avertit du danger qu'il courait, et il put éviter la première atteinte; mais, abandonnant complètement le cavalier armé, le taureau se mit à sa poursuite. C'est alors qu'on put juger de la supériorité de la course du taureau sur celle du cheval; car à peine ce dernier avait-il fait trente pas en fuyant, qu'il fut atteint au flanc par son ennemi : cheval et cavalier roulèrent chacun de son côté. Le taureau hésita un instant entre ses deux ennemis, et presque aussitôt, mettant sa tête entre ses jambes, il se précipita sur l'homme; mais avant qu'il eût fait quatre pas, un nou-

vel adversaire se trouva sur son chemin : cet adversaire, c'était Mylord, qui du premier bond s'était élancé de l'estrade dans le cirque, et du second au nez du taureau, où il avait fait une prise. L'animal, surpris, s'arrêta tout-à-coup, releva la tête, et montra aux spectateurs le terrible boule-dogue pendu à ses naseaux par ses dents de fer. Pendant ce temps, le paysan renversé, se relevant, courut s'abriter sous la voûte où était l'homme rouge. Quant au cheval, il se redressa sur ses genoux, essayant de suivre son maître; mais il retomba presque aussitôt : la corne avait pénétré de toute sa longueur dans le flanc gauche. Pour le second cavalier, ne sachant plus comment attaquer le taureau, il l'attendit.

Le résultat de la lutte ne fut pas long : l'animal, blessé à la poitrine, harassé de ses charges réitérées et inutiles, tenta d'abord d'écraser Mylord sous ses pieds; mais Mylord savait son métier aussi bien qu'aucun taureau de la Camargue. Chaque fois que le

taureau baissait la tête, comme Antée, Mylord touchait la terre et reprenait de nouvelles forces. Le taureau alors relevait le front et secouait convulsivement son ennemi. Mylord se laissait secouer, mais la mâchoire infernale ne se desserrait pas d'une ligne. Cela dura cinq minutes à peu près, le taureau courant comme un fou, tantôt la tête haute, tantôt la tête basse; enfin, il s'arrêta, tremblant sur ses quatre jambes. En ce moment le boucher sortit de la voûte et vint à lui; le taureau, en le voyant s'avancer, retrouva un reste de forces, et s'élança à sa rencontre; mais son dernier adversaire le saisit par les cornes, et, exécutant la même manœuvre qu'il avait déjà opérée, le renversa sur le côté. Aussitôt Mylord, voyant son ennemi abattu, lâcha sa prise, et revint, joyeux et modeste, ne se doutant pas qu'il faisait l'admiration de trente mille personnes, se coucher tout sanglant à nos pieds.

Quant à nous, craignant que l'enthousiasme

n'allât jusqu'à nous décerner les honneurs de l'ovation, nous profitâmes du moment où la foule, toute prête à se retourner de notre côté, prêtait un reste d'attention à l'opération de la marque, pour nous échapper par un vomitoire qui s'ouvrait derrière nous. Notre retraite triomphale se fit sans empêchement, et Mylord, nous suivant sans regret, emporta pour tout fruit de sa victoire le compliment du portier, qui, en nous ouvrant la grille avec respect, nous dit en secouant la tête : — C'est égal, vous pouvez vous vanter d'avoir là un fier chien !...

Je rentrai à l'hôtel, la tête pleine encore de ces clameurs qui font comprendre ce que doit être dans sa colère ce peuple si terrible dans sa joie. Pourtant, dans la semaine Nismes est silencieuse et solitaire ; à peine, en avançant la tête à la fenêtre, voit-on trois ou quatre personnes dans toute l'étendue de la rue. C'est que la population ouvrière, composée presque entièrement de tisseurs de soie et de

coton, vit dans ses ateliers ou dans ses caves, et ne sort de sa demeure souterraine, où la consume son travail ténébreux, que les jours d'émeute ou de fête. Aussi, hommes et femmes sont-ils vite étiolés dans cette atmosphère méphitique et poussiéreuse, où les passions politiques s'exaltent, où les haines religieuses se perpétuent. Aussi, le langage nismois est-il à la fois mélancolique et coloré, menaçant et poétique. Un mois avant notre arrivée, quelques rassemblemens avaient eu lieu : les ouvriers demandaient une augmentation que refusaient les fabricans. Le temps s'usait en pourparlers inutiles entre ces malheureux qui demandaient quelques sous de plus pour vivre et les riches qui refusaient de les leur accorder. Alors, on entendit un de ces hommes du peuple s'écrier avec un sombre désespoir : « O mon Dieu ! mon Dieu ! faites donc tomber un jour de poudre et une heure de feu, et que tout soit dit ! »

En faisant l'histoire des massacres d'Avi-

gnon, j'ai fait celle des assassinats de Nismes. Ce furent les mêmes causes qui produisirent les mêmes effets, les mêmes haines qui aiguisèrent les mêmes poignards, et le même or qui paya le sang. Mais, à Nismes comme à Avignon, il ne faut pas rendre la ville responsable du crime de quelques-uns. La mémoire de Trestaillon est aussi exécrée par les royalistes eux-mêmes que le sont celles de Farges, de Roquefort et de Pointu. La maison qui appartenait à ce misérable est déserte et inhabitée comme un endroit maudit, et on la montre au voyageur, tombant en ruines au milieu de son jardin inculte et infécond.

Au reste, depuis la révolution de juillet ces haines se sont bien adoucies. A ce qu'on assure, un instant le gouvernement manqua de tout compromettre en ordonnant la destruction des croix. Mais les protestans, que le nouveau mouvement politique faisait vainqueurs, au lieu d'applaudir à cette exécution, se renfermèrent chez eux et laissèrent aux

gendarmes toute la responsabilité de leur sacrilége besogne. Ils s'en acquittèrent avec la conscience qu'ils mettent à tous les exercices de ce genre. Les croix furent abattues, et quelques vieilles femmes foulées aux pieds des chevaux. Pendant un jour ou deux il y eut de nouveau dans les rues de Nismes des pleurs et du sang; mais le soleil ardent du Midi eut bien vite séché tout cela. Aujourd'hui l'on dit les souvenirs de 1815 et de 1830 oubliés. Dieu le veuille!

Il y a à Nismes quinze mille protestans et trente mille catholiques.

Au milieu de toutes nos opérations de la journée, nous n'avions pas encore eu le temps de visiter la Maison-Carrée, que l'on regarde généralement comme le chef-d'œuvre de l'architecture antique à Nismes, et que le cardinal Alberoni disait qu'il fallait enfermer dans un étui d'or. C'était sans doute aussi l'avis de Louis XIV et de Napoléon, qui pensèrent sérieusement à faire transporter à Paris cette

merveille de l'art au deuxième siècle; mais les racines de pierre qui l'avaient soutenue debout depuis dix siècles étaient trop profondément enfoncées dans la terre; il y fallut renoncer. Louis XIV oublia ce projet en dansant sur le théâtre de l'Opéra, et Napoléon en gagnant la bataille d'Eylau. Quelque hâte que nous eussions de voir un bijou qui avait fait envie à un roi et à un empereur qu'on appela tous les deux grands, la journée était si avancée, que nous remîmes notre visite au lendemain matin.

Comme il nous l'avait promis, Reboul fut chez nous à huit heures. Nous donnâmes l'ordre à notre hôte et à notre conducteur de tenir l'un son déjeuner et l'autre son équipage prêts pour notre retour, et nous nous mîmes en route pour voir la merveille romaine.

Je ne sais si nous débouchâmes par une rue percée à son désavantage, mais le premier aspect de ce monument ne répondit pas à l'idée que je m'en étais faite; je le trouvai petit,

comparé aux Arènes, et je compris très-bien qu'en le voyant Napoléon eût eu l'idée de l'emporter, comme ces architectes du moyen âge qu'on représente leur cathédrale dans la main. Les colonnes, engagées dans le mur, paraissent étouffées et font peu d'effet; leurs chapiteaux sont trop courts pour les fûts qui les supportent; enfin la corniche est écrasée par l'ornementation. Il n'y a vraiment que le portique qui soit sans reproche et d'un aspect tout-à-fait grandiose et magnifique.

La Maison-Carrée est le musée de Nismes; mais comme la cella est de peu d'étendue, une partie des morceaux d'architecture trouvés dans les fouilles est rangée autour du temple; l'intérieur renferme ceux qu'on a jugés les plus précieux, et parmi lesquels sont les fameux aigles soutenant une guirlande.

En levant les yeux, je m'aperçus que les caissons du plafond étaient en carton pâte. Je manifestai mon indignation d'une manière si énergique, que Reboul se crut obligé de me

calmer en me racontant les dégradations successives qu'avait subies la Maison-Carrée.

La Maison-Carrée, bâtie, selon toutes les probabilités, sous le règne d'Antonin, qui était de Nismes, avait un pendant auquel elle était liée par un portique. Pendant et portique disparurent sans que la destruction l'atteignît. Peut-être fut-elle sauvée par les premiers chrétiens, qui en firent une église qu'ils placèrent sous l'invocation de saint Étienne, martyr. Au onzième siècle, on en fit un hôtel de ville. Sa hauteur fut divisée en deux étages, et des fenêtres s'ouvrirent dans les parois de la cella. Trois ou quatre siècles plus tard elle fut abandonnée à un nommé Pierre Boys, créancier de la ville, en paiement de sa créance. A peine en fut-il propriétaire, qu'il adossa une maison au côté méridional de l'édifice, dégradant et creusant le mur pour y faire entrer les charpentes et les poutres destinées à soutenir la toiture de la nouvelle construction. Des mains de Pierre Boys, la Maison-Carrée passa en

celles du seigneur de Saint-Chaptes, qui en fit une écurie, et, pour lui donner plus d'étendue, réunit les colonnes du péristyle par une muraille de briques, divisa l'intérieur en greniers, en crèches et en mangeoires; enfin tailla les colonnes du péristyle pour y sceller un auvent destiné, les jours de marchés et de foire, à abriter les bestiaux, dont il paraît que le seigneur de Saint-Chaptes faisait commerce. En 1670, ses héritiers la vendirent aux religieux Augustins, qui en refirent une église, y construisirent une nef, un chœur, des chapelles et des tribunes, et qui manquèrent de tout faire écrouler en creusant des tombes dans le massif qui supporte le péristyle. Enfin, en 1789, la Maison-Carrée, considérée comme bien du clergé, fut enlevée aux moines et devint l'hôtel de l'administration centrale du département. Depuis cette époque, loin de courir de nouveaux dangers, on s'occupa non seulement de la restaurer, mais encore de l'embellir. On lui incrusta une belle plaque

de marbre noir sur laquelle on écrivit en lettres d'or le mot *Musée;* enfin, on fit un plafond en carton pâte. Espérons qu'un matin le conseil municipal se réveillera avec l'idée de la badigeonner, et alors l'embellissement sera complet.

Reboul revint déjeuner avec nous : ce fut dans ces deux dernières heures passées ensemble que nous le tourmentâmes pour le décider à faire imprimer ses vers. Il y consentit enfin, après nous avoir opposé mille mauvaises raisons, que nous battîmes en brèche, et je partis pour Beaucaire, chargé de ses pleins pouvoirs pour Gosselin. A mon retour à Paris, Lamartine se joignit à moi, et la négociation eut pour résultat la publication d'un volume de poésie, dont l'immense succès non seulement répondit à notre attente, mais encore la surpassa.

XI

La Tarasque.

Nous fîmes en trois heures à peu près la route de Nismes à Beaucaire. Comme cette ville n'est séparée de Tarascon, où nous comptions coucher, que par le Rhône, nous nous arrêtâmes au pied du château, et nous envoyâmes notre cabriolet nous annoncer à l'hôtel.

Beaucaire, comme ces serpens gigantesques

de l'Amérique méridionale qui mangent tout un jour et qui digèrent pendant six mois, vit toute l'année de sa foire, dont la réputation est européenne. La plupart des maisons, qui sont des magasins fermés trois cent cinquante-huit jours par an, s'ouvrent à l'approche du 22 juillet, époque où les quais déserts de la ville réveillée se changent en bazars. Alors les routes de Nismes, de Paris et d'Orgon s'encombrent de voitures; les canots de Toulouse, les ports de Cette et d'Aigues-Mortes se couvrent de bateaux et de navires, et le Rhône, cette grande artère du midi, semble rouler des flots de vie : c'est que le commerce de l'Europe tout entière est convié à cette fête de l'industrie. Mulhausen envoie ses impressions et ses calicots blancs, Rouen ses tissus, Nismes ses toiles et ses alcools, Perpignan ses anchois et ses sardines, Saint-Étienne ses fusils et ses rubans, Grasse ses eaux de fleur d'oranger et ses huiles, Avignon ses cuirs et ses florences, Marseille ses bois de Campêche et ses denrées

coloniales, Tarare ses mousselines et ses broderies, Saint-Quentin ses basins et ses percales, Lyon ses chapeaux et sa soie, Sauve ses bas et ses bonnets de coton, Montpellier ses drogueries, Salins ses cristaux, Vervins ses chanvres, Saint-Claude ses tabatières, Châtellerault sa coutellerie, Vienne ses draps, Amiens ses velours, Paris sa quincaillerie, ses bijoux et ses châles, enfin Gènes ses pâtes, la Catalogne ses lièges, et la Prusse ses chevaux. Cette foire, commencée, comme nous l'avons dit, le 22 juillet, finit le 28 du même mois. Pendant ces six jours, il s'est fait pour plusieurs millions d'affaires : ce qui est venu en marchandise s'en retourne en or ; ce qui est venu en or s'en retourne en marchandise. Ce cœur, qui a battu un moment, a suffi pour donner de la vie pendant une année, non seulement à une ville, mais à quarante, tant chacune de ses pulsations a attiré de sang à lui et en a renvoyé aux extrémités. Le 28, la foire est terminée ; le 29, chacun charge et

reprend sa route ; les magasins se vident ; les maisons se ferment ; quelques jours encore les gitanos, descendus de l'Espagne pour vivre des restes de la fête, errent sur le quai, mangeant dans les rues ce qu'ils y ont ramassé ; enfin les dernières bribes du festin s'épuisent, ils disparaissent à leur tour, et Beaucaire est rendue pour un an à son sommeil, à son silence et à sa solitude.

Le vieux château qui domine Beaucaire, et qui a fait grand bruit au douzième siècle avec ses machines de guerre, et au seizième avec ses canons, est bâti sur des substructions romaines ; ses différens ouvrages de guerre sont du onzième, du treizième et du quatorzième siècle. Du haut de ses remparts on aperçoit un magnifique paysage, dont le premier plan est Tarascon et Beaucaire, séparés par le Rhône et liés par un pont, et le dernier Arles, la ville romaine, Arles, l'Herculanum de la France, engloutie et recouverte par la lave de la barbarie.

Nous descendîmes de notre vieux château, dans lequel il ne reste de complet qu'une charmante cheminée du temps de Louis XIII; nous traversâmes le pont suspendu, qui est long de cinq cent cinquante pas, c'est-à-dire d'environ quinze cents pieds; nous passâmes au pied de la forteresse, bâtie par le roi Réné, et nous entrâmes dans l'église, édifiée au douzième siècle, restaurée au quatorzième.

Cette église est sous l'invocation de sainte Marthe, l'hôtesse du Christ. Toute une pieuse et sainte histoire se rattache à son érection : la science la nie, mais la foi la consacre, et dans cette lutte de l'âme qui croit et de l'esprit qui doute, c'est la science qui a été vaincue.

Marthe naquit à Jérusalem. Son père Syrus et sa mère Eucharie étaient de sang royal. Elle avait un frère aîné qui s'appelait Lazare; elle avait une sœur cadette qui s'appelait Madeleine.

Lazare était un beau cavalier, moitié asia-

tique, moitié romain, qui, ne pouvant employer son temps à la guerre puisque Octave avait fait la paix au monde, le passait en chasse et en plaisirs. Il avait de jeunes esclaves achetés en Grèce ; il avait de beaux chevaux amenés d'Arabie ; et plus d'une fois, dans un char à quatre roues orné d'ivoire et d'airain, précédé par un coureur à robe retroussée, il avait croisé le fils de Dieu marchant pieds nus au milieu de son cortége de pauvres.

Madeleine était une belle courtisane, à la manière de Julie, la fille de l'empereur ; elle avait de longs cheveux blonds, qu'une esclave de Lesbos assemblait tous les matins sur sa tête en les nouant avec une chaîne de perles ; elle portait le manteau ouvert par devant, qui laissait voir une gorge merveilleuse, soutenue par un réseau d'or, et que les Latins appelaient *cœsicium*, à cause des blessures qu'il faisait au cœur des hommes. Elle avait des tuniques parsemées de grandes fleurs d'or et

de pourpre, qu'on nommait à Rome *patagiata*, du nom d'une maladie nommée *patagus*, qui laissait des taches sur tout le corps; et comme ses pieds délicats et parfumés, tout couverts de bagues et de pierreries, n'étaient point faits pour marcher, on lui amenait des litières avec des rideaux d'étoffes asiatiques, où elle se faisait porter comme une matrone romaine par des esclaves vêtus de *panulæ*, tandis qu'une suivante, l'accompagnant à pied, étendait entre elle et le soleil un grand éventail recouvert de plumes de paon; et les coureurs africains, qui marchaient devant elle pour ouvrir le chemin, firent plus d'une fois ranger devant l'équipage de la riche courtisane cette pauvre Marie qui était la mère du Sauveur.

Marthe voyait toutes ces choses avec peine, et souvent elle tenta de réformer l'existence dissipée de son frère et la vie dissolue de sa sœur; car des premières elle avait écouté et recueilli la parole du Christ; mais toujours

tous deux avaient ri à ses discours. Enfin, elle leur proposa de venir recueillir la manne sainte que le Sauveur laissait tomber de ses lèvres. Madeleine et Lazare y consentirent; ils y allèrent joyeux, railleurs et incrédules; ils écoutèrent la parabole du trésor, de la perle et du filet; ils entendirent la prédiction du dernier jugement; ils virent Jésus marcher sur les eaux, et ils revinrent pensifs [1].

Et le soir même, Lazare dit à Marthe : Ma sœur, vendez mes biens et distribuez-les aux pauvres.

Et le lendemain, tandis que le fils de Dieu dînait chez Simon le pharisien, Madeleine entra, portant un vase d'albâtre plein d'huile de parfum.

Et se tenant derrière le Sauveur, elle s'agenouilla à ses pieds, et commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et y répandait ce parfum.

[1] Histoire de sainte Marthe.

Ce que voyant le pharisien qui l'avait invité, il dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie.

Alors Jésus, prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Il répondit : Maître, dites.

Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante.

Mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera donc davantage ?

Simon répondit : Je crois que ce sera celui auquel il a le plus remis. — Jésus lui dit : Vous avez fort bien jugé.

Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds ; et elle, au contraire, a arrosé mes

pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux.

Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes genoux.

Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête; et elle a répandu ses parfums sur mes pieds.

C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins aime moins.

Alors il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis.

Et ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire : Qui est celui-ci qui remet même les péchés ?

Et Jésus dit encore à cette femme : Votre foi vous a sauvée ; allez en paix [1].

Et quelque temps après, Jésus étant en chemin avec ses disciples, entra dans un bourg,

[1] Évangile selon saint Luc.

et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison.

Elle avait une sœur nommée Marie-Madeleine, qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

Mais Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait ; et s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide.

Mais le Seigneur lui dit : Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses.

Cependant une seule est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée[1].

Or, vers le temps où Jésus, déclarant qu'il était la porte du bercail et le bon pasteur, prouvait sa mission et sa divinité par ses œuvres, un homme tomba malade, nommé La-

[1] Évangile selon saint Luc.

zare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur.

Cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfums, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et Lazare, qui était alors malade, était son frère.

Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Ce que Jésus ayant entendu, il dit : Cette maladie ne va point à la mort, mais elle n'est que pour la gloire de Dieu et afin que le fils de Dieu en soit glorifié.

Or Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

Ayant donc entendu qu'il était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était.

Et il dit ensuite à ses disciples : Retournez en Judée; notre ami Lazare dort, et je m'en vais le réveiller.

Ses disciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort il sera guéri.

Jésus leur dit alors clairement : Lazare est mort.

Jésus, étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau.

Et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avait quantité de Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère.

Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison.

Alors Marthe dit à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera.

Marthe lui répondit : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection qui se fera au dernier jour.

Jésus lui répondit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi quand il serait mort, vivra.

Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point à jamais, croyez-vous cela ?

Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant qui êtes venu dans ce monde.

Lorsqu'elle eut parlé ainsi, elle s'en alla et appela secrètement Marie, sa sœur, en lui disant : Le maître est venu, et il vous demande.

Ce qu'elle n'eut pas plus tôt entendu, qu'elle se leva et vint le trouver.

Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré.

Cependant les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement et qu'elle était sortie, la suivirent en disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer.

Lorsque Marie fut venue au lieu où était

Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort.

Jésus, voyant qu'elle pleurait et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit et se troubla lui-même.

Et il leur dit : Où l'avez-vous mis? — Ils lui répondirent : Seigneur, venez et voyez.

Alors Jésus pleura.

Et les Juifs dirent entre eux : Voyez comme il l'aimait.

Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né?

Jésus, frémissant donc de nouveau en lui-même, vint au sépulcre : c'était une grotte, et on avait mis une pierre par-dessus.

Jésus dit : Ôtez la pierre. — Marthe, qui était la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais; car il y a quatre jours qu'il est là.

Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ?

Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, dit ces paroles : Mon père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé.

Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie enfin que c'est vous qui m'avez envoyé.

Ayant dit ces mots, il cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors.

Et à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes et le visage enveloppé d'un linge. Alors Jésus leur dit : Déliez-le et le laissez aller.

Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui [1].

Or, la même année, six jours avant la Pâque,

[1] Évangile selon saint Jean.

Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité.

On lui apprêta là à souper; Marthe servait, et Lazare était de ceux qui étaient à table avec lui.

Mais Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nare, qui était de grand prix, elle le répandit sur les pieds de Jésus, et, comme la première fois, elle les essuya avec ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.

Alors un de ses disciples, savoir Judas Iscariote, qui devait le trahir, dit :

Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on aurait donnés aux pauvres?

Mais Jésus lui dit : Laissez-la faire; parce qu'elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture.

Car vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et moi vous ne m'aurez pas toujours.

Quelque temps après, accomplissant sa pro-

phétie, Jésus mourait, léguant sa mère à saint Jean et le monde à saint Pierre.

Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine vint dès le matin au sépulcre, lorsqu'il faisait encore obscur, et elle vit que la pierre avait été ôtée du sépulcre.

Et comme elle pleurait, s'étant baissée pour regarder dans le sepulcre,

Elle vit deux anges vêtus de blanc assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds.

Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? — Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. «

Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout, sans savoir néanmoins que ce fût Jésus.

Alors Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? — Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur,

si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

Jésus lui dit : *Marie !* — Aussitôt elle se retourna et lui dit : Rabboni, — c'est-à-dire mon maître.

Jésus lui répondit : Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon père ; mais allez trouver mes frères, et dites-leur de ma part : « Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu[1]. »

Ici s'arrête l'histoire écrite par les saints apôtres eux-mêmes, et commence la tradition.

Les Juifs, pour punir Marthe, Madeleine, Lazare, Maximin et Marcelle, d'être restés fidèles au Christ au-delà du tombeau, les forcèrent d'entrer dans une barque, et, un jour d'orage, lancèrent la barque à la mer. La barque était sans voile, sans gouvernail et sans aviron ; mais elle avait la foi pour pilote : aussi à peine les condamnés eurent-ils commencé de chanter les hymnes de grâce au

[1] Évangile selon saint Jean.

Sauveur, que le vent s'abaissa, que les flots se calmèrent, que le ciel devint pur, et qu'un rayon de soleil vint entourer la barque d'une auréole de flamme. Tandis qu'une partie de ceux qui voyaient ce miracle blasphémaient le Dieu qui l'avait fait, l'autre tombait à genoux pour l'adorer; et cependant la barque, glissant comme poussée par une main divine, aborda aux côtes de Marseille, et les ouvriers de Dieu, les envoyés de sa parole, les apôtres de sa religion, se dispersèrent dans la province pour distribuer à ceux qui avaient faim la sainte nourriture qu'ils apportaient de la Judée.

Tandis que Marthe était à Aix avec Madeleine et Maximin, qui fut le premier évêque de cette ville, les députés d'une ville voisine, attirés par le bruit de ses miracles, accoururent à elle : ils venaient la supplier de les délivrer d'un monstre qui ravageait leur pays. Marthe prit congé de Madeleine et de Maximin, et suivi ces hommes.

En arrivant aux portes de la ville, elle y trouva tout le peuple qui était venu au devant d'elle. A son approche il s'agenouilla, lui disant qu'il n'avait d'espoir qu'en elle, et elle répondit en demandant où était le monstre. Alors on lui montra un bois près de la ville, et elle s'achemina aussitôt seule et sans défense vers ce bois.

A peine y était-elle entrée, qu'on entendit de longs rugissemens, et chacun trembla, car tous pensèrent que c'en était fait de la pauvre femme, qui avait entrepris une chose que nul n'osait entreprendre, et qui était allée sans armes où aucun homme armé n'osait aller : mais bientôt les rugissemens cessèrent, et Marthe reparut, tenant une petite croix de bois d'une main, et de l'autre le monstre, attaché au bout d'un ruban qui nouait la taille de sa robe.

Elle s'avança ainsi au milieu de la ville, glorifiant le nom du Sauveur, et amenant au peuple, pour lui servir de jouet, le dragon, encore

tout sanglant de la dernière proie qu'il avait dévorée.

Voilà sur quelle légende repose la vénération qu'ont vouée à sainte Marthe les habitans de Tarascon. Une fête annuelle perpétue le souvenir de la victoire de la sainte sur la Tarasque, car le monstre a pris le nom de la cité qu'il désolait. La veille de ce jour solennel le maire de la ville fait publier à son de trompe que s'il arrive quelque accident le lendemain, personne n'en sera responsable; qu'il prévient les blessés qu'ils n'auront aucun droit de se plaindre, *et que qui aura le mal le gardera*. Grâce à ce formidable avis, qui devrait cloîtrer chacun chez soi, dès le point du jour toute la ville est dans la rue; quant à la Tarasque, elle attend sous son hangar.

C'est un animal d'un aspect tout-à-fait rébarbatif, et dont l'intention visible est de rappeler l'antique dragon qu'il représente. Il peut avoir vingt pied de long, une grosse tête ronde, une gueule immense, qui s'ouvre et se

fermée à volonté ; des yeux remplis de poudre apprêtée en artifice ; un cou qui rentre et s'allonge ; un corps gigantesque, destiné à renfermer les personnes qui le font mouvoir ; enfin, une queue longue et raide comme une solive, vissée à l'échine d'une manière assez triomphante pour casser bras et jambes à ceux qu'elle atteint.

Le second jour de la fête de la Pentecôte, à six heures du matin, trente chevaliers de la Tarasque, vêtus de tuniques et de manteaux, et institués par le roi René, viennent chercher l'animal sous son hangar ; douze porte-faix lui entrent dans le ventre. Une jeune fille vêtue en sainte Marthe lui attache un ruban bleu autour du cou ; et le monstre se met en marche aux grands applaudissemens de la multitude. Si quelque curieux passe trop près de sa tête, la Tarasque allonge le cou et le happe par le fond de sa culotte, qui lui reste ordinairement dans la gueule. Si quelque imprudent s'aventure derrière elle, la Tarasque

prend sa belle, et d'un coup de queue elle le renvers. Enfin, si elle se sent trop pressée de tous côtés, la Tarasque allume ses artifices, ses yeux jettent des flammes; elle bondit, fait un tour sur elle-même, et tout ce qui se trouve à sa portée, dans une circonférence de soixante-quinze pieds, est impitoyablement brûlé ou culbuté. Au contraire, si quelque personnage considérable de la ville se trouve sur son passage, elle va à lui, faisant mille gentillesses, caracolant en preuve de joie, ouvrant la gueule en signe de faim; et l'individu, qui sait ce que cela veut dire, lui jette dans la gueule une bourse qu'elle digère incontinent au profit des porte-faix qu'elle a dans le ventre.

En 93, les Arlaisiens et les Tarasconnais étant en guerre, les Tarasconnais furent vaincus, et Tarascon fut prise. Alors les Arlaisiens ne trouvèrent rien de mieux pour humilier leurs ennemis que de brûler la Tarasque sur la place publique. C'était un monstre de la plus grande magnificence, d'un mé-

canisme aussi compliqué qu'ingénieux, et qui avait coûté vingt mille francs à confectionner.

Depuis cette époque, les Tarasconnais n'ont jamais pu dignement remplacer l'ancienne Tarasque, qui est encore l'objet des regrets les plus vifs. On en a fait faire une, mais mesquine et pauvre en comparaison de son aînée; c'est celle-là que nous visitâmes, et qui nous parut, malgré les lamentations de notre guide, d'un aspect encore très-confortable.

Maintenant, comme dans toute tradition il y a un côté qui tourne à l'histoire, et dans tout miracle un point qui peut s'expliquer, il est probable qu'un crocodile venu d'Égypte, comme celui qui fut tué dans le Rhône, et dont la peau fut conservée jusqu'à la révolution dans l'hôtel de ville de Lyon, avait établi son domicile dans les environs de Tarascon, et que Marthe, qui avait appris au bord du Nil comment on attaquait cet animal, parvint à délivrer de ce monstre la ville

où son souvenir est en si grand honneur.

L'église où nous avons introduit nos lecteurs au commencement de cette légende n'offre rien de remarquable comme architecture; mais elle contient quelques tableaux assez curieux : sept sont de Vien, et représentent la visite du Christ à sainte Marthe; — la Résurrection de Lazare; — l'Embarquement de sainte Marthe, de Marie-Madeleine, de Lazare et de Maximin; — le Débarquement de sainte Marthe à Marseille; — Sainte Marthe prêchant l'Évangile à Tarascon; — la Mort de sainte Marthe; — enfin l'Ensevelissement de sainte Marthe.

Outre ces sept tableaux, remarquables par tous les défauts et toutes les qualités des maîtres de cette époque et de cette école, il y a une Sainte Cunégonde refusant d'épouser un prince grec, et se vouant au service de Jésus-Christ; — une Annonciation; — une Adoration des Mages; — une Sainte Catherine; — un Saint Thomas d'Aquin, et une Vierge

du Parrocel, ou une Assomption de la Vierge, et une Sainte Marthe relevant Notre-Seigneur, par Mignard; et enfin un Saint François d'Assise en prière, par Vanloo.

L'église de Sainte-Marthe possédait encore plusieurs autres tableaux de prix; mais, lors de la révolution, ayant été transportés dans le grenier de l'hospice des indigens, les pauvres en firent passer la plus grande partie à la lessive pour se faire des pantalons avec la toile.

Mais la plus grande perte qu'ait faite à cette époque la paroisse fut celle d'un buste de sainte Marthe en or massif, donné à la ville par Louis XI, qui avait fondé un chapitre avec quinze bénéfices. Ce buste, autour duquel toute la vie de sainte Marthe était représentée en émail, pesait, non compris la statue du roi, qui priait à genoux devant lui, vingt-deux mille ducats d'or. Au moment de la disette il fut transporté à Gênes, et échangé contre du blé; la république de Gênes le prit pour son poids, c'est-à-dire pour cent mille francs.

Une autre relique non moins précieuse était un bras de vermeil renfermant un os de sainte Marthe, et aux doigts duquel il y avait quatre-vingt-dix bagues, dont quelques-unes valaient jusqu'à dix mille francs. Vers la même époque où ce buste partait pour Gènes, le bras se mettait en route de son côté. On n'a jamais su à quelle destination il était arrivé.

Une chose curieuse à voir dans cette église de Tarascon est le tombeau de sainte Marthe, moins remarquable pour le mérite de son exécution que pour la vénération qu'il inspire. Au reste, la sainte, qui est de marbre blanc sur un lit de marbre noir, est belle, et, vue à la clarté tremblante de la lampe qui éclaire cette chapelle souterraine, elle est d'un aspect tout-à-fait religieux et imposant.

Comme Tarascon ne nous offrait rien d'autrement curieux à voir, nous déterminâmes notre ami Boyer à remettre, vers les cinq heures du soir, son cheval au cabriolet, et nous partîmes pour Arles, où nous arrivâmes à neuf heures.

XII

Arles.

Arles est la Mecque des archéologues français : c'est la cité antique par excellence. Des monumens romains forment le sol, et autour d'eux, à leurs pieds, à leur ombre, dans leurs crevasses, a poussé, l'on ne sait comment, par la force végétative de la civilisation religieuse de saint Louis, une seconde ville gothique, qui à son tour a donné naissance à

des maisons qui, tant bien que mal, ont formé la ville moderne. Au premier aspect, ce sont ces deux dernières que l'on aperçoit; mais l'œil interroge-t-il les fondations, fouille-t-il les ruelles, réunit-il les débris, c'est la ville romaine qui reparaît, avec son théâtre, son cirque, son prétoire, ses thermes, son forum, le palais de ses empereurs, son autel de la Bonne Déesse et son temple de Jupiter Olympien. Le squelette du géant a été mal enseveli, et de tous côtés ses ossemens percent la terre.

C'est qu'Arles, s'il faut en croire Ausone, était la reine des Gaules : «Le lieu où elle était bâtie, écrivaient Honorius et Théodose à Agricola, préfet des Gaules, était si heureusement choisi, elle avait une si grande foule de commerçans, tant de voyageurs affluaient dans son port, que tout ce qui naissait ailleurs venait à elle : si bien que, devenue l'entrepôt du monde, on eût dit, à la quantité des objets qu'étalaient ses marchés, que ces richesses exotiques étaient le produit de son propre

sol. En effet, tout ce que le riche Orient, l'odorante Arabie, la fertile Afrique, la molle Assyrie, la belle Espagne et la Gaule féconde recueillaient dans leurs campagnes, elle le prodiguait au besoin, au désir ou au caprice du Sybarite le plus raffiné, et tout ce qui était produit venait à elle par terre, par mer et par fleuve, dans des barques, dans des navires et dans des chariots [1]. »

Aussi la ville d'Arles fut-elle chère à Constantin. Elle balança Byzance dans son esprit; car un temps il l'avait habitée; il y avait été heureux, et sa femme, Fausta, y avait mis au jour son fils aîné, qui porta le même nom que lui. Quelle fut la cause qui empêcha Arles de devenir la seconde capitale du monde? on ne sait. Constantin s'en dégoûta-t-il comme un amant d'une maîtresse, et lui fut-il infidèle en voyant les eaux bleues du Pont-Euxin et les rivages fleuris du Bosphore? Son dégoût

[1] Vita imp. Honor. et Theod. lib. II, § 3.

lui vint-il du danger qu'il courut dans son palais sur le Rhône, la nuit où, prévenu par sa femme, il vit, caché derrière une tapisserie, son beau-père Maximin Hercule s'avancer vers le lit impérial, son épée à la main, et poignarder un eunuque qu'il avait fait coucher à sa place? Ou bien encore le terrible mistral, le fléau de ces contrées, parut-il un ennemi trop obstiné, un adversaire trop violent, à un homme qui avait respiré le vent frais d'Ostie et la brise parfumée de Naples ?

Ce fut d'Arles que partit Constantin pour aller combattre Maxence ; ce fut pendant le voyage des Gaules à Rome qu'une croix lumineuse lui apparut, avec l'inscription *In hoc signo vinces* ; et ce fut en double souvenir de sa ville chérie et de sa victoire sainte qu'il fit frapper des médailles d'or, d'argent et de bronze, portant d'un côté une main qui sort d'un nuage tenant une croix, et de l'autre côté une légende composée de ces deux mots : *Arelas civitas*.

Maxence noyé dans le Tibre, et tous les prisonniers élargis, l'empereur, solennellement baptisé par le pape Silvestre, revint à Arles, où en 314 il assembla un concile, en 316 fit célébrer les jeux décennaux, et en 324 nomma trois césars : Crispus, qu'il avait eu de Minervine sa première femme; Constantin, qui, ainsi que nous l'avons dit, était né à Arles de Fausta, fille de Maximin Hercule, et Linius, son neveu. Puis, voulant consoler la ville, qu'il allait quitter, de son abandon, ainsi qu'on donne à la femme qu'on répudie un riche douaire, il lui fit venir des bords du Nil un obélisque de granit; il enrichit son palais de magnifiques statues et de splendides colonnades, et fit construire à grands frais un aquéduc au moyen duquel les eaux des montagnes voisines furent conduites dans les réservoirs publics; puis enfin il y établit le siége du prétoire des Gaules, ce qui la faisait presque grande et auguste à l'égal de Rome et de Constantinople.

Aussi fut-ce à Arles que saint Aignan, évêque d'Orléans, voyant sa ville assiégée par Attila, vint demander secours à Aétius, préfet des Gaules, qui avec le secours de Mero-Vég vainquit le roi des Huns près de Châlons.

La puissance romaine s'éteignit à Arles avec Jules Valère Majorien. Il traversa les Alpes en 458, s'empara de Lyon, et, trouvant, comme Constantin, Arles merveilleusement située, il résolut d'y établir sa cour impériale.

Ce fut pendant son séjour en cette ville et dans le palais de Constantin qu'il invita Sidoine Apollinaire à s'asseoir à sa table; et c'est à cette circonstance que nous devons la lettre du poète à Montius son ami, lettre dans laquelle il consigne les détails de ce grand festin, où sept grands seigneurs avaient assisté, et où il fait la description du palais, orné, dit-il, de magnifiques statues placées entre des colonnes de marbre.

Majorien, assassiné à Tortone, perdit avec la vie l'empire d'Occident, et la ville d'Arles,

qui était restée seule colonie romaine, passa en 465 sous la domination des Goths ; elle resta sous leur domination jusqu'en 537, époque à laquelle Vittegis céda au roi des Francs Childebert la ville d'Arles et tout ce qu'il possédait dans les Gaules.

Le nouveau maître d'Arles y fit un voyage, y donna des jeux et des combats à l'instar des jeux et des combats romains. Un jour qu'il chassait dans les environs de la ville, il trouva au milieu d'une forêt et sur une petite montagne plusieurs pieux anachorètes. Touché de leur piété, il fonda le monastère de Montmajour.

En 732, les Sarrasins d'Espagne ayant été battus entre Tours et Poitiers par Karl Martel, refluèrent sur les provinces méridionales, et, furieux de leur défaite, ils pillèrent la ville d'Arles, renversèrent ses monumens, et ensevelirent sous leurs débris les trésors d'art amassés par cinq siècles de civilisation romaine. Chassés par Karl Martel en 736, ils

reparurent en Provence en 797, où Karl le Grand les vainquit deux ans après, et leur tua vingt mille hommes près de la montagne de la Corde.

Ce fut en honneur de cette victoire, dit M. de Noble de La Hauzière dans son Histoire d'Arles, que Karl le Grand fit construire au bas de la montagne de Montmajour une petite chapelle qu'il dédia à la sainte Croix. Une inscription latine en lettres onciales, dégradée et presque illisible, constate cette érection [1].

[1] Sachent tous que le sérénissime prince Charles le Grand, roi de France, ayant fait le siége de la ville qui était au pouvoir des infidèles, et s'en étant rendu maître par la force de ses armes, les Sarrasins qui restaient dans ces contrées étant venus en grand nombre pour s'emparer de cette ville et s'y fortifier, le prince s'avança avec son armée pour les combattre, et emporta sur eux une victoire complète pour laquelle voulant laisser un témoignage de sa reconnaissance envers Dieu, il fit dédier le temple en l'honneur de la sainte Croix; il prit soin aussi de relever sur ses ruines le présent monastère de Montmajour, dédié à saint Pierre. Ce bâtiment avait été entièrement détruit par ces infidèles et rendu inhabitable; il le rétablit dans son ancienne splendeur, y appela un nombre de religieux pour y faire le service divin, le dota pour l'avenir et lui fit de magnifiques présens. On y voit encore cette épitaphe :

Plusieurs des Français qui ont péri dans ce combat reposent dans la chapelle de ce monastère.

FRÈRES, PRIEZ POUR EUX.

Malheureusement pour l'authenticité de cette dédicace, les nouvelles études historiques ne reconnaissent ni l'inscription, ni la victoire qu'elle consacre. Il est donc probable que les moines de Sainte-Croix, ne voulant pas prier pour Charles Martel, qui avait fortement rançonné toutes les communautés religieuses au secours desquelles il était venu, auront fait honneur de sa victoire à son petit-petit-fils. D'ailleurs la véritable date de la conservation de l'église de Sainte-Croix, constatée par une charte, est postérieure à Karl le Grand de deux cent vingt ans. Élevée par l'abbé Rambert, supérieur du monastère de Montmajour, elle fut dédiée en 1019 par Pons de Marignan, archevêque d'Arles.

Le démembrement de l'empire de Karl le Grand arriva. La Provence, la Bourgogne et l'Empire échurent à Lod-Her. En 855, dégoûté du monde, il prit l'habit religieux, laissant son fils Louis II empereur, son fils Lod-Her II

roi de Lorraine, et son fils Karl roi d'Arles et de Provence.

Enfin, l'empereur Karl le Chauve démembra de nouveaux états, érigea la ville d'Arles en royaume, et lui donna pour roi Bozon, qui était déjà gouverneur de Provence et d'Italie. Le nouveau royaume dont Arles était la capitale se composait de la Provence, du Dauphiné, du comtat Venaissin, de la principauté d'Orange, d'une partie du Lyonnais et de la Bourgogne, de la Franche-Comté, et du Piémont et de la Savoie jusqu'à Genève.

Le royaume d'Arles subsista pendant deux cent cinquante-cinq ans, et fut gouverné par onze rois [1]; puis il passa sous l'autorité des consuls. Quatre-vingt-neuf ans s'écoulèrent dans des alternatives continuelles de royauté et de république; puis enfin, en 1220, le podestat fut établi.

[1] Bozon I, Louis Bozon II, Hugues I, Conrad I, Rodolphe III, dit le Fainéant, Gérardus, dit l'Usurpateur, Conrad II, dit le Salique, Henry III, dit le Noir, Henry IV, Henry V, et Conrad III.

Ce fut pendant cette période et au milieu de ses troubles civils qu'Arles vit s'élever sa splendide basilique de Saint-Trophime, et la première partie de son cloître; elle possédait déjà Montmajour. Ce fut donc du onzième au douzième siècle que la civilisation religieuse porta ses fruits, et que l'art chrétien prit racine sur le sol païen.

Pendant cent quarante-quatre ans la ville, tantôt république, tantôt commune, et tantôt royaume, passa des mains des podestats dans celles des confrères, des mains des confrères dans celles des consuls, des mains des consuls dans celles des sénéchaux, et des mains des sénéchaux en celles de l'empereur Charles IV, qui abdiqua en faveur de Charles V. Cette abdication eut lieu à Villeneuve-les-Avignon; et de ce jour le titre de roi d'Arles s'éteignit pour les empereurs, et la ville retomba sous la domination des comtes de Provence, rois de Naples, de Sicile et de Jérusalem, titre que portait encore en 1480 le bon roi

Réné, l'artiste couronné, qui se consolait avec son pinceau et sa viole de la perte de son sceptre et de ses trois royaumes.

Deux ans après, Louis XI, en sa qualité d'héritier de Charles III, prenait à son tour le titre de comte de Provence, que portèrent ses successeurs, et réunissait Arles à la France.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette longue introduction historico-archéologique; mais elle ne sera pas perdue pour le voyageur qui, comme nous, arrivera le soir à Arles, et qui voudra prendre d'avance une idée de la ville qu'il parcourra le lendemain.

Nous restâmes trois jours à Arles, et il ne faut pas moins que ce temps bien employé pour tout voir et bien voir. Notre première visite fut pour la place des Bonhommes. Dans un rayon de cinquante pas elle nous offrit les restes de trois civilisations distantes l'une de l'autre de mille ans. Le premier est l'obélisque de granite égyptien, le seul que l'on ait retrouvé en France, et qui est, comme nous

l'avons dit, un don de Constantin à la ville qu'il quittait; une portion de la façade d'un grand monument, qu'on croit appartenir au Capitole, et dont il ne reste qu'une partie de la frise et les deux colonnes qui la soutiennent; enfin la basilique de Saint-Trophime, merveilleux pendant à celle de Saint-Gilles: ces deux basiliques étant d'autant plus curieuses qu'elles sont, nous le croyons du moins, les deux monumens complets de l'art bysantin en France. Au reste, une chose digne de remarque, c'est qu'on reconnaît dans l'ornementation de la façade de Saint-Trophime l'influence que la vue des modèles antiques qu'il avait sous les yeux a exercée sur l'architecte, qui a surmonté sa porte principale d'un fronton triangulaire, pareil à celui que les restes du Capitole lui offraient encore, et qui a orné sa corniche de palmettes rampantes, filles naturelles peut-être, mais à coup sûr filles reconnues, de l'architecture romaine.

Près de l'église de Saint-Trophime s'élève

son cloître, moitié roman, moitié gothique, et l'un des plus curieux de France peut-être. À la quantité d'ornemens qui couvrent les draperies des personnages sculptés dans les chapiteaux des piliers romains, il est facile de reconnaître le style byzantin du douzième siècle. Constantinople essayait de dédommager Arles de lui avoir enlevé l'empire du monde.

L'amphithéâtre est plus grand, mais aussi plus dégradé que celui de Nîmes. À l'époque où les Sarrasins désolèrent le Midi, une partie de la population se réfugia dans les Arènes, et, murant ses arcades, se fit du monument romain une forteresse imprenable. Bientôt des tours grandirent au-dessus des portes, des maisons s'établirent alentour, une ville enfin s'éleva au milieu de la ville, isolée, mais complète, ayant son faubourg, ses remparts, ses rues, sa place publique et son église. De cette ville étrange, il ne reste plus aujourd'hui qu'une seule maison.

Les autres ont été démolies quand le gou-

vernement s'est enfin aperçu qu'il possédait à Nismes et à Arles des merveilles à rendre Rome jalouse.

Après les Arènes, le monument le plus important est le théâtre, dont l'érection précède la conquête romaine et remonte à la colonisation grecque. Arles avait reçu, si l'on en croit les vers de Festus Avienus, de ses voisins de Marseille le surnom de Theline[1], à cause de la fécondité de son sol. Les descendans d'Euxène lui avaient déjà donné leurs dieux, ainsi que le prouvent les fragmens retrouvés du temple de Diane d'Éphèse. Ils voulurent encore lui faire connaître leurs poètes, et lui firent don d'un théâtre. Il n'était point encore fini lorsque les Romains leur succédèrent. De là la différence de travail qui existe entre les deux colonnes de marbre africain, debout encore, qui supportent un morceau d'architecture avec la frise au-dessus, et la partie op-

[1] *Thili*, mamelle.

posée, dite aujourd'hui la tour de Roland, et qui est d'un goût tout-à-fait barbare.

Puis vient la promenade d'Eliscamp, ainsi appelée des deux mots latins *Elisei campi*. Autrefois ce fut un vaste cimetière où païens et chrétiens vinrent avec une foi différente, mais avec un même espoir, se coucher à côté l'un de l'autre. Leurs tombes sont confondues et entremêlées; mais on reconnaît les uns au D et à l'M qui les recommandaient aux dieux mânes, et les autres à la croix qui les mettait sous la protection du Sauveur. Presque tous ces tombeaux ont été fouillés : une partie a été emportée par les habitans de la Crau, pour faire des auges et des dalles; l'autre, dont les seuls couvercles ont été utilisés, sont béans et vides; et quelques uns de ceux-ci montrent encore la séparation de pierre qui empêchait le mari et la femme, quoique couchés dans le même tombeau, de confondre jamais leurs ossemens. Enfin, de distance en distance, le sol, retentissant sous les pieds qui le foulent,

prouve qu'à côté de ces tombeaux profanés il en reste de vierges et intacts, que n'ont fouillés encore ni la curiosité ni l'avarice.

Le musée d'Arles, a qui celui de Paris a enlevé son chef-d'œuvre, la Vénus au miroir, s'est enrichi des dépouilles des autres monumens; tous lui ont fourni leur contingent de débris; mais la plus riche récolte qu'il a faite lui vient du Champ de la Mort. Là est une collection de tombeaux du Bas-Empire, riche comme je n'en sais aucune autre, et dont les bas-reliefs peuvent servir à l'histoire de la décadence de l'art. Les plus anciens, au reste, ne m'ont paru remonter qu'au commencement du quatrième siècle.

Le gouvernement accorde 700,000 francs par an pour les fouilles d'Arles; il ferait mieux d'y envoyer un préfet artiste, et de mettre à sa disposition un bataillon de pionniers. Nous avons une armée de quatre cent mille hommes, sur lesquels trois cent cinquante mille se reposent. Ne pourrait-on pas

sans inconvénient grave en distraire cinq cents, qu'on emploirait à déblayer la nouvelle Pompéia?

Il est curieux, au reste, de se promener autour des remparts d'Arles; l'enceinte des murailles est presqu'un second musée. De vingt pas en vingt pas, on rencontre, incrusté dans le mur, un fragment de colonne, un débris de chapiteau. Partout où les Romains avaient élevé des monumens, on a de ces monumens bâti des villes avec leurs églises et leurs remparts, et cependant à peine s'aperçoit-on qu'il manque quelques pierres à ces gigantesques constructions.

L'un des trois jours que nous passâmes à Arles était un jour de fête, ou plutôt de marché; il y avait une foire de moutons. Cent vingt-cinq ou cent trente mille brebis, descendues des plaines de la Crau, étaient parquées au pied des remparts du midi. Cette circonstance, assez indifférente en elle-même, eut pour ma curiosité de voyageur un excellent

résultat : ce fut celui de faire sortir de leurs maisons, et dans leurs costumes de fêtes, les Arlaisiennes, que je n'avais encore vues qu'allant à la fontaine ou filant sur le seuil de leurs portes. Vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, abandonnant le boulevard extérieur aux élégans et aux dandys de la ville, elles se répandirent dans les rues, circulant bras dessus, bras dessous, par rangées de sept ou huit jeunes filles, s'arrêtant de porte en porte, pour commérer, en formant des groupes bruyans et moqueurs. Leur réputation de beauté est tout-à-fait méritée, et non seulement elles sont belles, mais encore gracieuses et distinguées. Leurs traits sont d'une délicatesse extrême, et appartiennent surtout au type grec ; elles ont généralement les cheveux bruns, et des yeux noirs veloutés, comme je n'en ai vu qu'aux Indiens et aux Arabes. De temps en temps, au milieu d'un groupe ionien, passe rapidement une jeune fille, marquée au type sarrasin, avec ses yeux longs et relevés

aux coins, son teint olivâtre, son corsage flexible et son pied d'enfant, ou une grande femme, au sang gaulois, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, à la démarche grave et tranquille, comme celle d'une antique druidesse. Presque toutes sont fraîches et épanouies comme des Hollandaises; car l'humidité du climat, qui à trente ans flétrira leur beauté d'un jour, leur donne ce teint blanc et rose qu'ont les fleurs qui bordent les fleuves ou qui poussent dans les marais.

Malheureusement pour le peintre et le poète, qui va cherchant le beau et le pittoresque, ces gracieuses filles de Bellovèse, d'Euxène, de Constantin et d'Abdérame, ont perdu une partie de leur charme le jour où elles ont renoncé au costume national, qui, résumant pour elles tout le passé, se composait de la tunique courte des jeunes filles spartiates, du corsage et de la mantille noire des Espagnoles, du soulier à boucle des Romaines, de la coiffe étroite d'anubis et du large

bracelet gaulois. De tous ces vêtemens pittoresques, les Arlaisiennes n'ont gardé que leur antique et originale coiffure, qui, toute dépareillée qu'elle semble avec la taille longue et la manche à gigot, ne laisse pas que de conserver à leur aspect une physionomie toute particulière, que leurs amans sont loin d'avoir. Les Arlaisiens n'ont rien de remarquable ; aussi dit-on généralement les hommes de Tarascon et les femmes d'Arles, comme on dit les Romaines et les Napolitains.

N'est-il pas remarquable que, du costume national, la dernière chose que l'on abandonne soit la coiffure? Dans tous les ports de mer du Midi, on rencontre par les rues une foule de Turcs et de Grecs qui ont adopté les habits et le pantalon, et conservent obstinément le turban. Les ambassadeurs de la Sublime Porte eux-mêmes nous offrent tous les jours cette singulière anomalie en se présentant dans nos salons et dans nos spectacles avec le costume français et la tête cachetée de leur

calotte grecque comme des bouteilles de vin de Bordeaux. . . . .

Lorsque la ville aux vieux débris cesse d'être galvanisée par quelque fête ou par quelque marché, elle se recouche et se rendort dans sa poussière romaine. Bien plutôt pareille à une tente militaire, placée au bord d'un fleuve par une colonie errante et lassée, qu'à une cité vivace, Arles fut une ville impériale, et non pas une ville souveraine. Embellie et décorée par fantaisie, puis abandonnée par caprice, cette maîtresse royale n'a plus, depuis cinq siècles, une raison suffisante de vitalité. Sa position sur le Rhône, source de richesse pour elle quand ses murs renfermaient un empereur magnifique ou un roi guerrier, n'a plus aucune valeur maintenant qu'elle n'est qu'une ville de troisième ordre. Sous la république et l'empire, Arles reprit une vie factice et momentanée; car le commerce, repoussé des mers, reflua dans les fleuves, et, d'exportatif qu'il était, devint inté-

rieur : aussi, comme à Avignon, tout ce qui est marin, porte-faix, employé des ponts est-il républicain, tandis qu'au contraire les gentilshommes, les boutiquiers et les paysans sont généralement carlistes. Ces deux opinions se partagent la cité. Comme partout, la ville haute, qui a commencé par être une aire féodale, est aristocrate, tandis que la ville basse, dont les chaumières primitives sont venues se grouper autour du château, et peu à peu s'y sont changées en maison, se souvenant de son origine populaire, est presque entièrement démocratique.

Arles, qui de rétrograde était devenue stationnaire, commence cependant aujourd'hui à marcher, mais lentement encore, mais d'un pas embarrassé, et plutôt avec la débilité de la vieillesse qu'avec l'hésitation de l'enfance. Quoique peuplée de dix-huit mille habitans, elle n'a qu'une marchande de modes, qui ne peut pas vivre de son commerce, et, depuis cinq ans seulement, un libraire, qui ne se

soutient qu'avec l'aide des maisons d'Aix et de Marseille. Auparavant, les seuls livres qui s'y vendissent étaient des livres de prières colportés par des marchands forains.

Aussi Arles, à notre avis, ne doit-elle pas être considérée comme une ville vivante, mais comme une ville morte; tout ce qu'on pourrait faire pour ranimer son commerce ou son industrie serait chose inutile et perdue : c'est un pèlerinage d'artiste et de poète, et non pas une station de commerçant ou de voyageur. Jamais les rois de Naples n'ont tenté de repeupler Herculanum et Pompéi, et ils ont bien fait : un tombeau n'est poétique qu'autant qu'il est muet, et sa plus grande solennité lui vient de son silence et de sa solitude.

Or, Arles est une tombe, mais la tombe d'un peuple et d'une civilisation, une tombe pareille à celle de ces guerriers barbares avec lesquels on enterrait leur or, leurs armes et leurs dieux; la ville moderne est campée sur

un sépulcre, et la terre sur laquelle est dressée sa tente renferme autant de richesses dans son sein qu'elle offre de pauvreté et de misère à sa surface.

XIII

Les Baux.

Cependant, à quelques lieues d'Arles, s'élève une ville encore plus triste, encore plus solitaire, encore plus morte que sa métropole. Le traducteur de Byron, l'auteur de Charles Édouard, qui est la seule célébrité littéraire qu'Arles ait produite, m'avait fort recommandé de ne point passer dans sa ville natale sans aller faire une excursion à cette ancienne

cour d'amour de la Provence, qui donna des podestats à Arles, des princes à Orange, des stathouders à La Haye et des rois à Amsterdam et à Londres. En conséquence, aussitôt que nous eûmes visité tout ce qu'Arles a de plus remarquable, nous nous acheminâmes vers les Baux.

La route est en harmonie avec le lieu où elle conduit : longeant d'abord le petit et le grand étang de Peluque, elle accompagne quelque temps un aquéduc romain qui prend sa source dans une montagne près d'Orgon, traverse la route d'Aix un peu au-dessus d'Elsemat, passe à côté de Saint-Remy, et vient se perdre aux environs d'Arles. Nous nous enfonçâmes avec elle dans une espèce de désert de joncs et de roseaux, dont le sol marécageux semblait le lit d'un ancien étang. Nous abandonnâmes l'aquéduc d'Arles pour suivre celui de Barbegal. Puis nous nous engageâmes dans des montagnes aussi tristes que les plaines désolées que nous venions de quitter. Enfin, à

Maussane, on nous invita à prendre quelque chose, attendu que nous ne trouverions absolument rien à manger ni à Manville ni aux Baux.

A une demi-lieue de Maussane, au détour d'une montagne, nous commençâmes à apercevoir au haut d'un rocher, au milieu d'un paysage nu et rougeâtre, la ville que nous venions visiter. Nous nous engageâmes dans un sentier escarpé qui monte en tournoyant, et nous nous avançâmes sans rien voir de ce qui annonce le voisinage d'un lieu destiné aux hommes, sans entendre aucun souffle de cette respiration immense qui dénonce l'existence d'une ville : c'est qu'en effet les hommes ont disparu, et que la pauvre ville est morte, entièrement morte : morte d'abandon, morte d'épuisement, morte de faim, parce qu'une route qui conduisait d'Orgon à Arles, et qui était l'artère qui menait le sang à son cœur, s'est éloignée d'elle ou perdue elle-même quand a commencé de s'éteindre la splendeur

de la Provence ; et qu'alors tout lui a manqué pour vivre, comme à une jeune fille qui vivait par l'amour et dont l'amour s'est retiré.

Alors, peu à peu une partie des habitans, lassée de sa solitude, s'est éloignée pour aller habiter Orgon, Tarascon ou Arles ; l'autre, fidèle et religieuse au toit paternel, s'y est éteinte dans l'isolement. Nul n'est venu ni remplacer les exilés ni succéder aux morts, et la cité sans habitans a fini par rester seule debout, ouverte, abandonnée, triste et toute en deuil sur sa route, et pareille à une mendiante qui pleure et demande l'aumône au bord d'un chemin.

A la moitié de la montée, sentinelle avancée du tombeau, nous rencontrâmes une croix. La destruction s'était étendue sur ce symbole de la rédemption éternelle, comme sur tous les objets mortels qui l'entouraient ; les deux jambes du Christ avaient été brisées, et il pendait par un de ses bras d'ivoire à un des bras de fer de la croix.

Quelques pas plus loin, nous tournâmes un nouvel angle, et nous nous trouvâmes en face de la porte basse et sculptée de la ville; les battans de bois en avaient été ôtés pour les brûler sans doute, et les attaches de fer arrachées par quelque bohémien qui comptait les vendre. Nous entrâmes dans la rue; portes et fenêtres étaient ouvertes. Nous vîmes des maisons dont le portail, soutenu par des colonnes de la renaissance, était décoré d'un écusson baronial; nous vîmes des hôpitaux où il n'y avait plus ni gardiens ni malades, ni gémissemens ni derniers soupirs. Nous vîmes un ancien château taillé dans le roc, sans doute en mémoire de ces paroles évangéliques : « Heureux l'homme qui a bâti sa maison sur le rocher! » Mais le rocher, arrondi en tours, taillé en appartemens, creusé en poternes, avait manqué par sa base, et le château monolithe était tombé tout d'une pièce, comme si la main d'un géant l'eût renversé.

La seule chose qui se fût conservée à peu

près intacte, c'était le cimetière. Près du château, sur une esplanade qui domine toute la vallée, on a creusé dans la pierre calcaire des centaines de tombes de grandeurs différentes, et destinées à tous les âges. Il y en a pour le fils et pour la mère, pour le vieillard et pour l'enfant. Ces tombes ont-elles servi, et une main sacrilége en a-t-elle soulevé le couvercle et dispersé les ossemens, ou bien sont-elles vierges encore? et le fossoyeur, plus prodigue que la mort n'était avare, lui a-t-il donné tous ces cercueils juste au moment où elle ne devait plus trouver de cadavres à y coucher?

Je m'assis au milieu de cet étrange cimetière, les pieds pendans dans une tombe, et je restai les yeux fixés sur cette ville extraordinaire, habitable et qui n'est point habitée, morte et conservant les apparences de la vie, enfin pareille à un trépassé revêtu de ses habits, debout et fardé. Alors il me vint une de ces tristesses profondes et infinies, plus mélancoliques que celles qui ont des larmes, plus

éloquentes que celles qui ont des paroles, plus déchirantes que celles qui ont des sanglots.

J'en fus tout-à-coup tiré par le son d'une cloche. Je me levai comme un homme qui ouvre les yeux, demandant l'explication de ce songe qui continuait après le réveil ; mais mon guide ne put me la donner, et il me fallut en aller chercher l'éclaircissement à sa source. Je m'acheminai donc vers l'église ; la porte en était ouverte comme toutes les autres portes. Je montai une dizaine de marches qui conduisent à son péristyle. J'entrai. Après avoir vainement tenté de tremper mes doigts dans son bénitier séché, et comme si Dieu eût voulu m'inonder en un seul jour de toutes les poésies de la mort, le spectacle le plus triste qui se puisse voir s'offrit tout-à-coup à mes yeux.

Au pied de l'autel, dans une bière découverte, le front ceint d'une couronne blanche, les mains croisées sur la poitrine, était couchée une petite fille de neuf ou dix ans ; aux deux côtés du cercueil se tenaient à genoux

ses deux sœurs; dans un coin pleurait sa mère, et le frère tintait lui-même la cloche pour appeler Dieu à cette cérémonie funèbre, où manquait le prêtre. Une douzaine de mendians, qui forment toute la population des Baux, était dispersée dans le reste de l'église.

Il n'y eut pas de messe pour le salut de l'âme de cette pauvre enfant, il n'y eut que des prières basses, des soupirs et des sanglots; puis quatre pauvres, qui avaient mis leurs plus beaux habits pour cette solennité funèbre, portèrent le cercueil à bras, et, accompagnés du reste du cortége, sortirent de l'église, s'acheminèrent vers la haute ville, entrèrent dans l'hôpital, et s'approchant d'une tombe creusée, posèrent la bière à côté d'elle. Aussitôt la mère s'approcha, embrassa encore une fois sa fille, les deux jeunes sœurs en firent autant; et puis le frère, qui, étant le dernier, recouvrit le visage de la morte. Un homme prit alors, derrière une pierre, un marteau, des clous et une planche, et cloua

le couvercle du cercueil, puis on le descendit dans la fosse. La terre roula dessus avec ce bruit dont l'écho profond est dans l'éternité; et lorsque la dernière pelletée de terre l'eut recouverte, les jeunes filles s'approchèrent et jetèrent sur la tombe des bouquets de fleurs blanches qu'elles avaient cueillies aux environs. Je n'avais pas de bouquets; je jetai ma bourse. Un des mendians la prit et la présenta à la mère, qui ne me remercia point, mais qui pleura plus fort.

Je sortis de l'hôpital. Devant sa façade, qui date de la renaissance, et dont l'entablement croule malgré les neuf colonnes qui le soutiennent, s'étend une plate-forme de laquelle on embrasse un immense paysage; au sud, la mer bleue et immense, tachetée de voiles blanches; au levant, la plaine où Marius battit les Cimbro-Teutons, dominée par le mont Victoire, sur lequel il éleva les trophées ramassés sur le champ de bataille; au nord et à l'occident, l'hôpital et la ville.

C'était, comme on le voit, un beau et vaste paysage au milieu duquel se dressait un immense souvenir. Le génie de Rome avait eu là une de ses plus belles fêtes. Deux cent mille Barbares, couchés dans cette vallée, lui avaient fait une hécatombe, et leurs cadavres laissés sans sépulture, lavés par la pluie, brûlés par le soleil, se décomposèrent lentement sur cette terre, qui dut à la corruption de leurs fétides lambeaux son nom antique de *Campi putridi*, et son nom moderne de Pourrière. Mais bientôt la nature répara tous ces désastres, le sol poussa, là où il avait été si largement engraissé, de plus puissantes herbes et de plus riches épis ; et lorsque la moisson fut faite, il ne resta plus sur ce champ funèbre, qui avait été le cimetière d'un peuple, que d'immenses ossemens blanchis, dont les paysans firent de pâles clôtures pour leurs vignes.

Un autre jour, dans un autre moment peut-être, je serais descendu de mon rocher dans cette plaine. J'aurais marché jusqu'à ce que

je trouvasse les rives du Canus; puis, j'eusse cherché sur la sainte montagne, que le matelot provençal, debout sur le pont de son navire, montre de loin aux voyageurs, les restes de cette pyramide où d'énergiques bas-reliefs représentaient Marius debout sur des boucliers portés par ses soldats, et proclamé imperator. Je me serais fait raconter par quelque paysan, comme un événement de la veille, cette bataille qui date de deux mille ans. Il m'eût dit alors, tant les traditions de cette grande défaite sont présens encore aux lieux qui la virent s'accomplir, comment le général romain conduisait avec lui une prophétesse syrienne, nommée Martha, en l'honneur de laquelle il donna son nom au village de Martigues, et qui, la veille de la bataille, avait parcouru dans une litière dorée les rangs de l'armée, à qui elle avait promis la victoire. Il m'eût indiqué l'endroit où Marius à ses soldats mourant de soif, et qui lui demandaient à boire, dit montrant le fleuve de-

vant lequel étaient rangés les ennemis : « Vous » êtes hommes, et voilà de l'eau ; » et où les soldats burent avidement, le même soir, cette eau rougie et ensanglantée. Enfin, il m'eût raconté cette fête qui se perpétua dans le pays, en souvenir de cette victoire, de sorte que lorsque le mois de mai revenait, chaque année on voyait accourir au temple bâti par Marius les populations voisines, et entrer dans la maison païenne une procession de chrétiens et de chrétiennes portant des bannières ornées de croix, et couronnés, les hommes de branches d'arbres en signe de triomphe, et les femmes de guirlandes de fleurs en signe de fête ; puis sur quelques murs croulans du bourg de Pourrière, il m'eût fait voir les armes de la commune, qui jusqu'à la révolution furent un général romain porté sur le bouclier de deux soldats.

Mais à cette heure j'avais une autre pensée ; ce n'était point de la mort d'une armée et de la tombe d'un peuple que mon esprit était

occupé, je ne voyais que la mort d'une mendiante et la tombe d'un enfant; si bien qu'il me prit envie, non pas d'aller chercher de la poésie et de l'histoire sur ce même champ de bataille, mais du recueillement et de la religion dans cette petite église. Je m'acheminai donc vers elle, et la retrouvai vide et silencieuse. Je cherchai son coin le plus obscur, et, m'appuyant contre une colonne, je tombai dans une de ces rêveries saintes, qui, lorsque les paroles manquent aux lèvres, deviennent la prière du cœur.

Je ne sais le temps que je restai ainsi, pris de ce vertige religieux auquel je suis si accessible, que, dans la chartreuse de Grenoble et chez les capucins de Syracuse, il m'arriva de quitter précipitamment ces hauteurs saintes, tant je me sentais prêt à me précipiter dans le cloître; mais ce temps dut être long, car je ne me réveillai de cette espèce d'extase que lorsque mon guide vint me dire que la nuit arri-

vait, et que par conséquent il était temps de retourner à Arles.

Au moment de quitter cette église, je fus pris du désir d'en emporter quelque chose. Il en est ainsi de toutes les émotions profondes que nous éprouvons ; au moment où elles nous possèdent et nous étreignent, nous désirons les perpétuer, et nous comprenons que le seul moyen d'arriver à ce but est de les raviver par la vue d'un objet qui nous les rappelle, tant nous sentons notre pauvre cœur faible pour conserver à lui seul un souvenir : mais en même temps je songeai que ce vol religieux fait à une église, tout pur qu'il devait être aux yeux de Dieu, qui savait dans quelle intention intime et pieuse je le commettais, n'en était pas moins un vol fait dans la maison du Seigneur, et par conséquent un sacrilége. Alors il me vint une pensée qui conciliait mon envie avec mon remords ; c'était de laisser à la place de la chose prise une valeur quadruple dont profiterait le premier pauvre

qui viendrait prier. Je portai alors une main sur un petit saint de bois tout vermoulu ; mais, en fouillant de l'autre à ma poche et en la trouvant vide, je me rappelai que j'avais donné ma bourse à la mère de la petite mendiante que j'avais vu enterrer. J'allais reposer mon saint sur l'autel, lorsque l'aspect de mon guide me tira de ma perplexité. Je lui demandai s'il avait de l'argent sur lui. Il me donna dix francs ; c'était tout ce qu'il possédait. Je les mis à la place de la statuette, et, quelque peu rassuré par cet échange, je l'emportai avec moins de crainte.

Maintenant, dois-je passer du récit à la confession? dois-je, au risque d'éveiller sur les lèvres de quelques-uns de mes lecteurs le sourire dédaigneux et méprisant de la philosophie voltairienne, raconter à tous ce que je ne devrais dire qu'à un prêtre peut-être? Oui, car quelques esprits poétiques et religieux me comprendront ; d'ailleurs, toute au-

topsie est curieuse, et surtout celle que l'on fait sur un corps vivant.

J'ai dit que, grâce aux dix francs que j'avais laissés à sa place, j'avais emporté le saint avec moins de crainte. Cependant cette espèce d'achat était loin de me rassurer, soit que cette suite d'objets qui s'étaient, depuis le matin, déroulés devant mes yeux, soit que cette cérémonie simple, mais profondément triste, qui était arrivée jusqu'à mon cœur, eût exalté mon esprit, et que mon esprit se fût affaibli de son exaltation même. Je quittai l'église témoin de mon action, — je ne sais comment qualifier la chose, ne la pensant pas coupable, mais cependant ne la croyant pas innocente, — avec une grande terreur dans l'âme. La nuit, qui approchait rapidement, contribuait encore à augmenter cette impression inqualifiable. Je descendis avec mon conducteur la route qui mène à Maussane, et j'arrivai dans ce village sans avoir échangé un mot avec lui.

Notre voiture nous y attendait. Boyer at-

tela le cheval. Pendant ce temps, j'aperçus mon fusil que j'avais laissé le matin dans la cheminée, et, craignant un accident que je n'eusse pas craint dans toute autre circonstance, je ne voulus pas l'emporter chargé, de peur que les cahots du cabriolet ne le fissent partir. Je sortis en conséquence dans le jardin pour le tirer en l'air; mais, au moment où j'épaulais, l'idée me vint, pour la première fois peut-être, à moi, chasseur depuis mon enfance, que les canons pouvaient crever et m'emporter une main. Je ris de cette idée. Je rapprochai mon fusil de mon épaule une seconde fois et j'appuyai mon doigt sur la gachette ; mais le coup ne partit pas ; le chien n'était pas armé. Je crus cette circonstance un avertissement : je fis jouer la bascule de mon fusil, tirai mes deux cartouches du canon, les mis dans ma carnassière, et rentrai dans la cuisine.

J'y trouvai Boyer, qui avait fini son opération. Le cheval et le cabriolet attendaient à la

porte. Je sortis pour monter en voiture ; mais, au moment de mettre le pied sur le marche-pied, mes craintes superstitieuses me revinrent. Je pensai au chemin bordé de précipices que nous allions parcourir ; je pensai, comme je l'avais pensé à propos de mon fusil, que si l'action que j'avais commise était mauvaise, Dieu pouvait mettre à sa suite une punition au lieu de l'autre ; et, ne voulant pas le tenter, je fis signe au cabriolet de marcher devant, et je le suivis par derrière. De temps en temps Boyer, qui ne comprenait rien à cette manie de marcher seul quand je pouvais paresseusement être voituré près de lui, s'arrêtait, et me demandait si je ne voulais pas monter. Constamment je lui répondis que non ; et cependant j'étais fatigué, plus encore par l'émotion que par le voyage, aussi moralement que physiquement.

Nous nous trompâmes de route à Saint-Martin ou à Fonvielle, je ne sais ; de sorte qu'au lieu de revenir par le grand Barbegal,

nous revînmes par le Castelet. Nous nous engageâmes dans une espèce de petite forêt, où j'eus à peine fait un quart de lieue, qu'en montant sur une éminence je me trouvai près d'une ruine. Boyer me dit que c'était celle de l'abbaye de Montmajour, dont nous avons parlé dans notre précis historique sur Arles. Vu de nuit, ce monument était magnifique, et la clarté de la lune était assez grande pour qu'on en pût distinguer les détails. Je m'avançai alors pour m'engager sous ses voûtes croulantes; mais la même pensée à laquelle j'étais en proie me revint à l'esprit et m'arrêta sur le seuil; une pierre pouvait se détacher du haut de ces voûtes et me briser le front.

En arrivant à Arles, je m'enfermai dans ma chambre. Je tirai le saint de ma carnassière, je le mis sur la commode, je m'agenouillai devant lui, et je fis une prière; ce qui ne m'était pas, je dois l'avouer, arrivé depuis long-temps. Le lendemain, Boyer emporta

mon saint, afin de le joindre à différens objets glanés sur ma route, et qui devaient d'Avignon retourner directement à Paris. Si je l'eusse conservé parmi mes bagages, je n'aurais probablement pas osé continuer mon chemin.

Maintenant, j'avoue qu'il y a peut-être une grande fatuité de courage à moi d'avoir raconté cette histoire ; mais je la devais aux lecteurs ; car, comme anatomie du cœur humain, elle est peut-être, sinon la plus intéressante, du moins la plus curieuse de tout mon voyage.

Nous consacrâmes le reste de la journée à prendre des vues de la ville et des croquis de monumens, et le lendemain, avant le jour, nous nous mîmes en route pour Marseille.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

